
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ECCLESIAE

LES TURCS

DANS LA BALANCE POLITIQUE DE L'EUROPE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, No. 46, au Marais.



Lith de Langlumé.

Miaulis.

LES TURCS

DANS LA BALANCE POLITIQUE DE L'EUROPE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

OU

CONSIDÉRATIONS

SUR L'USURPATION OTTOMANE ET SUR L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE,

PAR J. M. BERTON,

SUIVIES

D'UNE NOUVELLE TRADUCTION

DES LETTRES DE LADY MONTAGUE

SUR LA TURQUIE,

Avec des NOTES et une Notice biographique sur l'Auteur anglais,

Par Mme. DUFRÉNOY.

(L'Ouvrage est terminé par un VOCABULAIRE explicatif des principales dénominations civiles et militaires des Turcs.)



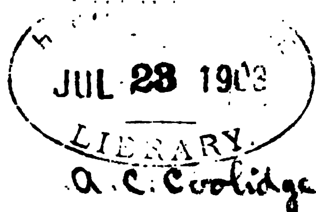
A PARIS,

A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,

Quai des Augustins, No. 17.



1822.


JUL 23 1903
LIBRARY

ORDRE DES MATIÈRES.

LES TURCS

DANS LA BALANCE POLITIQUE DE L'EUROPE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

OU

CONSIDÉRATIONS

SUR L'USURPATION OTTOMANE ET SUR L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE.

LES mœurs des Turcs, leur vrai caractère, l'influence de ce caractère sur leur destinée politique, ont échappé, jusqu'ici, à la légèreté des observateurs vulgaires. Les uns ont vu dans les adorateurs de Mahomet, des infidèles, avec qui toute relation était un crime; d'autres, sur quelques passages du Koran, ont pensé qu'une religion austère dans ses pratiques, pure dans sa morale, pouvait bien faire des hommes grossiers, mais simples et bons. Tel qui s'est borné à un voyage commercial de Marseille à Péra et de Péra à Marseille, et

qui vécut isolé dans le quartier des Francs, base sur le succès de ses spéculations son jugement à l'égard d'un peuple qu'il croit parfaitement connaître. Les agens diplomatiques, en Turquie, sont eux-mêmes suspects de partialité, et il n'est pas rare que leur opinion porte l'empreinte des relations hostiles ou amicales de leurgouvernement avec laSublime Porte. Par exemple, le baron de Tott, qui, en 1770, dirigeait les fortifications des Dardanelles, ne devait pas être en tout de l'avis de Voltaire sur les mœurs des Ottomans et sur l'émancipation des Grecs. M. Peyssonnel, autre agent français, montre plus de partialité encore que le baron de Tott. Les mémoires du duc de Choiseul seraient sans doute plus exacts, s'il n'eût été ambassadeur à Constantinople; et de nos jours, quand l'esprit de parti cherche à dénaturer une simple question d'humanité, il est impossible qu'il ne prête ses passions aux observateurs du peuple tyran et du peuple esclave. Exceptons-en M. Pouqueville : le plus bel éloge qu'on puisse en faire est de comparer son voyage dans la Grèce moderne, à celui d'Anacharsis dans la Grèce antique. D'où vient cette

fidélité d'observation? De ce que M. Pouqueville a préparé et coordonné les matériaux de son voyage à une époque et en des lieux, où l'intérêt inspiré par les Grecs, dégagé de toute irritation contre les sophismes de quelques journaux Turcs imprimés en France, s'épurait par la seule haine de l'oppression. Quoique contemporain, M. Pouqueville paraît appartenir à un autre âge, car son mérite n'est pas seulement dans l'étude des lieux et des hommes, au moment où il prend la plume, mais dans l'histoire des branches diverses qui composent la grande famille des Hellènes. Cette histoire est celle d'une civilisation sans cesse tourmentée, mais progressive, et dont l'état actuel sert de donnée à l'intéressant problême de ses progrès futurs.

Le même travail, à l'égard des Turcs, est encore à faire. Les Turcs sont regardés comme un peuple conquérant, esclave sous un maître absolu; mais les élémens qui constituent leur état social, négatif, les causes qui l'ont rendu tel, n'ont été qu'imparfaitement étudiés. On les a admis dans la balance politique de l'Europe, sans paraître s'inquiéter de quel poids

ils étaient dans l'équilibre général, comme si les empires devaient vivre au jour le jour. Les suites de cette imprudence héréditaire sont aujourd'hui fort embarrassantes pour les cabinets intéressés à ce que la paix, dont ils ont juré le maintien, ne soit pas seulement une trève de quelques années. Il est donc essentiel de recueillir des documens sur les habitudes générales de cette nation. Il est non moins essentiel de les comparer entre eux, et de rectifier les uns par les autres. Dans le grand débat de la civilisation européenne, contre la barbarie d'un seul peuple, il ne faut pas dédaigner les témoins les plus favorables à sa cause. La vérité dans leur bouche, est précieuse; on aime à voir leur partialité se trahir; leurs réticences sont des charges accablantes, et lors même qu'ils retraceraient un tableau flatté des habitudes passées de la nation accusée, le contraste qu'elles offrent avec ses habitudes présentes, n'en serait que plus hideux.

C'est comme pièce de ce grand procès que nous publions une traduction nouvelle des lettres de lady Montague sur la Turquie,

écrites en 1717. Leur réputation littéraire est assurée depuis un siècle, elles ont de plus en ce moment un mérite de circonstance. Car, s'il est important de consulter les voyageurs contemporains, pour s'assurer de l'état moral de certain pays, il est plus sûr de s'attacher aux anciennes relations à l'égard de celui, qui, stationnaire au milieu des progrès de la civilisation européenne, perpétue son abrutissement sous les triples chaînes de sa religion, de ses lois et de ses mœurs.

La Tartarie est le berceau des Turcs. Or les Tartares habitant d'immenses plaines et jouissant, comme corps de nation, d'une extrême indépendance, ont toujours vécu par cela même, comme individus, dans l'esclavage le plus rigoureux, tant qu'ils ont été fidèles aux conditions de leur existence nomade. Montesquieu en donne les raisons dans l'Esprit des lois, liv. 18, chap. 19.

Dans le chap. 20 du même livre, cet immortel publiciste, s'exprime en ces termes sur le droit des gens des Tartares.

« Les Tartares paraissent entre eux doux et » humains, et ils sont des conquérans très

» cruels ; ils passent au fil de l'épée les habi-
» tans des villes qu'ils prennent ; ils croyent
» leur faire grâce lorsqu'ils les vendent ou les
» distribuent à leurs soldats. Ils ont détruit
» l'Asie depuis les Indes jusqu'à la Méditerra-
» née. Tout le pays qui forme l'Orient de la
» Perse, en est resté désert.

» Voici, ajoute-t-il, ce qui me paraît avoir
» produit un pareil droit des gens. Ces peuples
» n'avaient pas de villes ; toutes leurs guerres
» se faisaient avec promptitude et avec impé-
» tuosité. Quand ils espéraient vaincre, ils com-
» battaient ; ils augmentaient l'armée des plus
» forts, quand ils ne l'espéraient pas. Avec de
» pareilles coutumes, ils trouvaient qu'il était
» contre leur droit des gens qu'une ville, qui
» ne pouvait leur résister, les arrêtât. Ils ne
» regardaient pas les villes comme une as-
» semblée d'habitans, mais comme des lieux
» propres à se soustraire à leur puissance. Ils
» n'avaient aucun art pour les assiéger, et ils
» s'exposaient beaucoup en les assiégeant ; ils
» vengeaient, par le sang, tout celui qu'ils
» venaient de répandre. »

Ces Tartares, qui, sous le nom de Turcs,

envahirent la Syrie, la Perse et l'Asie-Mineure, seraient peut-être, de nos jours, éclairés et humains, s'ils eussent embrassé le christianisme ; mais le Koran a perpétué leur férocité.

Sans doute la morale du Koran est pure, car nul législateur n'a prêché le vice, et peut-être n'en est-il aucun qui n'ait prêché aux hommes le respect envers les auteurs de leurs jours, l'aumône, le jeûne, des expiations dans cette vie, des peines et des récompenses dans une autre ; mais ce n'est pas sur des lois écrites qu'il faut juger de l'état moral d'une nation, c'est d'après le caractère du législateur et de ses ministres.

Le Divin Fondateur du christianisme a toujours vécu dans la condition privée, conversant familièrement avec ses disciples, leur faisant, par ses exemples, un devoir de s'aimer, de s'entr'aider, de se dévouer les uns pour les autres. Ses uniques armes furent sa doctrine et ses mœurs ; et si quelques-uns de ses ministres prétendent, en opposition avec ses préceptes, que leur empire est de ce monde, cette erreur, toute déplorable qu'elle

est, ne saurait nuire au saint respect que l'Évangile doit inspirer.

Le prophète guerrier, qui subjugua, au commencement du septième siècle, l'Arabie et la Perse, le glaive d'une main et l'Alcoran de l'autre, Mahomet, à la fois despote et législateur, légua sa loi à ses lieutenans, comme instrument de conquête; et pour mieux appesantir sa nécessité, il fit descendre du Ciel le dogme terrible de la fatalité, destiné à courber les hommes sous le joug de toutes les volontés, de tous les fléaux; ce dogme, qui punit la pensée rebelle aux caprices du maître, qui confond toutes les notions du juste et de l'injuste, et qui fait tour à tour de chaque musulman, un brigand saintement altéré de carnage, ou un esclave qui vole au devant de la peste et du cordon.

Il fallait, à des peuples consacrés à la guerre, des délassemens assortis à leurs travaux. La pluralité des femmes leur fut conservée, mais sous des conditions flétrissantes pour un sexe uniquement voué aux plaisirs de ses tyrans. Système monstrueux, qui ne laisse aux musulmans que le choix entre l'oppression de leurs

esclaves, et le dépérissement de leur constitution au sein d'une mollesse stupide.

La situation des Arabes, aux lieux où l'Écriture place le paradis terrestre, dut forcer Mahomet à lutter, par ses institutions, contre l'influence d'un climat voluptueux; et cependant les successeurs des premiers califes fixèrent, durant sept siècles, le goût de la magnificence et des arts aux bords du Guadalquivir et du Tage : c'est que le Koran faisait violence au caractère des Sarrasins, originaires de l'Arabie, tandis que les correctifs de cette loi étaient conformes à leur organisation naturelle.

Mais les Turcs qui se précipitèrent des plateaux sauvages de la Tartarie sur le vaste empire des califes, et qui embrassèrent le Mahométisme, sous Tongrul-Beg, après une longue alternative de succès et de revers, convertirent plutôt à eux la religion musulmane, qu'ils ne se convertirent à elle. Ils donnèrent à la rigidité de ses préceptes l'empreinte de leur sanguinaire férocité, et en firent plutôt l'instrument du despotisme et de l'anarchie militaire que d'une pure théocratie.

Un seul trait va prouver de quelle manière

les Turcs et les Arabes ont fait l'application du même code religieux. Almanzor ou Almamon, assis sur le trône fondé en Espagne par les califes, encouragea les mariages entre les chrétiens et les mahométans, et laissa chacun des époux suivre en paix sa croyance. Les Turcs, au contraire, dans le cours de leurs conquêtes, n'ont su que peupler leurs sérails d'esclaves chrétiennes, abruties pour le service du vainqueur.

La loi du Koran, à la fois religieuse, politique et civile, n'est donc chez les Turcs que le code de la barbarie, appliqué à leurs relations avec la divinité, avec les étrangers, avec leurs chefs, enfin à leurs relations entre eux. Leur système religieux est tout entier dans ces mots : *crois ou meurs*; leur système politique, dans ceux-ci : *meurs ou terrasse l'infidèle*; leur système civil, dans ces mots : *rampe ou meurs*. Toujours l'alternative de la mort, ou d'une entière abnégation de soi-même, à la terrible voix des ministres du prophète. De là vient que le dogme de la fatalité leur inspire cette résignation stupide qui rend le conseil impossible, qui ôte toute sagesse au commandement, tout mérite

à l'obéissance, toute vertu à la force. De là vient que trois manières d'être, différentes chez les autres peuples n'en forment qu'une chez les Turcs. L'état religieux, l'état civil, l'état politique, sont pour eux une seule et même chose, et leur influence constante, uniforme sur les mœurs et sur les usages de ce peuple, rend toute amélioration impossible. Triste privilége attaché à la superstition et à la barbarie!

Remarquons en passant que cette monotonie dans leurs découvertes, a dû rebuter un grand nombre d'observateurs, et leur arracher cette douloureuse réflexion faite par M. le comte de Forbin, dans son voyage du Levant: « J'étais » souvent frappé, dit-il (p. 46), du contraste » de la noble physionomie et de la dignité ap- » parente de l'homme avec la dégradation de » son caractère : séduit par une taille haute, » une démarche et une barbe vénérables, je » plaçais souvent les vertus des patriarches, » où je ne devais trouver que la bassesse et la » dépravation de l'esclavage. »

Toutefois lady Montague a su semer de détails piquans et variés, des relations dont la

hideuse uniformité eût été plus vraie et surtout plus instructive. C'est au lecteur à faire la part de la situation délicate, où se trouvait l'épouse d'un ambassadeur anglais auprès de la Porte-Ottomane. Il saura gré à lady Montague, la seule dame étrangère, qui, sans avoir été nourrie dans le sérail, en ait connu les détours, d'avoir donné aux odalisques des marques d'intérêt, pures de toute imprécation contre la jalousie de leurs tyrans. D'ailleurs, ses lettres ont été écrites dans un tems où l'empire ottoman, fidèle aux conditions de son existence convulsive, vigoureux encore du souvenir d'Achmet-Kiuperli et du siége de Vienne, luttait contre le prince Eugène, entre Peterwaradin et Belgrade.

Il est d'autant plus important de connaître les mœurs des Turcs à cette époque, qui sert de date à leur décadence, que ces mœurs seules l'ont amenée, et qu'elles sappent aujourd'hui, comme en 1717, les fondemens de leur empire, sans qu'aucun effort humain puisse en prévenir la chute.

Oui, lors même que la Grèce demeurerait sous le joug absurde, illégitime de la con-

quête, lors même que les ténèbres du moyen âge s'épaissiraient de nouveau sur notre vieil hémisphère, les destinées de l'empire ottoman n'en seraient pas mieux assurées. Le Koran est pour lui la robe empoisonnée de Nessus; il ne peut la dépouiller, sans déchirer ses entrailles; il ne peut la garder, sans succomber à sa longue agonie. Il ne s'agit plus que de savoir quel sera le sort de la Gréce.

Jamais question politique ne fut plus grave; sa solution intéresse tous les citoyens de l'Europe, tous les membres de la chrétienté; car il ne s'agit de rien moins que de concilier les droits imprescriptibles de la raison et de l'humanité, la sainte cause de notre religion, avec l'indépendance future des divers états de l'Europe, et le maintien de la paix actuelle.

Une politique de circonstance, fondée sur de faux calculs, les intérêts momentanés d'un commerce trop facile pour être toujours exclusif, ont long-tems, chez nous, fasciné sur la puissance ottomane les yeux du vulgaire; long-tems notre diplomatie a cherché à resserrer avec elle les liens d'une vieille alliance, sans

égards pour les changemens survenus dans l'équilibre général des empires; long-tems enfin, la Turquie n'a été considérée qu'en sa qualité de conquérante, et comme épouvantail à l'égard des nations voisines, sans qu'on s'assurât si elle était encore ce qu'elle fut sous Soliman, et si ce qu'elle fut à ces deux époques, ne présageait pas son dépérissement futur. Aujourd'hui, le voile est déchiré, la secte seule des immobiles, au bruit de l'insurrection des Grecs, et des préparatifs militaires d'une puissance voisine, se demande de quel droit les sujets de la Sublime Porte osent se révolter contre leur gouvernement : le désespoir des victimes, ils le regardent comme le délire de la fièvre révolutionnaire; et pour combler la mesure de l'absurdité, les marques d'intérêt que leur témoignent les *catégories* de citoyens qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à une certaine secte politique, rendent criminels à leurs yeux les peuples qui combattent pour leurs autels et pour leurs foyers. Ah! plutôt, que ces sophistes, qui vantent si complaisamment leur bonne foi, daignent remonter à leur âge d'or! Qu'ils suivent les progrès des Turcs depuis leur

entrée dans l'Asie-Mineure, nonobstant ces croisades, dont le bienfait principal fut de dépouiller l'Europe de son écume et de lui assurer ainsi quelque repos, jusqu'à l'occupation de Constantinople, et depuis cette époque jusqu'à nos jours ! Ils connaîtront alors la véritable cause des événemens qui se pressent autour d'eux, et le seul moyen de conserver du repos au monde, à la politique, de la dignité.

L'histoire de l'empire ottoman est ici plus éloquente que toutes les réflexions. J'en retracerai rapidement les phases principales : je ne m'appesantirai pas sur des détails, dont la repoussante uniformité, sans instruire le lecteur, fatiguerait ma plume. D'ailleurs, s'il est des tableaux qui reposent doucement l'imagination, il en est qui effrayent le regard, et font sur l'âme l'impression d'un rêve funèbre ; un coup-d'œil sur la Grèce et sur l'Asie-Mineure telle que les Turcs nous l'ont faite, est l'épreuve la plus sûre de la fidélité du tableau que je vais esquisser à grands traits.

Othman I[er]., descendant de Gengiskan, envahit, au commencement du quatorzième siècle, les petits états qui composaient la Ca-

ramanie; et, continuant ses conquêtes dans la Bithynie, il choisit la ville de Pruse pour la capitale de ses états. Son fils Orkan, après avoir surpris Nicée, et fait tous ses habitans esclaves, y transporta sa cour. Surpris par la mort, en 1356, au moment où il achevait la conquête de l'Asie-Mineure, il légua à son fils Amurath, son ambition effrénée et sa haine implacable contre le nom chrétien.

Amurath, fidèle aux exemples de son père, continua la lutte sanglante soutenue par le seul courage des empereurs grecs. Le fanatisme avait, vers la fin du onzième siècle, précipité l'Europe sur l'Asie, pour la conquête de quelques rochers stériles; des millions d'hommes avaient abandonné leurs foyers pour organiser l'anarchie féodale dans les déserts de la Syrie, et dans les montagnes du Liban, ou pour soutenir, pendant quelques années, l'usurpateur Baudouin sur le trône de Constantin. Enfin, le plus religieux de nos rois était venu chercher le trépas d'un martyr sous les murs empestés de Tunis, au lieu de consolider en France ses sages *établissemens*, et d'y faire respecter sa pragmatique sanction; et, quand

cette nuée de Tartares, soulevée par l'irruption des croisés, couvrait l'Hellespont, aucune croisade ne fut prêchée ; l'Europe resta impassible et ne tenta rien pour s'opposer au torrent qui la menaçait.

Amurath traversa le Bosphore, et en 1362 il s'empara d'Andrinople, dont il fit le siége de son empire. De là, il marcha à la conquête de la Servie. Il venait de gagner une bataille, après laquelle il avait immolé tous ses prisonniers, lorsque la mort arrêta le cours de ses triomphes.

Bajazet Ier. arriva au trône par le meurtre de son frère *Yacoub;* il assiégeait Cratova en Servie ; cette ville capitula, sous la condition expresse que les chrétiens en sortiraient avec la vie et la liberté. A peine l'eurent-ils quittée, que Bajazet s'élança à leur poursuite comme un tigre qui a manqué sa proie, et les fit massacrer sans pitié. En Bosnie, il emmena comme esclaves tous les habitans capables de quelques services. Deux fois il ravagea la Moldavie, deux fois il repassa le Danube pour assiéger Constantinople. Mais au sein de l'inconcevable apathie des nations européennes, ha-

biles à déchirer leurs entrailles, par le conflit des guerres intestines et des guerres étrangères, la religion et l'humanité n'eurent de vengeurs que le sabre d'un tartare. Tamerlan conquit la moitié de l'Asie, défit les lieutenans de Bajazet dans plusieurs batailles sanglantes, le força à repasser le Bosphore, et à lui opposer toutes ses forces. Chacun connaît la victoire remportée par Tamerlan ; chacun sait que Bajazet, prisonnier de ce farouche conquérant, mourut enfermé dans une cage de fer.

Mahomet Ier. vengea son père. Tamerlan n'avait laissé dans l'Asie mineure que la trace d'un torrent. Après sa mort, les Turcs y rétablirent leur domination, et se disposèrent à abattre les derniers débris du trône de Constantin. Amurath II fondit sur la Grèce; il prit Salonique en 1432, et ne réserva que les habitans qu'il destinait aux plus rudes travaux ou à ses plaisirs. En Hongrie, en Transilvanie, en Valachie, dans la Servie, surtout, qu'il enleva à son beau-frère, contre la foi des traités, partout l'incendie, le pillage, le meurtre et la dévastation, marquèrent son passage.

Quels efforts pouvaient alors sauver les Grecs? Une croisade : elle ne fut point entreprise. On disputait à Constantinople sur la lumière du Tabor, tandis que l'infortuné Paléologue, mendiant les secours de la catholicité, offrait à genoux de reconnaître que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Cependant les philosophes, les esprits forts n'avaient point alors élevé la voix contre les déplorables expéditions de la Terre-Sainte; mais les conciles, où ces mêmes expéditions avaient jadis été prêchées, s'occupaient à déposer des empereurs, à brûler des hérétiques, tandis que la chrétienté restait sans défense. Honneur aux guerriers trop peu connus qui se dévouèrent pour sa cause, même en violant la foi des traités, comme l'assurent quelques historiens! Honneur, surtout aux Huniade et aux Scander-beg! A la voix de ce dernier, l'Epire, la Macédoine, l'Esclavonie, la Thessalie opposent au farouche Amurath une barrière de fer; à sa voix, sans distinction d'âge ni de sexe, tout ce qui peut manier une arme devient soldat, et tout soldat devient un héros. Enfin, son courage infatigable terrasse le sultan, et

met un terme à ses succès, à ses brigandages et à sa vie.

Mahomet II, successeur d'Amurath, fut à la fois le plus grand guerrier et le plus détestable monstre que le trône des Ottomans ait porté. Il n'est pas besoin d'annoncer qu'il commença son règne par le meurtre de ses deux frères; il suivit l'exemple de ses prédécesseurs et légua le sien à ses descendans; de telle sorte que, désormais, l'assassinat de tous les parens du sultan élevé au trône, devint la loi inviolable du sérail.

Pendant que Mahomet II offrait son alliance à l'empereur de Constantinople, il complétait les préparatifs du siége de cette ville; il l'emporta d'assaut le 29 mai 1452.

« Les barbares, dit M. Eton, dans son tableau de l'empire ottoman (tome 1er., p. 178), entrèrent dans la ville en poussant des hurlemens plus affreux que ceux des bêtes féroces altérées de sang. Ils massacrèrent par milliers, les hommes, les femmes, les enfans, sans égards pour la dignité, la beauté, l'âge et le sexe. L'asyle que les habitans avaient cherché dans l'église de Sainte-Sophie, fut violé;

ceux que les Turcs, las de frapper, arrachèrent du sanctuaire, inondé de sang, furent réservés à des horreurs pires que la mort. L'église devint une écurie.... Pendant trois jours, le massacre, le viol, le pillage furent permis sans restriction.... On essayerait en vain de décrire la situation déplorable des malheureux habitans. Durant ces trois siècles, l'air retentit des cris de leur désespoir; les chiens même s'échappaient à travers les champs, hurlant de terreur, ou s'élançaient dans la mer.

» Au bout de trois jours, le peu de chrétiens, épargnés par les vainqueurs, furent traînés hors de la ville comme de vils animaux, et le sultan y fit son entrée. Au milieu d'une fête somputeuse qu'il donna à ses pachas, dans la métropole de Sainte-Sophie, il y fit tuer, pour son amusement et celui de ses convives, un grand nombre de prisonniers, illustres par leur naissance, leurs dignités et leurs lumières, parmi lesquels se trouvaient les parens du dernier empereur. Ces fêtes sanglantes se renouvelèrent jusqu'à l'entière destruction de la noblesse grecque et des prêtres tombés en son pouvoir. Beaucoup de sénateurs vénitiens,

de nobles génois et de riches commerçans furent également massacrés sous les yeux du sultan et à la vue de toute sa cour. »

Une branche de la famille impériale, régnait à Trebizonde : elle fut passée au fil de l'épée après la prise de cette ville.

Ainsi finit l'empire grec.

Des forfaits inouïs dans les annales du monde, des aggressions sans motifs, des conquêtes, sans autre résultat que la dévastation du pays, ou le massacre et la captivité de ses habitans : voilà les titres des conquérans turcs, au respect des nations chrétiennes ! Voilà leur légitimité !

Voyons comment ils justifient des titres si respectables.

Bajazet II, fils de Mahomet, vainqueur et assassin de ses frères, attaqua les Vénitiens sans provocation; ils perdirent Otrante, où le pape avait appelé les Turcs, et où dix mille habitans furent passés au fil de l'épée. Bajazet avait résolu d'exterminer les janissaires. Mais il fut détrôné par eux, sous les ordres de son fils, Sélim Ier. Ce redoutable sultan mourut après avoir conquis l'Égypte, et recommandé

à son fils de suivre, contre les chrétiens, la guerre d'extermination commencée depuis deux siècles.

Soliman II, dont François Ier. devint l'allié contre Charles-Quint, fidèle aux leçons de son père, attaqua et prit l'île de Rhodes, défendue par les chevaliers de Saint-Jean. Ayant fait amener devant lui le grand-maître, Villiers de l'Isle-Adam, son prisonnier, il lui tint ce discours. « Quoique je puisse, sans » déroger à la justice, ni à ma dignité, en» freindre les articles que j'ai prescrits, et t'in» fliger la punition que tu mérites, ni foi, ni » serment ne devant arrêter un juste vain» queur, à l'égard d'un pareil ennemi, je suis » cependant déterminé à me montrer géné» reux et bienfaisant envers toi, si tu veux, » par de bonnes actions, amender ta vie; » et je t'assurerai un poste distingué à mon » service. » Le grand-maître répondit qu'il préférait la mort à une lâche apostasie. Le sultan, frappé d'étonnement, lui fit alors la profession de foi que voici :

« Ce que je t'ai fait, lui dit-il, n'est point » l'effet de la haine, l'ambition seule a été

» mon guide. Ce n'est pas pour acquérir des » richesses que j'entreprends la guerre, c'est » pour l'honneur de la célébrité; c'est pour » l'immortalité et l'agrandissement de mon » empire. Il convient à un souverain digne de » sa noble origine d'envahir par la force ce » que les autres possèdent; non point pour » le plaisir de grossir ses trésors, mais pour » un but plus honorable, la domination et la » souveraineté. Tant que mon voisin sera de» bout, je crois qu'il est juste de l'écarter par » la force des armes. »

Je ne suivrai pas le sultan dans le cours de ses conquêtes à Bude, dont il fit massacrer la garnison qui avait capitulé; en Autriche, où il mit tout à feu et à sang; dans l'Assyrie, et devant Bagdad; enfin, à Malte et à Tripoli, où il se dispensa d'observer la capitulation, *parce que*, disait-il, *on ne devait pas tenir parole aux chiens*. Ce fléau des chrétiens mourut après avoir fait étrangler trois de ses fils, et commis en Europe et en Asie d'horribles cruautés.

Le génie de la dévastation ne pouvait aller plus loin. La mort de Soliman marqua non

le terme, mais le point le plus élevé de la puissance ottomane. Son fils, Sélim II, ne parut point à la tête de ses armées; cependant ses pachas conquirent et ravagèrent la Valachie et la Moldavie, théâtre sanglant dont toutes les guerres au nord de la Turquie ont fait un désert, comme pour rendre cet empire inaccessible.

Amurath III continua les guerres commencées par son père, et cherchant à tout prix un aliment au fanatisme musulman, il mit en question dans le divan, lequel des traités passés avec les Polonais, les Russes ou les Persans serait rompu. La guerre contre la Perse, fut résolue, et eut le caractère de toutes les guerres soutenues par les Turcs contre les Infidèles.

Mahomet III et Achmet Ier. son fils réunirent leurs efforts contre l'Autriche et la Hongrie. Là était la plus forte résistance; là se porta long-tems toute l'énergie ottomane.

Mustapha Ier., frère d'Achmet, s'éleva du fond de sa prison à la souveraine puissance, pour outrager le droit des gens dans la personne de tous les ambassadeurs chrétiens à

Constantinople. Dans l'espace d'un an il se rendit si odieux que le grand-visir le confina de nouveau dans sa prison, et plaça sur le trône Osman Ier. Ce sultan essaya de réformer l'armée et de détruire les janissaires; mais, prévenu dans ses desseins par l'insurrection de ce corps redoutable, il fut traîné aux Sept-Tours, et étranglé par décision du divan.

Mustapha recouvra la liberté et le trône, en 1622; incapable de régner par lui-même, de s'opposer aux intrigues du sérail et aux révoltes des pachas vengeurs de la mort d'Osman, abandonné du grand-visir et de ses troupes, il rentra dans sa prison et céda le trône au fameux Amurath IV, désigné par les historiens sous le nom de Murath.

Ce farouche guerrier, le plus redoutable à la chrétienté, après Mahomet II et Soliman II, témoigna son respect pour le droit des gens, en faisant empaler, en 1632, un interprète français, et emprisonner l'ambassadeur de cette nation. Il fit incarcérer, en 1634, tous les commerçans européens, qui se trouvaient à Constantinople, pour en extorquer une rançon de 40,000 dollars; il attaqua la Pologne sans

déclaration de guerre, et répondit à l'envoyé de cette puissance : « Que les rois chrétiens » devaient se soumettre aux lois ottomanes, » lui payer un tribut ou éprouver le tranchant » de son sabre. »

Vaincu par les Polonais, il se vengea de sa défaite sur la Perse, où il pénétra à la tête de trois cent mille hommes. De retour de cette première expédition, il rentra dans sa capitale, et s'y livra aux plus horribles cruautés. De son kiosque ou des croisées de son palais, dit l'auteur du Tableau de l'empire ottoman, il essayait la portée de ses pistolets sur les esclaves sacrifiés à ses monstrueux délassemens, ou sur les passans que le hasard amenait devant lui. La rage des conquêtes l'entraîna de nouveau en Asie ; et bientôt sans aucun prétexte il fondit sur la Russie encore barbare. Il déclara la guerre à Venise, en lançant contre son ambassadeur un firman de mort qui resta sans exécution. Il mourut des suites de ses débauches, après avoir subjugé par la terreur son peuple, son armée, et avoir tour-à-tour fait trembler l'Europe sous les murs de Bagdad, et l'Asie dans sa retraite de Pologne.

Son successeur, l'imbécille Ibrahim, élev au fond de sa prison, dans une éternelle en fance, abandonna au divan les soins de l'em pire pour les voluptés du sérail; le divan après deux années d'un règne orageux, l précipita du trône.

Le règne de Mahomet IV, ne fut qu'un longue anarchie comprimée pendant quelque années par le célèbre Achmet Kiuperli ou Ku progli. Ce visir usa l'ardeur belliqueuse de Turcs, par l'invasion de l'Autriche, dont i fut repoussé, et surtout par la ruineuse conquête de Candie sur les Vénitiens. Son successeur au visirat, Kara Mustapha, songea d'abord à de nouvelles conquêtes dans le nord, sous le vain prétexte que l'honneur de la Turquie était intéressé à la rupture du traité contracté avec les Allemands. Cette guerre devait être le terme de la grandeur ottomane; Kara Mustapha pénétra en Autriche et assiégea sa capitale. La lenteur du siège donna lé tems au roi de Pologne, Jean Sobieski, de foudroyer la formidable armée des assiégeans. Mahomet IV, déposé par les Janissaires, porta la peine des fautes commises par son visir. Ach-

met II, et après lui Mustapha II, continuèrent sans succès cette guerre, qui eut pour résultat le traité de Carlwite, imposé aux Turcs par les victoires du prince Eugène. Mustapha II fut déposé dans les mêmes circonstances que Mahomet IV; un sort semblable attendait Achmet III après le honteux traité de Passarowitz, dicté comme celui de Carlwite, par le prince Eugène, vainqueur à Peterwaradin.

C'est dans l'intervalle de cette bataille, au traité signé en 1718, que lady Montague parcourut la Turquie. Les affaires des Turcs étaient alors moins désespérées qu'aujourd'hui; mais la cause infaillible de leur décadence frappait tous les yeux. Cette anarchie militaire qui avait précipité du trône ceux des sultans qui n'étaient pas morts du poison des conspirateurs ou de celui des voluptés, existait partout menaçante, et appelait l'Europe entière au secours de la civilisation expirante aux lieux d'où la philosophie étendit jadis son empire sur l'univers.

Mahomet V, successeur d'Achmet III, retint dans ses mains l'autorité abandonnée aux visirs depuis Mahomet II; mais comme il faut

que tout monarque soit l'esclave d'un homme, s'il n'est sujet des lois, il mit toute sa confiance dans le *kislar-aga;* les janissaires s'unirent au corps des ulemas, contre le pouvoir insolent de l'officier chargé de ce poste; ils annoncèrent leur volonté par l'incendie de Constantinople. Le sultan sacrifia le *kislar-aga* et ses agens, et confisqua au profit du *khasné* le produit de leurs rapines, montant à plus de 30,500 bourses (43,700,000 fr.)

L'autorité sur la fin du règne de Mahomet revint au visir, pour retourner sous son successeur Osman III au *kislar-aga*.

Mustapha III ajouta à l'étendue et à la stabilité du pouvoir des grands visirs, et véritablement il avait besoin de toutes les ressources de leur activité, pour tenir tête à l'orage qu'il attirait sur sa tête. Les Turcs venaient de signer une paix honteuse avec Thamas Koulikan, le plus féroce, et par conséquent le plus puissant des sophis; et cependant accablés de tant de coups successifs, ils méditaient l'invasion de la Russie. Mustapha ordonna aux Tartares commandés par Crimguerai, l'un des kans tributaires de la Porte, de violer le territoire de

cette puissance. Catherine II, la Sémiramis du nord, régnait alors; les Russes vainqueurs de hordes de Crimguerai, battirent les Turcs à Chokzim, soumirent la Moldavie, la Valachie; leur flotte quelques jours après son entrée dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, dispersa la flotte ottomane. La Dalmatie, l'Epire, la Morée coururent aux armes; le cri de délivrance retentit des gorges du Montenégro jusqu'aux retraites inaccessibles, d'où les Maniotes, derniers débris de Sparte et de Messène bravaient depuis trois siècles la rage impuisssante des enfans d'Osman. Efforts inutiles! alors une sainte alliance n'unissait pas les gouvernemens chrétiens; alors de frivoles considérations d'équilibre politique, et surtout l'ambition de l'Angleterre fidèle au systême du monopole commercial, suspendirent une entreprise qui dès long-tems aurait dû être l'objet d'une alliance vraiment sainte. Cette croisade nouvelle eût, dans ses vrais intérêts de l'humanité et de la religion, expié la pieuse folie des anciennes croisades, et renversé du sommet des Dardanelles l'o-

la Moscowa qu'il les protégeait; ils abandonnèrent sa cause, et cette lâcheté a ouvert aux Russes le chemin de *Stamboul*. La politique de Napoléon à l'égard des Turcs dut alors changer; et si la paix continentale eût été signée à Dresde ou à Châtillon, les Grecs auraient dû peut-être à la France le rétablissement du trône de Constantin, et l'Europe un boulevart respectable contre l'agrandissement gigantesque de la Russie.

Le cadre de ce tableau, ne me permet pas d'entrer dans de grands détails sur les événemens qui se sont succédés dans l'empire ottoman depuis 1815. Je me bornerai à placer sous les yeux du lecteur, les faits principaux qui ont suivi cette époque.

En 1815, la Servie s'insurge de nouveau, et la Porte rassemble contre une seule province, toutes ses forces disponibles: l'Europe paraît s'inquiéter de cet armement général, comme si toute la Chrétienté était menacée; et cependant les Turcs, plusieurs fois vaincus, perdent Belgrade, et abandonnent la Servie, pour courrir aux autres frontières du Nord, où, à force de supplices, ils étouffent quelques

germes d'insurrection, et d'où ils semblent menacer la Russie et compter sur la protection de l'Autriche.

Inutiles préparatifs ! la peste campe au milieu d'eux ! Durant 1816, la guerre civile embrâse l'empire ottoman en Europe et en Asie, et la punition des révoltés l'attise, loin de l'éteindre; j'ai dit la guerre civile, car je n'ai parlé que du soulèvement des pachas et des janissaires, qui signalent leurs volontés par l'incendie de Constantinople et du sérail. Trois fois, dans cette malheureuse année, le ministère turc est changé; et chacun sait ce qu'on doit entendre par ces mots : *changement dans le Divan*.

En 1817, la Turquie d'Europe paraît tranquille; mais bientôt l'incendie éclate dans sa capitale, la peste y reparaît et s'étend sur plusieurs points de l'empire; les janissaires voient leur chef déposé, et leur nouvel Aga décapité quelques jours après. Cependant les troubles d'Asie ne sont point appaisés. Ils se manifestent surtout à Tresibonde, à Bagdad et dans l'Arabie; dans ce désordre, les bruits d'une guerre contre les Russes se soutiennent,

les défilés les plus importans vers le Pruth sont fortifiés, et les alarmes de l'Angleterre amènent des négociations, dont le but apparent est la délimitation des frontières de la Bessarabie.

Dès le commencement de 1818, nouveau changement dans le divan, nouveaux incendies à Constantinople, nouveaux démêlés de la part du cabinet russe, relativement aux indemnités réclamées par elle, et à l'état des Serviens. Ouvertement protégée par la Russie, la puissance maritime des Hellènes se montre partout menaçante, malgré la sévérité des *Hatti-Scheriffs*, et la punition de l'île de Skiros, accusée d'avoir fourni des vivres à ce qu'on nommait alors les pirates : l'insurrection se manifeste encore dans divers pachalis d'Asie et d'Europe. A trois reprises dans la même année, l'empire est désolé par la peste ; à trois reprises les incendies se renouvellent dans la capitale et l'époque de chacune est celle d'une fermentation dans le corps des janissaires, qui, de part ou d'autre, éclate ou est réprimée par des massacres. Tandis que l'ordre est donné de désarmer tout les Serviens, la Georgie se sou-

lève; tandis que l'hospodar de Modalvie, publie une ordonnance pour l'encouragement des lumières et de l'instruction parmi les descendans des anciens Grecs, le prince régnant de Valachie se dispose à fuir : *les pirates* affluent dans la mer Noire, et la Porte prépare *ses formidables* armemens par l'achat de canons de fer.

L'année 1819 est marquée par les mêmes fléaux : peste, incendies, révoltes, sédition des janissaires appaisée par des flots de sang.

En 1820, un calme précurseur de la tempête règne dans la Turquie d'Europe, tandis qu'au milieu des troubles d'Alep et de Diabekir, les Arméniens sont en proie à la plus violente persécution. Toutefois les conférences sur l'explication du traité de Bucharest continuent; mais leur résultat est signalé par les outrages de la soldatesque contre l'ambassadeur russe.

De telles violences resteront elles impunies? Jadis elles auraient suffi pour allumer la guerre entre deux états; et dans ces tems que nous vantent sans cesse ceux qui nous prêchent aujourd'hui la paix avec les bourreaux et l'in-

différence pour les victimes de la plus sainte des causes, dans ces tems où la diplomatie n'était que l'intrigue des cabinets, les nations s'armaient pour venger des injures moins graves. Mais les congrès s'occupaient en 1820 des carbonari, et le baron de Strogonof resta à Constantinople, pour y dévorer de nouvelles humiliations, et pour assister aux premiers actes de ce drame lugubre, dont le dénouement intéresse si vivement tout ce qui porte un cœur d'homme et de chrétien.

Retracerai-je ici le bulletin de la lutte héroïque des infortunés et valeureux Hellènes contre les enfans d'Othman? Irai-je puiser dans les journaux censurés de chaque parti, des récits presque univoques? Je ne dirais rien qui ne fût connu du lecteur. Je m'arrête, et j'entre dans la discussion des titres auxquels les Turcs sont loin de prétendre, mais que leurs amis font valoir pour eux.

Quelles terribles leçons nous fournit cette longue série d'attentats contre l'humanité! Avec quelle effrayante monotonie elle se déroule à nos yeux! On se plaint que les peuples sont oubliés dans l'histoire des rois? L'his-

toire des sultans n'est autre chose que celle des ulémas et des janissaires; les janissaires, milice de furieux qu'on ne peut contenir que par la terreur, et qui se venge d'une oppression momentanée, en organisant la révolte pendans le cours de plusieurs règnes.

Nous les voyons, depuis Amurat III, secouant toute discipline, ériger en loi le meurtre des chefs dont ils sont mécontens. Depuis *Mahomet II*, ils ont signalé l'avénement de chaque empereur par le pillage de Constantinople, souvent même par celui du palais. Sous *Mustapha* Ier., ils se font un jeu de détrôner leur souverain, de le replacer sur le trône pour le détrôner encore; c'est ainsi qu'ils ont traité, en moins de cent soixante années, Ibrahim, Mahomet III, Achmet II, Mustapha II, Achmet III, Selim III et Mustapha IV. La révolte a confondu le sang de presque tous ces sultans, et celui des innombrables victimes de ces boucheries périodiques. Ce n'est pas tout; ce ramas de Tartares, fidèle au joug sanglant de l'indiscipline asiatique, usurpe aussi le droit de porter au trône celui que son cimeterre désigne au choix du visir, et de marquer

les victimes que le nouvel empereur se fait une loi de sacrifier à sa sûreté.

Leur volonté gouverne le divan ; leurs pétitions sont des incendies ; leurs expiations, des assassinats.

Mais, dira-t-on, le pouvoir du sultan est sans limites, d'un mot il peut courber toutes les têtes dans la poussière. Il n'en est point ainsi ; ce type des monarques absolus, se rendant le vendredi à la mosquée d'Ayoub, sur un cheval caparaçonné d'or et de pierreries, verra les fidèles Osmanlis prosternés le front contre terre ; alors il les foulerait tous aux pieds de son coursier, qu'ils ne se permettraient pas un murmure ; sans doute aussi il a la liberté d'engraisser son trésor du sang des beys, des cadis, dont il enviera les rapines ; mais là sont les limites de son pouvoir. Dès long-tems les pachas ont prouvé

Qu'ils ne se piquent pas du scrupule incensé
De bénir leur trépas, quand il l'a prononcé.

Pour régner sur l'uléma et sur le janissaire, il faut qu'il renonce à l'humanité, il faut qu'il soit un Mahomet II, un Solinan, un Murath. Ces sultans n'ont été les plus puissans

qu'en se montrant les tyrans les plus sanguinaires. Ce n'est qu'en luttant de forfaits contre une soldatesque effrenée, qu'ils sont parvenus à faire régner autour d'eux le calme affreux des tombeaux. Ce n'est pas tout; s'ils eussent vécu en paix avec l'infidèle, le fanatisme eût vu en eux des ennemis du Koran, et la révolte eût brisé leur glaive. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure quand on voit après une déroute, après un traité honteux, tant de sultans perdre à-la-fois le trône et la vie.

Ainsi, tandis que, chez toutes les nations policées, le prince n'est censé user de son pouvoir que pour assurer le bonheur de la famille dont il doit être le père; tandis que les leçons de la chaire et de la philosophie font de la prospérité sociale la source de sa gloire et de sa grandeur; tandis que les monarques européens sont amenés par les progrès irrésistibles de l'esprit humain à ajouter à leur force réelle celle de l'opinion publique, à reconnaître en fait ou en droit des garanties individuelles, à protéger, par les lois ou par leur volonté, l'honneur, la liberté, la vie, les propriétés des citoyens; il est en Europe même une nouvelle Tauride,

où le monarque, semblable à la statue de Diane, n'est honoré que par des hécatombes humaines, où la vapeur qu'elles exhalent paraît aux yeux d'un stupide esclave le seul encens digne de lui être offert ; il est un pays dont l'indiscipline tartare est le code, où une rage constante contre le nom chrétien compose depuis quatre siècles le système religieux, l'esprit et les mœurs nationales, où tout est contre nature hors la guerre avec toutes ses horreurs, où le souverain n'a de salut que dans la violence et dans l'oppression ; il est enfin un gouvernement qu'on peut définir : une anarchie militaire tempérée par la terreur et par la conquête.

Maintenant, supposons que les Ottomans forment avec les Grecs un corps de nation homogène. Ce gouvernement n'est-il pas incompatible avec les principes proclamés par les souverains à la face du monde ?

Leur alliance, disaient-ils, est le palladium des gouvernemens légitimes. Or, ce qui constitue la légitimité dans le chef de l'état, c'est la succession paisible et légale suivant un ordre déterminé par la loi fondamentale : ce

qui constitue la légitimité dans l'état lui-même, c'est le droit en opposition avec le fait ; c'est la loi substituée à la force aveugle, dans les relations politiques de peuple à peuple, dans les rapports du gouvernement avec les sujets, dans les rapports des sujets entre eux.

Ceci posé, on demande à tout homme raisonnable ce qu'il y a de légitime dans le droit que s'arroge la milice turque de détrôner, d'empoisonner, d'assassiner le sultan, par cela seul qu'il respecte l'humanité, qu'il est fidèle au droit des gens, ou que les bandes indisciplinées ont pris la fuite dans une bataille ; ce qu'il y a de légitime dans le droit de mettre à mort ses chefs et de signaler son mécontentement par l'incendie et par le pillage ; ce qu'il y a de légitime enfin dans une monstrueuse anarchie qui ne peut être vaincue que par un despotisme plus monstrueux encore?

L'anarchie !... A ce mot les congrès n'ont-ils point tonné? Un de nos grands potentats a cru la voir dans la constitution introduite à Naples par l'intervention militaire, et après avoir attiré à Laybach le roi constitutionnel des Deux-Siciles, il l'a ramené dans son patri,

moine, en monarque absolu, à la suite d'une armée formidable; cependant l'Europe n'en a point été bouleversée; au contraire, les gouvernemens ont cru voir l'anarchie comprimée, la révolte aux abois, et ils ont célébré avec transport le triomphe de la légitimité, sans se demander où tendait un patronage, équivalent à la conquête de l'Italie entière par une puissance qui en occupait déjà la moitié.

Quelles ont dû être les méditations de ce même cabinet, lorsque, dégagé des embarras d'une guerre soutenue contre la France pendant vingt-cinq années de revers et de trèves, il a reporté ses regards sur les événemens dont la Turquie a été le théâtre durant le même tems. Là, règnent depuis quatre siècles la barbarie politique et civile; là, sans parler des révoltes partielles des corps civils et militaires et des divers pachas, sans parler de l'insurrection d'Ali, de Passawan-Oglou et de Czerni Georges, deux empereurs, Selim et Mustapha IV, dans l'espace de deux ans, sont tombés sous les coups d'une soldatesque mutinée. Par elle Constantinople a vu à plusieurs reprises ses quartiers les plus populeux à feu et à

sang ; et de nos jours, pour prouver au monde à quel point le caractère musulman s'est amélioré, elle étale à ses yeux depuis cinq mois ce que le fanatisme et la haine du nom chrétien, peuvent enfanter de désordres et d'atrocités. Depuis cinq mois l'infâme Stamboul a vu *égorger* 90,000 *Grecs !!!* Et voilà le gouvernement que certains folliculaires invitent la Sainte-Alliance à secourir contre ces Grecs échappés au carnage, qu'ils appellent des sujets révoltés ! Ont ils oublié que l'alliance des souverains *est fondée* sur les principes évangéliques?... Eh ! Grand Dieu ! qu'y a-t-il de commun entre la doctrine du Christ et celle de Mahomet ? Qu'y a-t-il de chrétien dans cette horreur contre tout ce qui porte ce nom, inspirée aux Musulmans par l'éducation, les mœurs et les lois ? Qu'y a-t-il de chrétien dans le glaive qu'ils tiennent du prophète pour exterminer tout ce qui n'est pas fidèle au koran? Quelle protection doit la Sainte-Alliance à une loi de sang, qui ne peut se soutenir que par la guerre qu'elle prêche contre la chrétienté !!!

Tous les principes de la Sainte-Alliance répugnent donc à ce que l'anarchie militaire soit

tolérée chez les Ottomans, quand elle est ré primée en Europe.

Mais, supposons toujours les Turcs et les Grecs confondus en corps de nation homogène, et admettons pour un moment que leur gouvernement ne soit autre chose qu'une monarchie absolue. Dans cette hypothèse, ou bien l'on doit regarder la Sainte-Alliance comme hostile contre tous les peuples, et j'abandonne à certains journaux cet outrage contre l'honneur des souverains; ou bien il faut admettre aussi que, si une nation quelconque gémissait sous une insupportable oppression, les souverains, dans l'intérêt même de la légitimité, devraient s'armer pour l'affranchir. Quand la coalition des rois contre Napoléon eut, par la défection de nos alliés, pris ses positions sur le Rhin, elle inonda nos départemens de proclamations, où elle déclarait ne combattre que la tyrannie d'un homme, et n'entrer en France que pour briser un joug qui devait l'accabler. Ce joug ombragé de lauriers était il est vrai insupportable aux yeux de l'Europe, aux yeux de l'Angleterre surtout; en effet notre prospérité manu-

facturière et agricole égalait au moins la sienne. La France se couvrait de canaux et de monumens utiles; enfin, au sein de la guerre, Paris était la capitale du monde par les arts de la paix.

Si un tel précédent ne suffisait point aux souverains, s'il fallait des autorités pour résoudre la grande question qui divise les cabinets, nous citerions Grotius, le publiciste des gouvernemens absolus, d'après la fidèle mais incorrecte traduction de Courtin.

« On est en dispute, dit Grotius, pour savoir » si c'est un juste sujet de guerre, de la faire » pour délivrer les sujets d'un autre état de » l'oppression de leur propre souverain. » L'auteur, après avoir, selon sa coutume, cité des poètes pour prouver qu'après l'établissement des sociétés civiles les souverains de chaque état ont acquis un droit particulier sur leurs sujets, ajoute :

« Du reste ces raisons n'excluent pas les » droits de la société humaine, si l'injustice » est manifeste et si quelque Busiris, quelque » Phalaris, quelque Diomède de Thrace font à » leurs sujets des traitemens dont tout homme

» raisonnable ait sujet d'avoir horreur. Aussi » est-ce pour cette raison que Constantin prit » les armes contre Maxence et contre Licinius; » que les autres empereurs romains les prirent » contre les Perses, ou menacèrent de les pren- » dre, *s'ils ne cessaient de persécuter les Chré-* » *tiens à cause de leur religion.*

» Et cela est si vrai, que, quand on demeu- » rerait d'accord qu'il n'est pas permis à des » sujets, non pas même dans une extrême » nécessité, de prendre les armes contre leur » souverain, (ce qui, AJOUTE L'AUTEUR, est re- » voqué en doute par ceux-là même qui se » sont uniquement proposés de défendre la » puissance royale, V. liv. Ier chap. 4. § 8.), » il ne s'ensuivrait pas pour cela que d'autres » ne puissent les prendre légitimement pour » eux. » (Grotius, droits de la guerre et de la paix, traduction de Courtin, tome Ier. p. 608 et suiv.)

Sans doute Grotius n'est par le partisan de l'intervention étrangère dans les affaires intérieures d'une nation; mais il établit une supposition gratuite, démentie par l'opinion même des Barclai, des Filmer, par la sienne

propre, sur la fatale nécessité de l'insurrection; et, d'après cette supposition, il déclare légitime, toute guerre qui aurait pour but de soustraire les esclaves d'un tyran à sa violente oppression.

Mais, si nous reconnaissons avec des publicistes, partisans zélés du droit divin, que l'insurrection armée est, dans certaines circonstances, d'une cruelle, mais absolue nécessité; si nous admettons avec eux qu'il est pour les peuples des cas de légitime défense contre l'agression d'un féroce despotisme, cette guerre doit avoir son droit des gens, et l'intervention des nations voisines en faveur d'une des parties est aussi légale qu'une alliance contractée avec des puissances indépendantes.

« La guerre civile, dit Vatel, dans son traité
» du Droit des gens, liv. 3. chap. 18, rompt
» les liens de la société et du gouvernement,
» ou elle en suspend au moins la force et
» l'effet; elle donne naissance dans la nation
» à deux partis indépendans, qui se regardent
» comme ennemis et ne reconnaissent aucun
» juge commun. Il faut donc de nécessité que
» ces deux partis soient considérés comme for-

» mant désormais, au moins pour un tems,
» deux corps séparés, deux peuples différens.
» Que l'un des deux ait eu tort de rompre l'u-
» nité de l'état, de résister à l'autorité légitime,
» ils n'en sont pas moins divisés de fait. D'ail-
» leurs qui les jugera? qui prononcera de quel
» côté se trouve le tort ou la justice? ils n'ont
» point de supérieur commun sur la terre,
» ils sont donc dans le cas de deux nations
» qui entrent en contestation et qui ne pou-
» vant s'accorder ont recours aux armes ».

» Cela étant ainsi, il est bien évident que
» les loix communes de la guerre, ces ma-
» ximes d'humanité, de modération, de droi-
» ture et d'honnêteté que nous avons exposées
» ci-dessus, doivent être observées de part et
» d'autre, dans les guerres civiles. Les mêmes
» raisons qui en fondent l'obligation d'état à
» état, les rendent autant et plus nécessaires
» dans les cas malheureux, où deux partis
» obstinés déchirent leur commune patrie. Si
» le souverain se croit en droit de faire pen-
» dre les prisonniers comme rebelles, le parti
» opposé usera de représailles,... S'il brûle et
» dévaste, ils en feront autant; la guerre de-

» viendra cruelle, terrible et toujours plus fu-
» neste à la nation...

» Les nations étrangères, (dit plus bas Va-
» tel, § 296.), ne doivent pas s'ingérer dans
» le gouvernement intérieur d'un état indé-
» pendant; ce n'est point à elles de juger en-
» tre les citoyens que la discorde fait courir
» aux armes, ni entre le prince et les su-
» jets: les deux partis sont également étran-
» gers pour elles, également indépendans
» de leur autorité; il leur reste d'interposer
» leurs bons offices pour le rétablissement
» de la paix, et la loi naturelle les y invite;
» mais si leurs soins sont infructueux, celles
» qui ne sont liées par aucun traité, peu-
» vent sans doute porter leur jugement pour
» leur propre conduite sur le mérite de la
» cause, et assister le parti qui leur paraîtra
» avoir le bon droit de son côté, au cas que
» ce parti implore leur assistance ou l'accepte;
» elles le peuvent, dis-je, tout comme il leur
» est libre d'épouser la querelle d'une nation
» qui entre en guerre avec une autre, si elles
» la trouvent juste. Quand aux alliés de l'état
» déchiré par une guerre civile, ils trouveront

» dans la nature de leurs engagemens com-
» binés avec ces circonstances, la règle de la
» conduite qu'ils doivent tenir. »

Ainsi, en supposant les cabinets de l'Europe alliés de la Turquie, il resterait à savoir si leurs engagemens sont de nature à tolérer de sang froid l'anéantissement du christianisme et l'extermination des chrétiens dans une partie de l'Europe; à tolérer un monstrueux système d'anarchie militaire, ou un despotisme sanglant, correctif, pire que le mal; il resterait à examiner si les circonstances actuelles permettent la continuation d'une alliance qui ne peut servir ni d'instrument utile à certaines ambitions, ni de barrière à des ambitions opposées.

Mais autre chose est la paix, autre chose est *l'alliance* avec une nation. Vainement la Turquie est-elle en paix avec le reste de l'Europe; elle n'est point pour cela l'alliée de ces cabinets, car l'alliance est un état positif de protection, de garantie mutuelle, de coopération politique, vers un but commun. Une grande alliance a renversé Napoléon, et la Sublime-Porte n'en a point fait partie; cette

alliance, consacrée aujourd'hui par le sceau de l'Evangile, est par cela même étrangère à la Turquie.

Il suffit donc aux gouvernemens divers, qui composent la sainte alliance, d'examiner de quel côté est le bon droit, dans cet état d'indépendance où les deux partis belligérans se sont placés par le fait de la guerre civile. Ici la question posée par Grotius, et celle posée par Vatel viennent se confondre : pour les sectateurs du droit divin, comme pour les partisans du contrat social, la question à résoudre est celle-ci : *les traitemens du gouvernement turc, à l'égard des Grecs considérés comme ses sujets, sont-ils de nature à provoquer l'intervention des puissances européennes contre ce gouvernement, ou leur alliance avec les Grecs*, ce qui est la même chose? la question ainsi posée, quelques données sur les cruautés exercées par les Turcs contre ce qu'ils nomment les Infidèles, suffiront pour la résoudre.

J'ai retracé rapidement cinq siècles de l'histoire ottomane : que l'on daigne maintenant consulter MM. de Châteaubriant, de Forbin-Jauson et de Pouqueville. Ces voyageurs, dont

le témoignage n'est pas suspect, ont parcouru la Grèce dans les tems les plus rapprochés de l'insurrection; que lisons nous dans leurs relations?

La foi du Christ en exécration à tout Musulman;

La Grèce entière au pillage par les exactions des cadis et des beys;

Parga livrée aux Turcs, et ses habitans s'échappant de cette ville, comme si la peste eût frappé à leurs portes;

Les crimes d'Ali-pacha soudoyés tant qu'ils ont servi les vengeances du divan:

Les têtes des Grecs mises en coupe réglée selon les besoins du trésor;

La peste communiquée par un fanatisme imbécille, à tous ceux que le sort met en rapport avec les Turcs;

L'isolement de la plupart des Grecs de l'intérieur au sein de montagnes arides; isolement qu'ils n'auraient point préféré à une existence paisible, qui leur eût offert des sûretés ou des garanties...

Je passe une infinité de détails effrayans de vérité, mais rebutans pour le lecteur, et

j'arrive à leurs conséquences naturelles. Un monarque, qui dans quelque pays du monde que ce fût, traiterait ainsi ses sujets, les dégagerait par cela même de leurs sermens; car la protection du chef, étant une condition essentielle de l'obéissance du sujet, où cesse la protection, l'obéissance n'est plus une loi.

Mais foulons aux pieds ces principes fondamentaux de toute société humaine, supposons que la levée du bouclier d'Ipsilanti n'ait eu aucun prétexte, il fallait alors attaquer les hétairistes de la Moldavie et de la Valachie à l'instant même, et séparer leur cause de celle des Grecs. Quelle a été cependant la conduite du divan ?

Dès les premiers bruits de l'insurrection, un firman de mort est lancé contre le patriarche de Constantinople; son corps est exposé à des traitemens inouis, même chez les Cannibales; les Grecs sans défense sont massacrés par milliers au sein de l'infâme Stamboul; toutes les églises sont incendiées ou rasées.

L'ambassadeur russe est emprisonné contre tout droit des gens, et le même système de persécution est suivi contre presque tous les consuls étrangers.

Le sang chrétien ruissèle tous les jours dans Constantinople ; les mêmes forfaits se renouvellent dans presque toutes les villes de la Turquie, entr'autres à Smyrne, à Andrinople, à Sydonie, à Salonique, à Patras, etc. etc., et ces horribles boucheries sont tolérées.

Que l'on ne dise point qu'il s'agissait de punir des rebelles, accusés de trahison contre leur souverain. S'il existait des preuves de cette trahison, il fallait désigner les accusés, les convaincre, les condamner; mais des massacres en masse ne sont en aucun cas de justes châtimens, ce sont des attentats à la sûreté générale, qui mettent chaque individu dans le cas d'une légitime défense ; ainsi les premiers massacres commis sur des Grecs désarmés et paisibles ont proclamé l'état de guerre entr'eux et leurs bourreaux, et son existence a été sanctionnée par les exécutions postérieures.

La lutte actuelle entre les Grecs et les Turcs, n'est donc autre chose qu'une guerre, dans laquelle les vrais assaillans sont, ou le gouvernement qui a ordonné les massacres, ou la soldatesque qui les a spontané-

ment exécutés ; c'est à l'honneur des puissances européennes à choisir le parti qu'elles doivent protéger de leur alliance, en d'autres termes, c'est à elles à décider si la religion et l'humanité ne leur font pas un devoir de s'opposer au triomphe de la barbarie et de la force aveugle.

Examinons maintenant si cette noble et légitime entreprise, peut avoir quelque effet sans que les Turcs soient refoulés en Asie.

Il ne s'agit point de rétablir le sultan dans le pouvoir absolu qu'il aurait perdu momentanément ; il ne s'agit pas de mettre son autorité en harmonie avec la sûreté de ses sujets et avec la tranquillité de l'Europe : non, cette sage autorité resserrée dans les éternelles limites de la justice, ne lui appartint jamais. Elle ne saurait lui appartenir; les enfans d'Othman n'ont rien oublié, rien appris depuis leur irruption dans l'empire grec ; leur brutale indépendance est encore, et sera toujours celle des Tartares, comme aussi le pouvoir du despote sera toujours précaire, s'il n'est soutenu par la guerre ou par la terreur. A l'égard d'une telle organisation, les princes chré-

tiens sont dans une position hostile de droit, si elle ne l'est de fait ; ils ne sont point Musulmans, leur titre de reprobation aux yeux des Turcs est la qualité même dont ils s'honorent. Si la Turquie est faible, ou si la férocité du despote s'épuise dans les voluptés, l'anarchie la dévore; si le lion se réveille, c'est pour porter la dévastation et la mort chez l'Infidèle avec qui le Koran ne connaît pas de droit des gens. Les monarques dépositaires du droit des gens ne peuvent conserver si près d'eux un foyer de discorde, sans cesse renaissant ; ils le peuvent d'autant moins que dans l'état actuel des choses, la Turquie déchirée de ses propres mains, incapable de s'élever à aucune civilisation, ne saurait être défendue que par des ambitions particulières intéressées à détruire l'équilibre européen.

Les tems de Charles-Quint et de Soliman sont passés sans retour; l'équilibre de l'Europe tient aujourd'hui à ce que ses divers gouvernemens soient homogènes ; aujourd'hui la barbarie est le moyen d'opposition le plus illusoire contre l'ambition des états civilisés, et s'il était un pays où cette barbarie pût agir

en liberté, où elle fût seule maîtresse, c'est là seulement qu'il faudrait condenser ses forces, et s'en servir comme barrière; mais dans un pays où elle est en guerre civile contre une civilisation naissante, ces mêmes forces sont paralysées; disséminées sur un espace trop vaste, elles doivent succomber au moindre choc, surtout si une force répulsive en contact perpétuel avec elles, tend sans cesse à contrarier leurs mouvemens. Ainsi, en supposant la puissance ottomane nécessaire comme obstacle aux invasions de la Russie, le fait de l'insurrection des Grecs une fois reconnu, il faut nécessairement reconnaître que, de Bagdad à Bellegrade, et des ruines d'Héliopolis à Yassi, elle offre trop de points vulnérables pour les défendre : d'où cette double conclusion, que l'extermination des Rayas sur toute la surface de la Grèce, de l'Asie mineure, de l'Égypte et de la Syrie, anéantirait ses ressources en pure perte pour sa sûreté, et que le parti le plus utile à ses intérêts serait de se replier d'elle-même sur l'Asie-Mineure et sur la Syrie, d'y former une masse compacte, que son alliance avec la Perse rendrait plus formi-

dable encore, et de chasser de ses nouvelles possessions les Rayas nuisibles au développement de ses forces.

Ce que l'aveuglement des Turcs ne leur permet pas d'observer, l'Europe dès long-tems a dû le prévoir; la marche irrésistible des événemens semble avoir marqué l'époque actuelle, pour rétablir les quatre parties du monde dans leurs limites naturelles, et le dirai-je? dans le genre de gouvernement le mieux assorti, pour chacune d'elles, aux variétés qu'elles présentent dans le sol et dans le climat. Il y a six cents ans que l'anarchie féodale a disparu des plaines de la Syrie, où les croisades l'avaient importée; pourquoi fut-elle si aisément anéantie avec la principauté de Jérusalem, de Damas et de Tyr? parce que la barbarie elle-même a une marche, et des lois diverses en harmonie avec chaque localité; comment se fait-il que cette leçon ait été perdue pour les nations européennes qui ont envahi le sol américain, et quelques parages des Indes Orientales? l'Amérique s'est affranchie, de Quebec à Buénos-Ayres; et la faute n'en est point aux idées révolutionnaires, la faute en

est aux dominateurs qui n'ont point fait un désert du sol qu'ils avaient conquis. Pizarre et Fernand-Cortez avaient commencé, mais leurs successeurs ont été de fort mauvais politiques; ils auraient dû après avoir exterminé tous les Américains, changer aussi le sol, le rendre stérile, détruire les barrières naturelles qui forment ses nombreuses divisions, resserrer les fleuves, applanir les montagnes, abattre d'immenses forêts, réunir les Antilles au continent, exclure jusqu'à la possibilité du commerce, et par tous ces miracles inoculer à perpétuité l'esprit de servitude chez le petit nombre d'Espagnols qui n'auraient point jugé à propos de briser leurs fers; en un mot, quand on veut combattre la nature, il ne faut pas la combattre à demi.

Le tems approche où les possessions anglaises dans le Levant échapperont à la dominatrice des mers, par la conquête, comme les États-Unis lui ont échappé par l'insurrection. Les Indiens sont affaiblis par le climat, mais le climat agit aussi sur les troupes coloniales. Dès long-tems, les mânes de Tippoo-Saëb demandent vengeance; dès long-tems

les Marattes fortifient du souvenir de leurs défaites leur haine contre le nom anglais ; et les Nababs tributaires ne seront pas toujours divisés par de fausses alarmes, ou par de faux calculs. La vraie politique des tyrans est la force ouverte ; mais les armes du machiavélisme sont bientôt usées.

L'établissement des Turcs en Europe, a été aussi contraire aux lois de la nature, que celui des Espagnols dans le Nouveau-Monde, et des Anglais dans le Levant. Elle a marqué elle-même les limites que les Turcs n'auraient point dû dépasser, et toutes les guerres de l'antiquité, depuis celle des Grecs contre les Troyens jusqu'à la lutte où succomba le dernier des Césars, ont tendu à faire respecter, les barrières éternelles qui séparent l'Asie de l'Europe. Les sujets de l'Iliade et du poëme de M. de Vaublanc ont le même but politique ; et sans avoir lu cette dernière épopée, je doute que l'auteur ait caracterisé le génie et les mœurs des deux nations aussi bien qu'Homère, lorsque ce poète immortel donne pour protecteurs et pour guides aux Grecs Minerve, aux Troyens, Mars et Vénus ;

lorsqu'il place d'un côté le courage épuré par la sagesse, de l'autre une force aveugle et brutale, corrompue par les voluptés; d'un côté, la civilisation, de l'autre, la barbarie et la mollesse.

Mais il ne s'agit plus aujourd'hui de porter le fer et la flamme aux lieux où dorment les débris d'Ilion. Ce sont ceux de Sparte et d'Athènes qu'il faut relever. Mars a détrôné Minerve; un Tartare aiguise son sabre au milieu des ruines du Parthénon, et les jardins d'Academus retentissent des jalouses imprécations d'un Kislar-aga contre les victimes consacrées aux débauches de son maître. Il s'agit de rendre à l'Europe ses limites, de la purger des hommes et des mœurs de l'Asie, et cela, pour former un corps de nation qui soit de quelque poids dans sa balance politique. Jamais cause ne fut plus sainte; jamais agression ne fut plus juste. Mais qu'ai-je à parler d'agression? Entre deux gouvernemens dont l'un ne cesserait d'outrager l'humanité, et dont l'autre se lèverait pour la défendre, ai-je besoin de dire où serait le véritable agresseur?

Mais des traités existent dira-t-on? Peuvent-ils être violés? Les remontrances ne suffisent-elles pas, lorsqu'elles produisent leur effet, lorsque des notes diplomatiques annoncent une amnistie et la punition des seuls rebelles?

Sans doute on doit garder la foi des traités; mais on doit, avant tout, écouter la sainte voix de l'humanité lorsqu'elle réclame justice et vengeance. Antérieurement à toutes les conventions qui ont pu faire cesser l'état de guerre entre les gouvernemens, il existait entre tous les peuples, et par conséquent il doit exister entre tous les souverains, un contrat d'assurance mutuelle contre la contagion de la barbarie. Il est une loi plus respectable que les stipulations humaines, c'est celle qui, dès le berceau, inspire à l'homme, je ne dis pas la haine de l'oppression, car dans ce siècle où l'esprit de parti cherche à tout dénaturer, chacun étend ou restreint le sens de ce mot selon l'intérêt du moment; mais l'horreur de l'assassinat et de l'anarchie, l'horreur d'une persécution sanguinaire contre les principes religieux, domaine sacré de la

conscience de chacun. Les traités sont la loi des souverains ; mais est-ce assez d'une loi pour vaincre la nature? Est-ce assez d'un traité de paix, est-ce assez d'une alliance, quelque intime qu'elle puisse être, pour anéantir les sentimens qu'elle a gravés dans nos cœurs?

Lorsque le gouvernement français abandonnant ses projets sur l'Égypte après l'assassinat du général Kléber, mit fin à la guerre contre les Turcs ; lorsqu'en 1812, la Russie abandonna les deux principautés, situées entre ses frontières et le Danube, pour réunir toutes ses forces contre Napoléon, déjà vaincu par la rigueur des frimats, l'extermination des chrétiens fut-elle donc stipulée par ces deux puissances? Le prince Eugène avait-il souscrit à de semblables conditions, en leur imposant la paix par ses victoires en 1718; les défaites des Autrichiens, sous le règne de Charles VI, dans la guerre de 1737, les ont-elles autorisées? Le zèle des Anglais pour la cause des Turcs, variant avec les circonstances, a-t-il donc toujours fermé leurs yeux sur l'oppression des Grecs? Non, les traités souscrits entre ces

représentans de nations civilisées et la Porte-Ottomane, n'ont pu l'être contre la civilisation; les traités signés contre les princes chrétiens, n'ont pu se déclarer hostiles contre la chrétienté. Tels seraient cependant leurs caractères, si leur exécution continuait, durant la lutte, où la civilisation et la cause de l'Évangile, se trouvent engagées sur le sol de la Turquie.

Depuis long-tems, l'existence d'une lutte semblable pouvait être prévue; les guerres de 1774 et de 1787 contre la Russie en avaient accéléré l'instant; toutefois aucune des puissances qui, *de bonne foi*, (j'insiste sur ce mot), ont traité avec la *Porte*, n'a pu vouloir contracter à perpétuité avec une nation dont le dépérissement fût inévitable. Tout intérêt politique mis de côté, il n'en est aucune qui ait pu vouloir se rendre complice des fureurs des janissaires ou du fanatisme sanguinaire des ulemas. L'explosion simultanée de ces fureurs et de ce fanatisme, est une vraie condition résolutoire, pour les traités souscrits par ces puissances. Et comment n'en serait-il pas ainsi, d'après le droit des gens?

Dans les contrats ordinaires, l'exécution qui contrarie la morale publique, qui fait violence aux saintes loix de la nature, est réputée impossible, et il n'en serait pas de même à l'égard des contrats stipulés par les organes légitimes des sociétés! Les principes généraux des conventions entre particuliers sont déclarés par tous les légistes, appartenir au droit des gens; en admettre de deux natures serait une absurdité insultante pour les souverains.

Au surplus, si la loi du talion autorisait à violer la foi des traités, on pourrait se demander si les Turcs sont toujours restés fidèles à ceux qu'ils ont été forcés de souscrire? Ne les a-t-on pas vus délibérer froidement sous Amurath IV, à quel peuple ils feraient éprouver le tranchant de leur sabre? En 1769 n'a-t-on pas vu les Tartares, leurs tributaires, envahir sous leurs ordres, la Russie méridionale? Dans la campagne d'Égypte, tandis que Bonaparte s'annonçait comme l'allié du Grand-Seigneur, et ne combattait en effet que cette tribu de Mameluks qui, indépendante des Ottomans, ravageait, pour

son compte, les rives désolées du Nil; dans cette campagne dont le but n'était que de frapper au cœur la domination anglaise dans l'Inde, n'a-t-on pas vu, sur l'instigation de l'Angleterre, la Turquie s'armer contre la France, et confier l'honneur des premiers coups au sabre parricide de l'exécrable Ali de Janina?

Autre exemple.

La Moldavie et la Valachie, provinces placées sous la protection des Russes, ne pouvaient être occupées par les troupes turques, aux termes du traité de Bucharest, et cependant, après avoir envahi ces deux principautés, pour combattre les Hellènes, elles s'y sont maintenues plusieurs mois après la fuite d'Ypsilanti et la dispersion de son armée. Par une affreuse dérision, au moment où il fallait répondre à une puissance justement irritée, les Turcs se sont repliés sur le Danube, ne laissant derrière eux qu'un monceau de ruines : et c'est ainsi qu'ils ont cru désarmer la Russie! encore, cette apparence de respect pour des traités solennels a-t-elle fait place à leur violation manifeste. Quelques débris d'Hé-

tairises, sous les ordres de l'intrépide *Jordaki*, ont été traqués dans les montagnes de la Moldavie, qui leur servait d'asile. Le massacre récent de leurs compagnons d'armes, victimes de leur crédulité dans les amnisties proclamées par les Turcs, le meurtre de quatre cents ministres du culte grec dans les deux principautés étrangères à l'insurrection, ont décuplé leurs forces ; ils ont opposé le fanatisme du désespoir à celui de la férocité. Mais il résulte de relations univoques, qu'après avoir fait de ce pays un vaste désert, des hordes de *Déli-Canli* (fous sanguinaires), l'ont occupé de nouveau, pour y proclamer leur amnistie, la torche et le sabre à la main, comme ils l'avaient proclamée à Bucharest, en égorgeant *Caminar Sava* et ses deux mille Arnautes.....

Amnistie, punition des rebelles..... tel est le langage que certains cabinets prêtent aux Ottomans, comme si les Grecs, luttant en désespérés contre leurs bourreaux, pouvaient se diviser en catégorie ! Des moines grecs, paisibles sous l'abri du sanctuaire, sont livrés à des tortures inouies. Voilà la protection accordée aux amis de l'ordre et du repos. Un chef

d'Arnautes traîtres à la cause des Grecs périt à son tour avec ses meilleures bandes, victime d'une trahison atroce du kiaia-bey; voilà le prix du dévouement. Ainsi, tout ce qui n'est pas Musulman ou Juif est rebelle, tout ce qui est rebelle doit subir la mort; telle est l'amnistie ottomane.

Par quel aveuglement inconcevable supposerait-on les Turcs sensibles aux remontrances les plus énergiques des princes de la chrétienté? à ce titre, le Koran ne leur fait-il pas un devoir de les fouler aux pieds? peut-on assurer qu'ils cèdent à l'empire de la raison, quand la loi du prophète leur permet tout au plus de dissimuler en présence de la force?

Jusqu'ici nous avons considéré les Turcs comme possesseurs légitimes du sol de la Grèce, et nous avons signalé tour-à-tour l'anarchie militaire établie par eux au sein de l'Europe, et le despotisme qui lui sert de balance, comme également incompatibles avec les principes sur lesquels la sainte-alliance est textuellement fondée; nous avons jeté un coup-d'œil sur les prétendues garanties que leur existence au sein de l'Europe, offre, soit

à la durée de son équilibre politique, soit à la sûreté des chrétiens.

Mais les Turcs sont-ils bien possesseurs légitimes de la Grèce ? cette question depuis trois siècles, s'offre à l'examen des peuples. Quant aux souverains, ils l'ont constamment éludée, tant qu'ils ont cru les Turcs redoutables ; ce n'est même que dans le dernier siècle qu'on a osé vérifier les titres de ces conquérans, qu'on ne redoutait plus. Essayons, à notre tour, de les soumettre à l'examen, par respect pour cette légitimité, qui est, avant tout, l'indépendance nationale.

Les Grecs du Bas-Empire conservèrent seuls, au sein de la barbarie générale, le dépôt sacré de leur nationalité. Tandis que des hordes barbares imposaient, par la violence, leurs noms, leurs lois, leurs coutumes, leur langage à tant de peuples conquis, de semblables invasions ne marquaient leur passage dans l'empire de Constantin, que par des incursions momentanées. La religion, le gouvernement, les lois, les mœurs, le langage des Grecs ; restaient les mêmes ; seuls, debout, dans le cahos universel, ils paraissaient destinés à lier

les tems anciens aux tems modernes, et si le torrent de la puissance ottomane s'était brisé au pied des Dardanelles, le *labarum* serait, de nos jours, le plus respectable des étendards de la chrétienté.

A quel titre cet étendard surmonté du *phénix* serait-il aujourd'hui celui de la révolte?

J'ai rappelé, dans une esquisse rapide des progrès et du dépérissement de l'empire turc, par quelles armes la Grèce a été conquise, en vertu de quel droit Mahomet II a fait de Constantinople la capitale de ses états. La Grèce, envahie sans motif, fut punie de sa légitime résistance et de sa fidélité à la loi du Christ. Dévastée de fond en comble, convertie en un vaste amas en ruines fumantes, inondée du sang de ses enfans, elle fut choisie, par la barbarie, sous les bannières du Croissant, comme un emplacement commode, pour lui servir de camp et de centre d'opérations. Nul traité n'intervint entre les vainqueurs et les vaincus. Ces derniers n'eurent d'autre alternative que la mort, le mahométisme, ou un esclavage marqué par le tribut annuel. Mais cette capitulation, que les quit-

tances du mirimazan déclarent être le rachat annuel de leurs têtes, ne garantit ni leurs propriétés, ni leur vie.

Chaque famille grecque se vit forcée de livrer le plus robuste de ses enfans, pour être élevé selon le Koran, et pour servir, à main armée, de *séide* contre ses frères. Cette loi n'a jamais été formellement abolie.

Deux codes opposés gouvernent les deux nations : d'après l'un de ces codes, le Turc a le droit de vie et de mort sur le chrétien ; s'il en use par le poison ou le poignard, sans violer les réglemens de la police, il est à l'abri de toute recherche. Il n'est puni que pour le vol, le tumulte, l'inopportunité du lieu, ou d'autres circonstances de ce genre, qui accompagneraient l'exercice de son droit. Mais si un chrétien frappe un Turc, il est puni de mort ; s'il porte la main sur un émir, et lui fait, même par imprudence, le mal le plus léger, le supplice n'est ni assez prompt, ni assez terrible contre cet attentat à la personne d'un descendant du prophète. (Il est à remarquer que ceux qui se donnent ce titre, résident par milliers dans la plupart des grandes villes.)

Les lois les plus cruelles ont divisé les Grecs des Ottomans, dans la manière de se vêtir, de se nourrir, de se loger. Les huttes des Rayas doivent, sous les peines les plus graves, être peintes d'une couleur uniforme, imposée par la conquête, trop semblable à ces caractères de sang qui, chez les Hébreux, désignèrent les maisons des réprouvés au glaive de l'Ange exterminateur, et tout Grec qui se permet le *caftan* est puni de mort.

Cependant, quelque rigoureux que soit le traitement imposé aux vaincus, il est, pour le vainqueur, un moyen légitime d'acquérir le sol et ses produits ; c'est la culture. Le travail est le plus sûr des droits de propriété ; les hommes le tiennent de la nature ; les Turcs ont dédaigné ce titre sacré. Les Grecs n'ont cessé de cultiver l'héritage de leurs pères ; mais, arrosé de sang et de larmes, il est devenu rebelle à leurs soins, et si le brigandage des confiscations a, depuis la conquête, multiplié le nombre des propriétaires du sol, leurs esclaves seuls ont vainement essayé de lui rendre cette fertilité qui ne répond qu'aux sueurs des hommes libres. On dirait

que le Musulman, vivant au jour le jour sur une terre étrangère, craint de réveiller les mânes vengeurs des héros que recèle son sein, et cherche à presser leur vaste tombeau des débris immortels de la Grèce antique.

Lorsque les Turcs ont pris eux-mêmes tant de soins pour isoler d'eux la nation conquise, un sommeil de trois siècles, de la part de cette nation, suffirait-il pour constituer la légitimité de ses oppresseurs? Tous ceux qui veulent conserver à la légitimité le respect des hommes, répondront avec moi : non, il n'est pas vrai qu'un peuple, pour rendre sacrée l'oppression du peuple conquis, n'ait besoin que de combler la mesure de ses attentats contre la civilisation et l'humanité ; il n'est pas vrai que l'usurpation change de nom pour être appuyée de tous les fléaux qui paralysent la résistance des vaincus ; dès que la force de compression se ralentit, cette résistance doit reprendre son énergie : telle est la marche irrésistible de la nature. Je vois un chêne antique renversé par une masse de rochers détachée d'un pic sourcilleux ; le tronc languit mutilé sous la roche qui le couvre, mais ses

racines vivent encore ; une nouvelle tige se fait jour à travers les fentes du roc , elle s'élève, elle deviendra chêne un jour ; l'arrêt du destin est-il qu'elle soit coupée avant le tems , parce qu'on a eu l'imprudence de laisser le rocher se détacher de la montagne, au lieu de le faire sauter par la mine ?.... Ce rocher c'est la puissance ottomane ; ce chêne antique , c'est l'empire de Constantin. Eût-il été brisé, ses tiges renaissent, et le parti le plus sûr est d'attacher la mine au rocher qui gène encore ses développemens.

Il n'est point de comparaison parfaitement exacte.... La Grèce n'a jamais été complétement subjuguée par les Turcs. Ici je vois les Monténégrins braver leur domination au sein de leurs âpres montagnes ; là les monts Acrauceranniens, pépinière de soldats formée par les efforts réunis d'un sol sauvage et d'un courage indompté, offrent aux princes d'Italie, sous le nom de *gardes macédoniennes*, l'excédant de leur population belliqueuse. Plus loin, entre la Thessalie, l'Acarnanie, et l'Epire, la chaîne des mons poétiques de l'O-

lympe et du Pinde recèle, depuis la conquête, dans ses gorges impénétrables, une nation formée de Grecs réfugiés et d'une colonie de Valaques qui s'y établit dès le dixième siècle, et qu'on nomme, pour cette raison, *Grands-Valaques* (Megalo Vlachi). Les fiers Armatolis, qui occupent la Thessalie, représentent aujourd'hui toutes ces peuplades guerrières qui, depuis plus de trois siècles, préfèrent la vie des forêts à l'esclavage corrupteur sous lequel languissent les habitans de la plaine. C'est elle seule qu'occupaient les Turcs dans la Morée et l'île de Candie, dont la tardive conquête, au dix-septième siècle, fut cimentée par des flots de sang chrétien. La chaîne du mont Ida n'a point été frappée de la foudre ottomane, et aux lieux où dorment les débris de Sparte et de Mécène, une province entière acculée à la mer et couverte de montagnes inaccessibles, est habitée par un peuple (les Maniotes), qui se dit descendans des Spartiates, et prouve, par la guerrière indépendance où il s'est toujours maintenu, qu'il est digne de sa noble origine.

« Dans les fréquentes subversions de l'em-

» pire grec (dit M. Rulhière, dans son excel-
» lente Histoire de l'Anarchie de Pologne),
» et surtout quand les Turcs ont subjugué le
» Péloponnèse, c'est une tradition constante
» dans le pays, avouée de tous les Grecs, con-
» firmée par une multitude d'indices, que le
» plus grand nombre de Lacédémoniens se
» retirèrent successivement dans les monta-
» gnes. Les rochers et les cavernes, qui, autre-
» fois, avaient été le refuge des Messéniens,
» leurs esclaves, devinrent l'asile de leur
» propre indépendance. A cette dernière épo-
» que, les plus braves d'entre les Grecs, les
» plus attachés à leur liberté, ce qui restait
» des familles impériales de Constantinople et
» de Trébisonde, échappés à la fureur des
» Turcs, se sauvèrent dans ces mêmes monta-
» gnes. Les Maniotes se vantent même d'avoir,
» malgré leur pauvreté, racheté, pour d'assez
» riches rançons, plusieurs de ces princes
» d'entre les mains des pirates. On trouve
» donc encore aujourd'hui parmi eux presque
» toutes les familles qui ont occupé les deux
» trônes de la Grèce, les Phocas, les Cauta-
» cuzènes, les Commènes, les Lascaris, les

» Paléologue ; ils n'y sont connus, ils est vrai,
» que par des surnoms, des dénominations de
» parti, dont les subdivions et les changemens
» perpétuels causent de grandes diffultés pour
» distinguer les familles ; mais on remarque
» avec étonnement, que ces familes étrangè-
» res conservent encore, aprés trois siècles,
» une physionomie différente de celle qui
» caractérise les originaires du pays. De ce
» mélange des anciens Messéniens, du reste
» des Spartiates, des familles les plus distin-
» guées de la Grèce, et de toutes celles qui ont
» régné à Trébisonde, s'est donc formé une
» petite nation connue aujourd'hui sous le
» nom de Maniotes, divisée en plusieurs tri-
» bus, toujours libre dans ses montagnes,
» brave jusqu'à la férocité, fière de ce que le
« sang de tant de maisons impériales soit
» confondu au sang de tous ses citoyens,
» plus fière encore, après tant de siècles et
» malgré son extrême ignorance, de s'être
» confondue au sang des Spartiates. Depuis
» trois siècles et de nos jours encore, les
» assemblées générales de leurs vieillards ou
» Gérontes, s'intitulent elles-mêmes, dans

» tous leurs actes, le Sénat de Lacédémone.
» Ce que leurs rochers inexpugnables leur
» donnent de confiance contre les armées les
» plus nombreuses; ce que l'âpreté de leur vie
» a de véritablement mâle; ce que la liberté
» dont ils jouissent dans un pays pauvre et
» stérile, leur inspire de mépris pour les
» richesses acquises par les autres Grecs dans
» l'esclavage; ce que l'habitude du péril a
« donné de dureté et d'audace aux femmes
» même, les a rendus sinon dignes de cette
» gloire, du moins dignes d'y prétendre. Des
» traditions vagues conservent parmi eux le
» souvenir d'une éternelle indépendance. Ils
» disent qu'ils se sont maintenus libres du
» tems de tous les oppresseurs de la Grèce,
« du tems de tous les empereurs turcs, du
« tems même d'Alexandre, dont le sou-
» venir, au-delà de toutes leurs traditions,
» leur rappelle seulement un nom qu'ils ont
» en horreur, et ils confondent ensemble
» dans leur ignorance actuelle toutes ces dif-
» férentes époques.

» Les femmes accompagnaient à la guerre
« leurs maris et leurs enfans; elles portaient

» leurs vivres, et chargeaient leurs fusils;
» elles s'applaudissaient des blessures hono-
» rables qu'avaient reçues leurs parens les plus
» chers. Quelques-unes se montrèrent dignes
» de commander à ces hommes indomptables.
» Aujourd'hui encore on apporte aux mères
» les habits sanglans et déchirés de leurs fils
» tués dans un combat. Toutes les amies se
» rassemblent et chantent, autour de ces
» tristes vêtemens, des hymnes de conso-
» lation et de triomphe ». (Histoire de l'anarchie de Pologne, par Mr. Rulhière, t. III, pages 333, 334, 335).

Qui donc oserait appeler illégitime l'existence des Maniotes en corps de nation? Et s'il est constant qu'ils composent la force prinpale du Péloponnèse, qui oserait convertir en révolte une guerre continuée depuis trois siècles, et qui n'est devenue offensive contre les Turcs que par le ressentiment de leurs cruautés?

Lorsque la trahison du comte Julien et de l'archevêque Opas, eut, en 718, appelé les Maures en Espagne, quelques rochers des Asturies restèrent seuls à l'abri de l'invasion

générale. L'occupation de l'Espagne ne fut pas, à beaucoup près, aussi sanglante que celle de la Grèce. Les conquérans arabes, moins barbares que les conquérans visigoths qu'ils remplacèrent, introduisirent le culte des arts et la civilisation qui l'accompagne, dans un pays où ils n'avaient point encore pénétré. La riche élégance de leurs palais, la magnificence de leurs fêtes en harmonie avec le beau ciel de l'Espagne méridionale, convertirent en un pays de fëeries, des contrées dont les hordes du Nord avaient méconnu la douce influence. Les deux peuples s'étaient fondus par des mariages autorisés, comme je l'ai déjà dit, nonobstant la différence des cultes. Leurs sueurs avaient fécondé le sol de l'Andalousie, de Valence, des deux Castilles et de l'antique Bétis.

Eh bien! malgré cette fusion spontanée des deux nations, un petit nombre de Visigoths préférèrent une âpre et sauvage indépendance au sein de cavernes et de rochers inaccessibles. Pélage, leur chef, après s'y être maintenu, en payant tribut, transmit à ses descendans la souveraineté de ces montagnes, et

c'est de là que partirent pour s'étendre dans le nord de l'Espagne, Alphonse, dit le Chaste, et ses successeurs. De ce nombre était un Alphonse, surnommé le Grand, qui, pour mériter ce titre, fit crever les yeux à ses quatre frères, et dont la vie n'est qu'un tissu de cruautés et de perfidies. Cet Alphonse fut obligé de livrer l'éducation de son fils à des précepteurs mahométans; tant était grande alors l'ignorance dans laquelle les Espagnols se trouvaient plongés.

Le Cid continua avec succès l'ouvrage des premiers rois du nom d'Alphonse; mais ce n'est que vers le tems de la prise de Constantinople, en 1450, que les Maures furent entièrement chassés de l'Espagne, où ils s'étaient maintenus pendant plus de sept cents ans.

Leur histoire, durant cette longue période de guerres étrangères et intestines, est moins affligeante pour l'humanité que celle des Turcs, dans le court intervalle de quelques années. Cependant je ne connais pas de monumens historiques qui aient signalé comme des révoltés, les Pélage, les Alphonse, l'héroïque amant de Chimène, et ce célèbre Gonzalve de

Cordoue, qui reçut, aux acclamations de la chrétienté, le surnom de grand capitaine. Pourquoi cela? Parce que, dans ces siècles encore grossiers, les hommes qui, d'ailleurs, applaudissaient à l'esprit de conquête, sentaient vivement ce qu'a de saint la cause de l'indépendance nationale. Ils étaient guidés par une opinion non moins respectable. Ils pensaient qu'il ne pouvait exister de rapprochement entre des musulmans et des chrétiens, entre les principes du Koran, même adoucis par le caractère particulier de certains peuples, et les maximes de l'Evangile, même faussées par la barbarie. Telle est en effet la marche inévitable des choses, que les systêmes religieux, quoique mal compris d'abord, exercent toujours une influence irrésistible sur l'état moral, et par conséquent sur l'état politique des peuples, et tendent sans cesse à l'améliorer, ou à le corrompre, selon qu'ils secondent ou contrarient la nature.

Le bon sens des individus, exercé avec plus de rapidité depuis la découverte de l'imprimerie, a multiplié les preuves de cette grande vérité. L'église a eu beau fulminer ses ana-

thêmes contre les protestans, les anglicans, les chrétiens grecs, les anabaptistes, et contre une foule d'autres sectes détachées de la communion romaine : l'église a fait son devoir; mais la conscience des peuples a fait aussi le sien. Plus éclairés aujourd'hui qu'ils ne l'ont jamais été, unis par les liens sacrés de l'Evangile, qu'ils considèrent comme leur charte morale, ils ont, d'une commune voix, placé les Turcs hors de la loi des nations civilisées; ils ont fait à leur position sociale l'application de ce vers, qui peint si bien la position topographyque d'un autre pays :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

J'en appelle donc à la conscience du lecteur. Si Pélage, le Cid, Gonzalve de Cordoue ne sont pas, à ses yeux, des révoltés; osera-t-il donner ce nom aux deux Ypsilanti, aux Ulysse, aux Mavrocordato, et à ces patriarches qui, brûlant d'amour pour leur religion et leur patrie, volent à la conquête de la double palme que le ciel réserve aux martyrs, et que l'histoire consacre aux héros? Que s'il les traite de rebelles, qu'il se hâte donc d'appeler ainsi ces fiers Espagnols, qui mirent sept cents ans

à chasser les Maures de la Péninsule. J'allais dire que la durée de la lutte ne change rien à l'état de la question : c'est une erreur. L'explosion du peuple qui revendique son indépendance, si elle est instantanée et générale, devrait paraître bien plus légitime qu'une lutte partielle d'abord, et qui n'acquerrait de consistance que par sa durée.

« Les Grecs sont des révoltés, nous dit-on,
» car nulle oppression ne pesait sur eux, au
» moment où ils se sont soulevés : » et pense-t-on que les cadis, les beys, les pachas, eussent renoncé à l'arbitraire, aux exactions, aux rapines? pense-t-on que la constitution du gouvernement turc, dans ses rapports avec les Grecs, fût bouleversée? Qu'on lise les relations des voyageurs qui, depuis vingt ans, ont parcouru cet infortuné pays; qu'on lise M. de Pouqueville, quelques pages de MM. de Châteaubriant et de Forbin-Janson; qu'on se pénètre des causes qui ont fait perdre le trône et la vie à Sélim III et à Mustapha IV. Le premier de ces sultans était bien coupable! Il essayait de paisibles réformes; il aimait son peuple, et voulait l'éclairer;

dans ce but, il cherchait à défendre les Grecs contre un brigandage héréditaire. Sa mort suffisait-elle, aux yeux des Turcs, pour expier de si grands attentats? Mustapha IV a péri par les mêmes causes; et, sans l'influence partout victorieuse de la Russie, sans les progrès toujours croissans de l'instruction parmi les Hellènes, l'avénement de Mahmoud les eût replongés dans le funeste abattement d'un long désespoir.

Sans doute, il est une époque inévitable où la tyrannie la plus constamment cruelle parvient à s'user, où le bras se lasse de frapper, où le glaive s'émousse; il est une époque où les progrès des lumières et de l'industrie font sentir à un peuple ce qu'il vaut, et où il ne peut se comparer à ses stupides tyrans, sans verser des larmes d'indignation et de honte; c'est alors, surtout, que l'opprobre de ses fers lui devient insupportable. Quand il en était accablé, la prostration de ses forces lui ôtait le sentiment de sa douleur; maintenant il en est battu, et chacun des coups qu'il reçoit ajoute aux souffrances présentes, le souvenir cuisant des souffrances passées. Il respire,

à chasser les Maures de la Péninsule. J'allais dire que la durée de la lutte ne change rien à l'état de la question : c'est une erreur. L'explosion du peuple qui revendique son indépendance, si elle est instantanée et générale, devrait paraître bien plus légitime qu'une lutte partielle d'abord, et qui n'acquerrait de consistance que par sa durée.

« Les Grecs sont des révoltés, nous dit-on,
» car nulle oppression ne pesait sur eux, au
» moment où ils se sont soulevés : » et pense-t-on que les cadis, les beys, les pachas, eussent renoncé à l'arbitraire, aux exactions, aux rapines ? pense-t-on que la constitution du gouvernement turc, dans ses rapports avec les Grecs, fût bouleversée ? Qu'on lise les relations des voyageurs qui, depuis vingt ans, ont parcouru cet infortuné pays ; qu'on lise M. de Pouqueville, quelques pages de MM. de Châteaubriant et de Forbin-Janson ; qu'on se pénètre des causes qui ont fait perdre le trône et la vie à Sélim III et à Mustapha IV. Le premier de ces sultans était bien coupable ! Il essayait de paisibles réformes ; il aimait son peuple, et voulait l'éclairer ;

dans ce but, il cherchait à défendre les Grecs contre un brigandage héréditaire. Sa mort suffisait-elle, aux yeux des Turcs, pour expier de si grands attentats? Mustapha IV a péri par les mêmes causes; et, sans l'influence partout victorieuse de la Russie, sans les progrès toujours croissans de l'instruction parmi les Hellènes, l'avénement de Mahmoud les eût replongés dans le funeste abattement d'un long désespoir.

Sans doute, il est une époque inévitable où la tyrannie la plus constamment cruelle parvient à s'user, où le bras se lasse de frapper, où le glaive s'émousse; il est une époque où les progrès des lumières et de l'industrie font sentir à un peuple ce qu'il vaut, et où il ne peut se comparer à ses stupides tyrans, sans verser des larmes d'indignation et de honte; c'est alors, surtout, que l'opprobre de ses fers lui devient insupportable. Quand il en était accablé, la prostration de ses forces lui ôtait le sentiment de sa douleur; maintenant il en est battu, et chacun des coups qu'il reçoit ajoute aux souffrances présentes, le souvenir cuisant des souffrances passées. Il respire,

Je m'explique :

La chute de l'empire ottoman ne saurait être prévenue ; ses déchiremens intérieurs en précipitent l'instant. S'il appelle sur l'Europe ses bandes d'Asie, une soldatesque indisciplinée se pressera, dans l'espoir du pillage, sur les rives désolées de l'Hellespont ; mais les pachas de la Natolie, d'Alep, de Damas, de Bagdad et de l'Egypte, achèveront la conquête de leur indépendance. En supposant qu'ils se mettent à la tête des divers corps de leurs provinces respectives ; les Druses, les Curdes, les Wéchabites, les Mameloucks, en profiteront pour s'agrandir. La Perse, d'ailleurs, est là, toujours menaçante, et en ce moment ses troupes sont à Bagdad et à Erzerum.

Tournons maintenant nos regards sur les diverses provinces de la Turquie d'Europe ; le vieil Ali n'est plus à redouter, mais les Albanais, moitié chrétiens, moitié mahométans, et par dessus tout, ennemis invétérés des janissaires, plus exercés qu'eux au métier des armes, ont, contre les Turcs, les mêmes motifs de vengeance que les Grecs, et ce grand

intérêt suffirait pour les attacher à leur cause. D'un autre côté, l'esprit qui animait les vieux compagnons d'armes de Passawan-Oglou et de Czerny-George, tous Grecs de religion ou d'origine subsiste encore, et leur élan n'est que momentanément comprimé par l'attitude militaire de l'Autriche. En 1806, 1807 et 1808, la Macédoine et la Romélie étaient entièrement soulevées. Existerait-il assez de troupes pour maintenir ces provinces sous le joug, lorsque les autres insurrections dont je viens de parler, auraient disséminé sur tant de points les troupes turques destinées à les comprimer?

La Valachie et la Moldavie sont perdues pour les Turcs; ils les ont dévastées de fond en comble, et ils sont hors d'état de les repeupler. Les Hellènes, les Arnautes, qui ont survécu à leurs amnisties, désormais unis par la perfidie de leurs bourreaux, lasseront leur vengeange par une de ces guerres de partisans, plus terribles aux vainqueurs qu'aux vaincus eux-mêmes.

L'Acarnanie, l'Epire, la Thessalie, la Livadie et la Morée seront toujours les foyers d'une insurrection, qui conservera tous les

caractères d'une lutte à-la-fois nationale et religieuse. Cette lutte, dans la Morée, dans les montagnes de la Thessalie, chez les Monténégrins, ne date pas de quelques mois; elle s'est continuée, avec plus ou moins d'acharnement, depuis la conquête; et à partir de ce moment, elle se perpétuera avec d'autant plus de succès, que dans l'espace de quelques mois, l'art de la guerre, chez les Grecs, a franchi l'intervalle d'un siècle.

Enfin, et cette observation est la plus importante de toutes; depuis Pierre-le-Grand, la Russie marche en sens inverse de l'empire turc. A mesure que ce vaste corps tombait en dissolution, la Russie a vu s'accroître jour par jour sa puissance et sa force: à mesure que les troupes russes sont devenues formidables, l'organisation militaire des Osmanlis s'est énervée: à mesure que le gouvernement intérieur de la Russie s'est amélioré, la constitution ottomane a montré la fécondité de ses résultats naturels, déprédations impunies des beys et des cadis, vénalité publique de toutes les charges, assassinats légitimés, pétitions par incendies, révoltes des pachas, etc., etc.

Depuis le commencement du dernier siècle, la Russie a ajouté à ses possessions l'Estonie, la Crimée, la Finlande, la Bessarabie, les trois quarts de la Pologne ; et la Turquie, déchirée au-dedans, impuissante au dehors, n'a qu'un vain titre sur la plupart des provinces de l'Asie mineure et de l'Egypte qui composaient jadis sa force réelle.

Conclusion. Si la guerre des Grecs était étouffée à la turque, et, dans l'état actuel des choses, elle ne pourrait l'être que par leur extermination ; dans ce cas, disons-nous, la faible lueur de civilisation, remarquée chez eux par lady Montague, comme par les voyageurs les plus récens, acheverait de s'éteindre ; la Turquie d'Europe aurait alors cessé d'être, et son sol deux fois ruiné ne serait plus qu'un désert, dont la Grande-Bretagne disputerait en vain la proie à la Russie.

Objecterait-on que les empires se perdent par une excessive étendue, et qu'un véritable désert ne saurait être de quelque prix pour la Russie ? On peut répondre d'abord qu'il n'est pas rare dans l'histoire de voir changer les capitales, suivant l'étendue de chaque empire,

ou l'impulsion qui lui est donnée. Charlemagne, vainqueur des Saxons et des Bavarois, transféra la sienne à Aix-la-Chapelle. Pierre-le-Grand, quitta Moscou pour Saint-Pétersbourg, et cette capitale ne convient déjà plus à la situation politique de la Russie. Pierre-le-Grand l'avait choisie lorsqu'il cherchait à se rendre respectable dans le Nord. Ce but une fois atteint, ses successeurs ont été forcés de faire de Moscou le centre de leurs opérations; et en ce moment de cruelles expériences ayant démontré que le nord de la Russie était suffisamment défendu soit par le climat, soit par une ligne de forteresses redoutables, les vues du cabinet russe sur le midi de l'Europe, l'invitent d'autant mieux à y fixer le siége de l'empire, que les forêts qui couvrent les provinces voisines d'Odessa sont, comme celles de la Livonie, propres à la construction des vaisseaux.

D'ailleurs, s'il est des états qui puissent impunément dépasser leurs limites naturelles, ce sont les états soumis à un monarque absolu. Encore, le meilleur moyen de conserver les pays conquis est-il de les affranchir

et de leur assurer quelque liberté, si l'on ne veut rendre son empire inabordable, en l'entourant de déserts. Ce dernier système est celui des despotes d'Asie. Pierre-le-Grand et Alexandre l'ont suivi sans succès contre Charles XII et Napoléon ; en effet il est illusoire contre ces préparatifs de guerre auxquels toute puissance conquérante, est capable aujourd'hui de subvenir. Le parti le plus sûr pour une monarchie est donc d'ajouter à sa force réelle celle des pays limitrophes intéressés à la défendre pour la conservation de leur liberté. C'est ce que ne sut point faire Napoléon, en organisant la confédération du Rhin ; c'est ce qu'a su faire Alexandre, au moins en partie, en constituant le gouvernement de Pologne ; c'est ce que les premiers élémens de la politique lui prescrivent de faire, à l'égard de l'empire grec, ou si l'on veut de la grande confédération des Hellènes. Si les Turcs étaient refoulés en Asie, la Grèce serait bientôt repeuplée ; la terre jadis classique du génie ; le climat enchanté de la Propontide ; les bords rians et fertiles du Pénée et de l'Eurotas ; les plaines du Péloponnèse ; le nectar de Chypre, de Sa-

mos, de Chio; les moissons de la Moldavie, les oliviers de l'Attique, fixeraient bientôt les Russes dans un pays où la nature promet à l'homme sous un ciel admirable une vie de repos et d'abondance.

Quels que soient les suites éloignées d'une telle émigration, il est bien certain que la Russie, en moins de cinquante ans, serait dans cette hypothèse, maîtresse absolue de la Méditerranée et de tout son littoral, et qu'elle aurait les moyens d'essayer à la fois par terre et par mer le blocus de l'Europe. C'est sur ce danger que ses cabinets sont appelés à prononçer, non-seulement dans l'intérêt de l'humanité, mais encore dans l'intérêt bien entendu de l'Europe. C'est sous ce rapport surtout que l'intervention de tous les états de la chrétienté contre les Turcs, et en faveur des Grecs, nous semble une mesure de haute prudence. La Russie entière demande la guerre, et c'est précisément cette guerre qu'il faudrait, dirais-je qu'il eût fallu prévenir, non en faisant cause commune avec les Turcs, non en cherchant des moyens termes qui ne font que prolonger de sanguinaires délais,

mais en secourant efficacement une nation généreuse qui se défendra d'autant mieux de l'invasion du Nord, qu'elle aura soutenu avec plus d'acharnement la cause de son indépendance.

Pour obtenir ce résultat, faut-il donc livrer l'Europe à de nouveaux déchiremens? Non, il ne s'agit que de tenir la balance entre la Russie et l'Angleterre, et de s'opposer à la lutte, dans laquelle les destinées de l'Europe seront tôt ou tard infailliblement compromises par ces deux nations. L'Angleterre dirige aujourd'hui les opérations du divan, et lui sert en quelque sorte de *capitan-pacha*; l'Angleterre qui, en 1807, bombarda Constantinople, avec qui elle avait fait cause commune, lors de la campagne d'Égypte. D'où vient cette intimité? De ce qu'elle espère obtenir dans l'Archipel de nouvelles possessions, et continuer avec plus de succès son monopole commercial. Cette intimité vient encore de ce que les Turcs, incapables d'industrie, ne peuvent même concevoir qu'il ne tiendrait qu'à eux d'ouvrir de nouvelles routes au commerce européen dans les Indes orientales, et de porter

ainsi le coup le plus sensible à la domination anglaise dans ces contrées.

Ici s'élève une des questions les plus importantes qui puissent intéresser la France ; elle consiste à savoir si notre commerce avec l'Inde, et même avec les Échelles du Levant, ne serait point favorisé par le triomphe des Grecs sur les Ottomans.

Jetons avant tout un coup d'œil rapide sur l'état de la fortune publique dans notre patrie.

La révolution, qu'il ne faut pas confondre avec les monstrueux excès de l'anarchie ; cette révolution, dont beaucoup de ses calomniateurs goûtent en paix les bienfaits, sans s'inquiéter de leur origine, a produit entr'autres résultats favorables au développement de la vitalité sociale, la double liberté de l'industrie commerciale et de l'industrie agricole. A l'aide de ces deux leviers, la France a ébranlé l'Europe dans ses gothiques fondemens, et deux fois, prête à succomber sous le contre-coup de cet ébranlement général, elle a trouvé dans ce levier même un point d'appui qui l'a garantie d'une chute imminente. C'est donc avec raison que le discours de la couronne à l'ouverture

de la session législative de 1821, a rendu hommage à l'état satisfaisant du commerce, de l'agriculture et des arts. Oui, le Français est plus industrieux aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été; les méthodes agricoles s'améliorent; l'exposition générale de nos richesses manufacturières, faite au Louvre en 1819, a démontré que les produits de nos fabriques n'avaient à redouter aucune concurrence.

Cependant, au milieu de ces trésors accumulés par l'industrie, une langueur secrète mine le corps social; sa dévorante activité le consume; on dirait que la France, détachée d'un ministère paralytique par la nécessité de sa fausse position, est réduite à faire elle-même ses affaires au jour le jour. L'égoïsme a presque généralement remplacé l'amour de la patrie, qui, dans un état régulier et calme, devrait s'identifier avec l'amour de son gouvernement; aussi, jamais les jouissances du luxe n'ont été plus recherchées. « L'argent regorge à Paris, » disent certaines personnes; dans peu la rente » s'élèvera au pair, et si nous avions un minis- » tère libéral, elle descendrait de vingt francs » du soir au lendemain. » Je crois tout cela.

Jamais à Paris, et dans les grandes villes du royaume plus de ressources n'ont été offertes au luxe; jamais on ne s'y montra plus ingénieux à satisfaire ses caprices; c'est que jamais Paris et certaines villes n'ont absorbé comme aujourd'hui, la substance des provinces.

Quant au taux de la rente, il ne m'en impose nullement; on sait que la plupart des agens du gouvernement ont contribué à l'élever par des mises immenses. Chacun est libre de voir le crédit public où il lui plaît. Quant au crédit véritable, je doute qu'un autre système dans d'autres mains lui fît tort, en livrant à une industrie laborieuse, des capitaux consacrés jusqu'ici à des jeux de bourse. Non, l'élévation de la rente n'est pas le signe de la richesse publique; ce n'est ni dans la rue Feydeau ni au trésor qu'il faut l'explorer.

Compulsons les registres des comités de bienfaisance, suivons la charité modeste, la vraie charité dans toutes les retraites où elle porte des consolations et des secours... Combien nous y découvrirons de familles estimables et infortunées, qui ne doivent le dépérissement de leur fortune ni aux chances

funestes des spéculations ni aux désordres du vice!

Je ne parle point des faillites qui, dans la capitale, comme dans nos provinces, se succèdent avec une effrayante rapidité; de ces faillites qui ruinent, et qu'il ne faut pas confondre avec de vils et frauduleux calculs. J'aurais trop à dire, si j'en développais toutes les causes, et si je retraçais ici l'état politique qu'elles accusent.

De toutes parts, dans nos campagnes, s'élève un cri de détresse. Ici, les denrées restent amoncelées dans les greniers et dans les caves; là, de modestes fabriques suspendent leurs travaux et congédient leurs ouvriers; plus loin le système militaire est consacré à la levée des impôts comme il l'était auparavant à la levée des hommes; presque partout l'usure dévore la substance du pauvre. Le seul état plus cruel pour lui serait l'esclavage de la glèbe; mais heureusement sa conscience politique est tout entière dans une haine invincible contre les essais qui auraient pour but de l'y ramener.

On croit avoir tout dit en attribuant ces tristes résultats au 20 mars, et à ses suites

déplorables ; mais on oublie que dans un pays tel que le nôtre, il n'est point de maux sans remède ; on oublie que pour remplir les engagemens les plus onéreux il est moins nécessaire de recourir aux emprunts qu'à des institutions propres à développer cette activité industrieuse qui, chez nous est un fonds perpétuel d'amortissement. Au lieu de rêver le rétablissement des jurandes et des corporations, au lieu de se torturer l'esprit à colporter en France, sous le manteau impérial, tous les abus de l'ancien régime, quand on ne peut lui rendre les libertés locales qui la consolaient de ces mêmes abus ; enfin, au lieu de s'épuiser en vains efforts pour gouverner la France en sens inverse de ses opinions et de ses intérêts ; qu'on suive la méthode la plus facile à-la-fois, et la plus sûre, qu'on cesse de tourmenter la lettre et l'esprit de la Charte pour en faire surgir la contre-révolution ; qu'on nous apprenne à rendre confiance pour confiance ; et, pour me servir d'une des plus heureuses expressions d'un ministre qui, après sa retraite est resté l'ami de son roi, qu'on

s'attache enfin *à royaliser la nation et à nationaliser le royalisme.*

La meilleure économie politique est dans un bon systême de gouvernement ; en le suivant, on n'est pas seulement en sûreté au dedans, mais on est respectable au dehors, parce qu'on a derrière soi une population inépuisable dans ses ressources, infatigable dans sa constance. Ce systême, dans notre patrie consisterait moins à se mêler de tout régler, qu'à multiplier, en faveur de l'industrie des citoyens, les chances du crédit et du commerce.

La grande erreur des législateurs modernes est de ne pas savoir prendre les hommes tels qu'ils sont, et de vouloir opérer sur eux comme sur une matière malléable à volonté. Si de pareilles expériences étaient possibles, le premier pas à faire vers la conquête de la liberté serait de nous rendre tous vertueux et pauvres ; je me trompe, riches du nécessaire, sans besoin du superflu, car la pauvreté véritable est dans l'excédant des désirs sur les facultés.

Mais il n'en est point ainsi ; notre civilisa-

tion s'est accrue, il faut le reconnaître, sous un despotisme dont les chaînes d'or semblaient moins pesantes aux yeux du vulgaire. Le caractère particulier de notre nation, une certaine avidité de jouissances en tout genre, toujours nouvelle et toujours active, ont, par ces jouissances mêmes, multiplié ses besoins. Lui parler en ce moment de lois somptuaires serait peine perdue. De telles lois sont bonnes pour un peuple neuf qu'on veut rendre vraiment libre par ses institutions, en essayant sur lui l'éducation de la nature. A un tel peuple, on pourrait prêcher la modération, la frugalité, la tempérance. On ne lui rappellerait pas sans succès l'héroïque chef de la ligue achéenne, Philopœmen, occupé à fendre du bois pour le service de son modeste foyer, et, en des tems plus rapprochés du nôtre, ces dignes représentans des Provinces-Unies, que l'ambassadeur français, implorant la paix au nom du magnifique Louis XIV, rencontra déjeûnant en râse campagne, avec du pain noir, du fromage, et des harengs fumés. A cette époque, la compagnie de pêcheurs dont ils étaient les organes, dictait

des lois à l'Europe ; ses villes, élevées par enchantement du sein des mers, étaient l'entrepôt du commerce du monde, sans en absorber les produits ; et le tableau que l'ambassadeur du grand roi eut sous les yeux en cette circonstance, valait bien la muette harangue des Scythes, qui se bornèrent à offrir au roi de Perse, pour l'effrayer sur les suites de son invasion, un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches.

Nous ne connaissons aujourd'hui ni cette éloquence, ni ces élémens de prospérité. Nous voulons briller avant tout ; fussions-nous la dernière puissance du continent par notre influence politique, nous aspirons au premier rang par une industrie dont nous étalons les produits, sans nous inquiéter quels seront leurs débouchés ; enfin, tandis qu'au dedans on combine de toutes parts de nouveaux moyens de production, on persévère dans les habitudes qu'on ne peut déraciner aujourd'hui, et qui consacrent à une consommation stérile des sommes naturellement destinées à compenser la différence existante entre le prix actuel de nos produits industriels de tout

genre, et le prix élevé qu'ils devraient avoir si le commerce était dégagé d'entraves.

Toute occupation de l'homme est industrie, et nulle industrie ne prospère, si le montant des produits ne l'emporte sur le montant des consommations. Voilà, si je ne me trompe, les principes élémentaires de toute économie politique et privée. Il est des produits naturels et des consommations nécessaires; heureux le peuple qui sait s'y borner! le moindre travail est alors pour lui une source de richesses. Je suis loin toutefois de prétendre que les repas dont je viens de parler conviennent à nos ministres, et de réduire nos citoyens au brouet noir. Nos plus grossiers paysans ont pris l'habitude du café et des épiceries du Levant; le goût de ces productions orientales, une infinité d'autres goûts popularisés dans les classes inférieures, sont devenus universels dans la classe moyenne, et des besoins dans les classes les plus élevées. Leur consommation est pour la société une nécessité à subir; il faut donc les porter en dépense dans le budget général de la nation, avec d'autant plus de raison, que tout surcroit de travail exige une augmen-

tation dans les commodités de la vie. Mais, si la valeur des produits ne suit les progrès du travail qu'ils ont coûtés à l'industrie, les jouissances nouvelles seront de vraies dissipations des biens à venir; chaque individu en particulier, et le peuple en corps, seront justement assimilés au fils qui, par ses prodigalités, détruit l'espoir de ses richesses futures.

Faut-il nommer un tuteur, ou tout au moins un conseil à la masse industrieuse du peuple? ce tuteur, ce conseil, c'est le gouvernement; mais, tandis qu'un tuteur ordinaire est légalement tenu d'interdire au mineur les emprunts, les dépenses nuisibles à sa fortune, le gouvernement qui n'a pas affaire à des mineurs, n'a d'autres devoirs à remplir, que de protéger, par ses institutions, les libres progrès de l'industrie nationale, et de seconder, par ses mesures diplomatiques, la liberté dans les ventes, ou, pour mieux dire, dans les échanges des produits industriels. Il doit ouvrir à ces produits, les marchés les plus favorables, veiller assiduement à ce que les matériaux de reproduction importés dans le pays, s'y introduisent affranchis autant que

possible de toute taxe onéreuse, à moins que ces matériaux ne soient eux-mêmes des productions indigènes. La grande plaie du commerce est en effet dans ce système de douanes, qui tend à isoler tous les peuples que la civilisation rapproche, et à faire de chaque pays une prison; système déplorable qui ruine nos manufactures, en encombrant la place de marchandises fabriquées à grands frais, vendues à très-bon compte, et offrant à l'indigence toutes les tentations du luxe.

Jamais le conseil des économistes : *laissez faire, laissez passer*, ne s'est trouvé plus sage qu'aujourd'hui. Les gouvernemens, je veux dire les ministres responsables, qui méconnaissent une partie de ce conseil, sont bien imprudens, s'ils entendent conserver la liberté de l'industrie, car il la ruinent en fermant ses débouchés. Leur aveuglement est inconcevable, s'ils veulent porter atteinte à cette liberté; car ils méconnaissent à la fois ses bienfaits qui frappent tous les yeux, et la seule source légitime de l'attachement d'une nation pour ses souverains. Oui, ces deux axiômes, *laissez faire, laissez passer*, sont insépara-

bles, dans l'intérêt bien entendu, du trône et du pays.

Il reste maintenant à examiner ce que la lutte actuelle entre les Turcs et les Grecs offrirait d'avantages aux gouvernemens qui voudraient se conformer à ces salutaires maximes, et spécialement à la France.

Le parti que les anciens tirèrent du commerce avec le Levant est inconcevable, si l'on considère leurs moyens d'exécution. Avant Alexandre, les flottes, ou plutôt les barques de Salomon, de Tyr, de l'Égypte, avaient essayé la navigation de la mer Rouge, vers les côtes d'Afrique.

Alexandre fut le premier qui, par terre et par mer, ouvrit au commerce des Grecs, des débouchés jusque-là inconnus. Il pénétra dans les Indes par le Nord, et à mesure qu'il s'avançait dans ce magnifique pays, il le trouvait peuplé et florissant. Il essaya de le conquérir au commerce de l'Occident, et il y parvint. Il suivit, avec sa flotte, le cours de l'Hydaspe, pénétra dans l'Indus, et navigea jusqu'à son embouchure. Après avoir été lui-même reconnaître la mer, et marquer les lieux où il vou-

lait que l'on construisît des ports, il se sépara de ses vaisseaux. Sa flotte fit, dans l'espace de dix mois, en suivant la côte, le voyage de Patale à Suze, s'arrêtant pour explorer les rades les plus favorables, y bâtissant des villes, et portant, dans un pays barbare, le goût du commerce et des arts.

« Alexandre, dit Montesquieu, Esprit des » Lois, liv. 21, chap. 9, avait bien, en » général, le projet d'établir un commerce » entre les Indes et les parties occidentales de » son empire; mais pour le projet de faire ce » commerce, par l'Égypte, il lui manquait » trop de connaissances pour pouvoir le for- » mer. Il avait vu l'Indus, il avait vu le Nil, » mais il ne connaissait pas les mers d'Arabie, » qui sont entre deux. A peine fut-il arrivé » des Indes, qu'il fit construire de nouvelles » flottes, et navigea sur l'Euleus, le Tigre, » l'Euphrate et la mer; il ôta les cataractes que » les Perses avaient mis sur ces fleuves; il dé- » couvrit que le sein persique était un golfe de » l'Océan. Comme il alla reconnaître cette » mer, ainsi qu'il avait reconnu celle des Indes; » il fit construire un port à Babylone pour

» mille vaisseaux, et des arsenaux; comme
» il envoya cinq cents talens en Phénicie et
» en Syrie, pour en faire venir des nauto-
» niers, qu'il voulait placer dans les colonies
» qu'il répandait sur les côtes; comme enfin
» il fit des travaux immenses sur l'Euphrate,
» et les autres fleuves de l'Assyrie, on ne peut
» douter que son projet ne fût de faire le
» commerce des Indes, par Babylone et le
» golfe persique. »

Un des successeurs d'Alexandre, Seleucus Nicator pénétra jusqu'au Gange, d'où il découvrit le golfe du Bengale. Les rois grecs de la Bactriane découvrirent bientôt après le royaume de Siger, et les côtes du Malabar, où ils établirent des relations commerciales. Enfin, sous les Ptolomées, les vaisseaux de l'Égypte suivant les côtes méridionales de la mer Rouge et favorisés par la mousson firent de cette mer à la côte du Malabar, un voyage de quarante jours, navigation préférable à celle de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, du moins pour les contrées que baigne la Méditerranée.

Quant à la Russie, assise à la fois sur la mer et sur la mer Noire Caspienne, elle peut choisir entre le commerce septentrional de l'Inde, que faisaient autrefois les rois de Syrie, par la mer Caspienne et l'Oxus, et le commerce méridional par la Méditerranée, l'Égypte et la mer Rouge, lors même qu'il serait impossible d'établir des communications entre l'Euphrate et la Méditerranée.

Le gouvernement anglais aura bien des intrigues à ourdir, avant d'anéantir les traces historiques de ces expéditions vraiment glorieuses qui, aujourd'hui, outre leur but commercial, tendraient à resserrer sa puissance dans les limites que lui impose le besoin général d'une paix durable fondée sur l'équilibre européen.

Tous les historiens qui ont parlé du commerce des anciens dans les Indes, s'accordent à dire qu'il consistait uniquement en achats, auxquels des sommes immenses étaient consacrées. Les Grecs et les Romains, regardant les peuples étrangers comme barbares, gardaient pour eux, et consumaient en prodigues les richesses des nations conquises ou alliées,

Soit ignorance, soit égoïsme, ils ne faisaient point usage des moyens d'échange, que perpétuent l'industrie mécanique, et celle du génie. Ils auraient souri de pitié, si on leur eût prédit qu'un jour on pourrait payer les trésors de l'Inde avec les produits bizarres de nos fabriques les plus modestes. Long-tems, il est vrai, et même depuis la renaissance des arts, l'or des Européens fit tous les frais du commerce de l'Inde. La découverte de l'Amérique le rendit plus avantageux, en fournissant le minéral qui devait servir d'objet d'échange contre les marchandises de l'Orient. L'Afrique elle-même contribuait à l'alimenter par la traite des Noirs, destinés au travail des mines. Il fut donc une époque d'assez longue durée, où la même chaîne commerciale unit entre elles les quatre parties du monde connu. Alors les puissances maritimes de l'Europe se disputaient tour-à-tour avec un égal acharnement quelques parages des Indes orientales. Dans cette lutte, l'Angleterre eut le dessus, et depuis elle a agrandi ses possessions par des moyens.... que l'ombre de Tippoo-Saeb nous expliquerait, si elle pouvait nous répondre.

L'exploitation des mines dans les possessions espagnoles et portugaises de l'Amérique, sans procurer à l'Espagne et au Portugal des richesses réelles, contribua à leur ruine, d'abord en favorisant la paresse naturelle de leurs habitans, ensuite en devenant pour eux à peu près exclusive, par les entraves de leur système colonial. La France, et surtout l'Angleterre, se gardèrent bien de chercher, comme elles l'auraient pu, à encombrer le pays du produit des mines du Brésil et de celles du Pérou. Ces deux nations songèrent moins à couvrir leurs places de commerce d'une masse stagnante d'or et d'argent, qu'à favoriser la circulation de celle que leur procurait la contrebande publique qu'ils faisaient sous le pavillon espagnol, et sous la foi des négocians de Cadix. Après avoir mis le commerce des Indes orientales entre les mains de sociétés de négocians, sous le titre de compagnies des Indes, la France, l'Angleterre et la Hollande régirent directement les colonies d'Amérique, et quelques îles de l'Océan pacifique, qui faisaient exclusivement avec leur

métropole un commerce nécessaire à leurs besoins respectifs.

Examinons les conséquences de ce double systême pour l'Angleterre et pour la France.

L'Angleterre, reine des mers par sa position topographique, devait nécessairement posséder une marine plus formidable que celle des autres puissances du continent. Condamnée à la plus active industrie, par son climat, par ses mœurs, par la nature de son gouvernement, elle devait participer à l'empire de l'Amérique par la découverte des plages de ce nouveau continent les moins éloignées de ses ports.

Tandis que l'Espagne et l'Angleterre signaient le célèbre traité de démarcation du nouvel hémisphère qu'elles s'étaient partagé, la France déchirée au-dedans pas les guerres de religion, cherchait à se défaire de quelques aventuriers huguenots en les envoyant à la découverte de plages dont l'Espagne ou l'Angleterre n'avaient point pris possession : presque tous périrent dans cette expédition ; mais des marchands de Dieppe et de Saint-Malo, séduits par l'espoir d'un commerce de pelle-

teries touchèrent la côte septentrionale du Canada. Quelque tems après, en 1664, les Français s'établirent dans l'île de Cayenne, qui n'a environ que quinze lieues communes de tour, et dont le climat est aussi mal sain par ses chaleurs étouffantes, que celui du Canada est rigoureux par le froid excessif qu'il y fait durant neuf mois de l'année. Cette portion du Canada, pompeusement appelée nouvelle France, et la vaste étendue de déserts, qui du Canada va toucher au Mexique, et qu'on appella Mississipi, du nom du fleuve qui la traverse, et Louisiane, du nom de Louis XIV qui y fit bâtir la petite ville de Louisbourg; ces possessions, rebut des deux nations qui dominaient dans le Nouveau-Monde, ont toujours coûté, ainsi que Cayenne, beaucoup plus à l'état qu'elles ne lui ont procuré d'avantages.

Les aventuriers audacieux et barbares, connus sous le nom de Flibustiers, et pour la plupart originaires des côtes de la Normandie, assurèrent à la France la moitié de Saint-Domingue, la Guadeloupe, la Martinique, et deux ou trois autres petites îles des Antilles, où ces pirates avaient établi leurs repaires, et

où, à l'aide des Nègres, le sucre et le café ont été cultivés avec succès. « Ces pays, qu'on peut » à peine apercevoir dans une Mappemonde, » dit Voltaire; dans son Essai sur les mœurs et » l'esprit des nations, produisirent en France » une circulation annuelle d'environ soixante » millions de marchandises. Ce commerce » n'enrichit point un pays; bien au contraire, » il fait périr des hommes, il cause des nau- » frages, il n'est pas sans doute un vrai bien; » mais les hommes s'étant fait des nécessités » nouvelles, il empêche que la France n'a- » chète chèrement de l'étranger un superflu » devenu nécessaire. »

Pour que le systême colonial, je veux dire l'empire de la métropole sur ses colonies, ait un succès durable, plusieurs conditions sont essentielles.

Il faut d'abord que les colonies ne soient point avoisinées par les possessions d'une puissance plus formidable; car les prétextes de guerre ne manqueront jamais à celle-ci pour envahir un pays hors d'état de se défendre par lui-même. Ce pays sera délaissé, si l'utilité de sa conquête n'en compense pas les frais (je

dis les frais de la conquête, car dans tous les tems l'inappréciable sang humain a eu son tarif basé sur la nourriture du soldat, sur son entretien, et sur d'autres dépenses de ce genre); mais pour peu que la colonie prospère, elle deviendra la proie de la puissance rivale; et si l'entière conquête n'en suit pas la première invasion, l'ambiguité des traités, la rigueur des droits d'importation, de visite, etc., rallumeront une guerre mortelle pour la colonie. C'est ainsi, qu'en 1755, la limite inexacte de quelques terrains stériles dans l'Acadie, fit perdre à la France, non-seulement la Louisiane, le Canada, quelques Antilles, mais encore ses possessions de l'Inde, sa marine, et porta le coup le plus terrible à sa puissance continentale.

C'est ainsi que la rupture du traité d'Amiens, en l'an XII, nous enleva toutes nos colonies.

Il est vrai que le traité de 1814 nous en a rendu trois : l'île Bourbon, la Martinique et la Guadeloupe; mais elles étaient devenues anglaises par la conquête, elles sont restées anglaises. Les Anglais ont sans coup férir repris

possession des deux dernières en 1815; et si la guerre se rallume, si la France s'y trouve engagée contre la Grande-Bretagne, toutes ces possessions seront perdues pour nous, peut-être sans retour.

Encore dans quel état nous ont été restituées nos chétives possessions de l'Océan pacifique et des Indes orientales? Si les mânes des *Dupleix* et des *Poivre* pouvaient se ranimer aux lieux où leur florissante administration rendit leur nom si célèbre, qu'y verraient-ils l'un et l'autre? à Pondichéry, à Chandernagor, quelques misérables huttes, des rades presque désertes, dont les fortifications ont été rasées, sans qu'il soit permis de les rétablir, et où les vaisseaux abordent sous les batteries croisées de nos alliés d'outre-mer. Dans l'île Bourbon, une contrée dominée par leur influence, et divisée en deux partis également acharnés à se nuire et à ruiner le peu d'industrie qui règne encore dans la colonie. Enfin un pays déchiré au dedans, et hors d'état de se défendre contre l'étranger.

J'en dirai autant de la Martinique et de la Guadeloupe, de Cayenne et du Sénégal. Le

Sénégal devait être notre *Eldorado*; il est vrai qu'il a absorbé, sans nous les rendre, les sommes immenses consacrées à des expéditions commencées sous de funestes auspices, et dont nous ne connaissons encore les résultats que par le naufrage de la Méduse.

Ces vérités sont sévères, sans doute; sévères comme la nécessité, qui nous crie depuis trente aus de changer les bases d'un systême maritime, dont nous aurions dû nous écarter il y a deux siècles, du moment où nous n'avons trouvé qu'à glaner sur des peuples, qui déjà possédaient dans l'Inde et le Nouveau-Monde une immense étendue de pays.

La seconde condition de la prospérité d'une colonie, est la perpétuité dans les moyens de culture ou de fabrication de ses produits. Chacune d'elles étant en effet une vaste manufacture, il est aussi essentiel de bien choisir les instrumens de son exploitation, qu'il est important dans les manufactures ordinaires de s'éclairer sur la solidité et sur la perfection des machines qu'on emploie. Ces machines des manufactures coloniales, on les a cherchés dans les Nègres, indignes en effet du sort de

l'homme, parce qu'ils ont la peau noirâtre et les cheveux crépus, ou, si l'on veut, parce qu'on peut, en cas de maladie, les jeter à la mer, comme marchanchise avariée. Mais comment n'a-t-on pas prévu que tôt ou tard la politique s'armerait des intérêts méconnus de l'humanité, pour faire cesser ce trafic barbare, qui entasse à fond de cale, comme une cargaison de harengs, des êtres doués de sensibilité et d'intelligence, et qui les arrache du sol natal pour les faire expirer sous un autre hémisphère, de fatigue et de désespoir? Comment n'a-t-on pas prévu que tôt ou tard ces victimes de la cupidité européenne apprendraient de leurs maîtres eux-mêmes à briser leurs fers, et qu'une fois libres ils déclareraient à la métropole une guerre à mort? Comment n'a-t-on pas senti que rien de violent n'est durable; que vouloir abrutir par la cruauté, c'est accumuler sur sa tête des représailles terribles; car la raison de l'esclave peut succomber sous la barbarie du maître; mais alors l'irritabilité de l'être sensible n'en a que plus d'énergie?

La perte de Saint-Domingue était une leçon

malheureusement trop sévère pour les partisans du systême colonial. A-t-on changé de principes, lorsqu'on rêve encore la conquête d'Haïty, et qu'on refuse de consentir avec Boyer un traité de commerce, qui, en échange de l'indépendance reconnue de cette contrée, nous rendrait tous les avantages que nous en retirions? Ont-ils changé de principes les colons de la Martinique et de la Guadeloupe? Notre tribune législative a retenti des plaintes les plus justes et les plus éloquentes sur le commerce des esclaves, et sur le traitement dont ils sont les victimes. *Voulez-vous faire massacrer les Blancs*, s'est écrié un député de la droite? Pour arriver à un tel résultat, eût-on pu lui répondre, il suffit de persévérer dans le systême de culture adopté pour nos possessions d'outre-mer. L'écueil est là: si le vaisseau vient s'y briser, quel reproche peut-on faire aux matelots qui l'ont vainement signalé?

Parlerai-je maintenant de ce droit de visite doublement honteux, et parce que la France le subit, et parce qu'il offre la preuve que notre gouvernement, s'il n'autorise point la

traite, est du moins sans pouvoir pour la faire cesser? Dans la fausse position où il se trouve sous ce rapport, il est condamné à dévorer l'amertume des plaintes du cabinet anglais. *Les Nègres*, disent bien bas les partisans de la traite, *les Nègres sont nécessaires à la culture des colonies*. Je veux le croire; mais le sucre, arrosé des larmes de ces infortunés, en a-t-il plus de saveur? ah! craignez que les mains meurtries par leurs chaînes, qui le raffinent aujourd'hui, ne vous le rendent un jour bien amer!

Enfin, pour assurer le succès du systême colonial, la métropole doit épier les progrès de l'opinion dans les colonies, pour y conformer progressivement la législation et les actes de la puissance exécutive; et pour cela elle doit étudier la nature de ses possessions, leurs relations avec les contrées voisines, l'influence de l'esprit, des mœurs, du gouvernement de ces contrées. C'est d'administration, et non pas de domination qu'elles ont besoin; car l'administration rapproche, et la domination aliéne les volontés. La domination n'est utile ni pour l'avenir, ni pour le présent; elle

enchaîne en effet cette liberté d'industrie, qui, réglée et surveillée par une administration tutélaire, est la source unique de la prospérité coloniale ; de plus, s'appesantissant dans l'intérêt de sa conservation, en raison même des progrès des lumières et de la raison à l'extérieur, elle ajoute chaque jour à l'irritation de la veille, et forge elle-même les armes qui doivent tôt ou tard la renverser.

Lors de la bataille de Toulouse, Wellington s'établit dans une maison de campagne, non loin de la ville ; le salon était décoré d'un portrait de Washington. Wellington dit en l'examinant en présence du propriétaire, qui rapporta le propos : *C'est un héros, mais c'est un traître.* Ainsi jugent les grands, sans paraître se douter qu'il n'y a de traîtres à la métropole que les insensés qui se font tyrans dans ses possessions. Ce ne sont point les États-Unis qui rompirent les nœuds qui les attachaient à la Grande-Bretagne ; le bill du timbre, le bill appelé déclaratoire, opérèrent leur dissolution ; le massacre des Américains à Boston la consomma.

On peut en dire autant de l'Amérique du

Sud; on doit même s'étonner que les atrocités de Pizarre et de Fernand Cortez, aient tardé si long-tems à produire leurs inévitables résultats.

Au sein de cette régénération du Nouveau-Monde, et lorsque les possessions qui restent à l'Espagne sont soumises désormais, comme celles du Portugal, à la nouvelle organisation politique de ces contrées, il semblerait que le moment est venu pour la France d'améliorer le systême qui régit ses colonies; mais malheureusement il est déjà plus que suranné, et l'arbitraire des gouverneurs n'ayant d'autre boussole que le désir de défaire l'ouvrage des gouverneurs précédens, a tour-à-tour associé les colons à l'esclavage des Nègres ou à la tyrannie qui les frappe. Cet état précaire a enhardi les plus riches à se rendre indépendans, quand les autres restaient victimes. L'absence de quelques propriétaires, l'impossibilité de communiquer avec la France, durant la guerre, a élevé beaucoup de régisseurs au rang des possesseurs légitimes, et les a encouragés, les encourage encore à grossir par les hasards de la contrebande, une fortune acquise par

l'absence ou par l'infidélité des comptes. Ainsi l'autorité de la métropole est méconnue. Peut-être des lois sévères rétabliraient l'ordre; mais la sévérité arbitraire empirerait le mal, et serait, dans le système de gouvernement qui régit le Nouveau-Monde, une anomalie qui la rendrait impuissante.

Tous ces obstacles vaincus, il resterait toujours à savoir si les dépenses à faire pour rétablir nos colonies sur le pied où elles étaient dans les années les plus brillantes de Louis XIV et de Louis XV, obtiendraient réellement ce résultat, et si ce résultat obtenu nous rendrait les millions consacrés à ces améliorations nécessaires. Mais à quoi bon s'abuser? le règne du système colonial est passé; bornons-nous à surveiller l'industrie dans nos posssessions d'outre-mer; cherchons, par une administration tutélaire et ferme, à nous y faire des alliés plutôt que des esclaves, mais avant tout songeons à l'avenir. Cédons à la force des circonstances. Que les traités de commerce nous lient avec le sud du nouvel hémisphère, comme ils nous ont liés avec les États-unis. Qu'ai-je dit? nous avons été prévenus par l'Angleterre :

elle a favorisé en secret les enrôlemens destinés à seconder San Martin, Bolivar et Itubirde, tandis que certains journaux persistaient à les traiter de révoltés ; et aujourd'hui la balance du commerce avec la Colombie, le Pérou et le Mexique est toute en sa faveur.

Le moment est arrivé de sortir de cet état de langueur qui chaque jour rend notre influence maritime plus précaire. Il est tems de ressaisir cette influence en ouvrant à notre commerce de nouveaux débouchés. La marine grecque, la marine russe, celle des États-Unis, domineront tôt ou tard dans la Méditerranée : la France est appelée au partage des immenses bénéfices qui doivent résulter de cette triple alliance. Déjà notre flotille du Levant s'est signalée en offrant un asile généreux aux victimes de la barbarie ottomane; déjà la patrie, par l'organe de son roi et de la chambre des pairs, lui a payé son tribut de reconnaissance. Cette chambre a éclairé la politique sur ses vrais intérêts, qui sont ceux de la religion et de l'humanité. Si jamais le labarum triomphe du Croissant, notre marine recueillera les fruits du saint zèle qui l'a ani-

mée à Smyrne, et dans les parages de Chypre et de la Morée. La bienfaisance lui a ouvert une mine inépuisable, qu'il ne tient qu'à elle d'exploiter.

On dirait que le ciel a fait choix de l'époque actuelle pour rouvrir au commerce de l'Europe une carrière fermée par la barbarie du moyen âge, et que jadis avait imparfaitement tracée le conquérant macédonien. Jadis en effet l'Europe, par l'entremise de Venise, de Gênes, de Marseille, de Constantinople, alimentait son luxe des productions de l'Orient. Venise, infatigable dans son industrie, continua long-tems à travers les possessions ottomanes, un commerce qui ne s'affaiblit qu'avec sa puissance, et qui survécut aux conquêtes faites par les Portugais dans l'Inde et au Japon. Qui ne voit que si l'on essaya de se frayer un passage vers ces contrées sur l'immense océan, que si l'on transporta dans l'hémisphère nouvellement découvert les plantes les plus précieuses de l'Asie méridionale, c'est que de sauvages conquérans, incapables de civilisation, hérissaient d'une barrière de fer la route que les siècles avaient tracée de la Méditer-

ranée aux rives du Gange et de l'Indus. Les historiens s'accordent à rapporter que, lors des nouvelles découvertes des Portugais et des Espagnols, Venise offrit plusieurs millions au soudan d'Égypte, pour couper à ses frais l'isthme de Suez par un canal. Si on l'eût entrepris, Venise aurait été bientôt la première puissance maritime de l'Europe. La France et l'Italie lui auraient peut-être disputé ce rang ; mais, à coup sûr, l'industrie des Grecs ranimée eût précipité l'époque de leur délivrance ; d'ailleurs l'Europe entière, luttant alors avec acharnement contre les Turcs, aurait redoublé ses efforts pour les bannir de son sein ; et, les yeux fixés sur les trésors de l'Asie, elle eût renversé la masse inerte qui obstruait sa route vers les seules conquêtes dignes d'un peuple policé.

Aujourd'hui l'état moral et politique des Turcs, le réveil des Hellènes, leurs succès incontestables dans la Grèce et dans l'Archipel, ont rendu probable l'exécution future du plan qui ferait d'Alexandrie et de l'isthme de Suez la clef de l'Orient. L'affaiblissement des Turcs a assuré l'indépendance des pachas

d'Alep, de Damas et d'Égypte. Ce dernier fait germer, autant qu'il est en lui, les semences de civilisation que les Français, dans leur mémorable expédition, ont confiées à la terre des Sésostris et des Ptolomées ; on peut donc voir, dans Méhémet-Ali-Pacha, un allié des Grecs régénérés, quoiqu'il ait, à ce qu'on assure, fourni aux Turcs un petit nombre de vaisseaux, comme un dernier hommage à la suzeraineté de la Porte. Eh bien! dans quelques années, Méhémet-Ali, ou ses successeurs peuvent ouvrir à l'Europe le golfe arabique, et lui épargner une navigation immense par son étendue, effrayante par ses dangers, exclusive à peu près pour l'Angleterre, presque nulle pour la France, attendu l'état de dépérissement dans lequel l'île Bourbon, Chandernagor et Pondichéry nous ont été rendus par le traité de 1814.

Les puissances les plus intéressées à cette révolution commerciale, sont la France, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, en un mot, toutes les puissances qui ont des ports dans la Méditerranée, auxquelles il faut joindre les états de la Confédération du Rhin limitrophes du

Danube, tels que le Wurtemberg et la Bavière. Un canal de jonction du Rhin au Danube, si souvent projeté, mais dont la construction a été, jusqu'à ce moment, suspendue par les guerres du continent, ce canal, disons-nous, ferait participer à cette nouvelle alliance les provinces *Rhenanes* de la Prusse, la Belgique et la Hollande ; la Pologne elle-même y participerait par les avantages qu'elle retirerait de la navigation du Pruth et du Dniester. La navigation de la mer Noire a des dangers en hiver. Mais un canal de jonction de la Morava, qui a son embouchure dans le Danube, au Drino, qui a le sien dans l'Adriatique, les autres canaux qu'un gouvernement industrieux établirait en Turquie, entre les rivières qui ont leur confluent dans le Danube, et celles qui versent dans l'Archipel le tribut de leurs ondes, seraient autant de veines destinées à faire couler la richesse, et la vie dans le centre de l'Europe.

Mais quel besoin auraient les nations commerçantes de doubler le cap des Tempêtes, et même de s'ouvrir un passage à travers le golfe Arabique, pour arriver aux comptoirs de

l'Inde, si, grâce au dépérissement inévitable de la puissance ottomane, les Échelles du Levant peuvent devenir plus florissantes que jamais?

Par quelle fatalité est-il arrivé que les parages de Rhodes, de Tyr, d'Alexandrie, et tant d'autres, soient aujourd'hui abandonnés? comment se fait-il qu'une puissance placée hors du continent ait travaillé sans relâche à usurper le monopole maritime de la Méditerranée, avec d'autant plus d'injustice, que cette mer, ou plutôt ce lac immense à qui le détroit de Gibraltar sert en quelque sorte de déversoir, devrait au moins appartenir aux propriétaires riverains?

Comment se fait-il que l'empire qui tient Venise sous sa domination, contribue de son mieux à seconder cet envahissement maritime, au lieu de ranimer les débris de cette florissante épouse de l'Adriatique, qui vengeait à Lépaute le sang chrétien dont les Ottomans avaient inondé ses possessions de la Dalmatie, du Péloponnèse et de la Grande Grèce, et qui fut si long-tems l'entrepôt du commerce de la Méditerranée?

Heureuse la France, si éclairée sur cette fausse direction de la politique de certains cabinets, elle prévoyait combien il lui importe de rétablir, avec tout l'Orient, ces relations qui faisaient jadis de la colonie phocéenne la rivale de Gênes et de Venise !

Les massacres commis par les Turcs achèvent de ruiner le peu d'industrie que leur empire devait aux Grecs. La guerre à mort déclarée à ce dernier peuple, ôtera désormais au commerce étranger toute sûreté. Les preuves de cette vérité sont évidentes. Tandis que l'Autriche enchaîne loin des frontières les boyards réfugiés de la Valachie, la marine de cette puissance fait retentir ses plaintes sur la déloyauté des Ottomans; les consuls des nations étrangères sont pour la plupart forcés d'abandonner leur poste, sous peine d'être égorgés; et si jamais nos marchandises abordent sur ces plages fumantes de sang et d'incendie, je doute que nous soyons tentés de rétablir nos relations avec des barbares impitoyables, isolés dans l'enivrement de leur funeste vengeance.

Mais si les efforts de la nation grecque

étaient secondés, sa marine alors formidable deviendrait protectrice pour la chrétienté; l'indépendance de l'Égypte serait assurée; les Druses et les Curdes, d'origine chrétienne, peupleraient, en s'éclairant, le littoral de la Syrie. Nous n'aurions plus besoin d'établir à grands frais des facteurs, qui livrent eux-mêmes aux Grecs et aux juifs les détails de leur commerce. Ces derniers auraient des facteurs aussi, qui ranimeraient le commerce de Marseille, comme ils ont ranimé celui de Trieste et de Livourne. D'ailleurs, avec la peste, qui, chaque année, visite les Turcs sans défense contre ce fléau, disparaîtrait le système ruineux et vexatoire des lazarets.

Notre commerce avec les Turcs peut, au premier coup-d'œil, paraître lucratif en ce que nous leur livrons des marchandises confectionnées pour des produits bruts, si l'on en excepte l'acier damassé (encore nos fabriques d'acier l'emportent déjà sur celles de Damas, pour sa trempe, comme pour le fini de l'exécution); mais, après tout, pense-t-on que la Grèce, rendue enfin à elle-même, soit, de prime abord, un pays de luxe et de manufac-

-tures ? Hélas ! les Grecs ont tant à faire pour devenir un peuple agricole! Qu'ils ne se hâtent point d'appeler des Phydias, pour élever des statues d'argent massif à Jupiter olympien ; qu'ils bornent leurs vœux au culte modeste de Cérès ; qu'ils nous abandonnent les toisons brutes de l'Orient et les vins de Chypre, nous leurs céderons de modestes étoffes, nous aiguiserons le soc de leurs charrues, le fer de leurs baïonnettes : ils ne perdront point au change. Quant au sucre, au café, que nous allons chercher à si grands frais dans le Levant, quant aux cotons que nous offre le Bengale, tous ces trésors croîtront désormais à notre portée. Nos Antilles seront dans l'Archipel : le littoral de la Méditerranée, l'Égypte, la Syrie et le Péloponnèse fourniront nos manufactures de coton et de soie. N'est-ce pas en Arabie que croît ce café si recherché sous le nom de Moka ? et la canne à sucre elle-même n'est-elle pas déjà naturalisée sur les rives brûlantes du Nil ? Hâtons-nous de faire nos provisions dans notre voisinage : un tems viendra où, d'un bout du monde à l'autre *le charbonnier voudra rester maître chez lui.*

" Que les puissances les plus intéressées à ne point être prises au dépourvu dans ce mouvement général des peuples, secondent, s'il en est tems, les efforts des Grecs, pour qu'ils restent maîtres chez eux. S'ils ne le font pas dans l'intérêt de l'humanité, qu'ils le fassent au moins dans celui de la politique; le péril le plus imminent est aux portes de l'Autriche, de l'Italie, de la Prusse, de la France... puisqu'il faut la nommer la dernière!!!.. La Turquie sera-t-elle une province russe ou anglaise? le commerce de la Méditerranée sera-t-il nul pour tout son littoral, et exclusif pour l'une des deux puissances qui, en se l'arrachant, vont porter le coup le plus funeste à l'indépendance européenne? Telles sont les questions que la politique est appelée à examiner... Que dis-je? en ce moment, la question est décidée sans doute, et décidée dans l'intérêt de l'une des deux grandes puissances rivales....

Il était cependant si simple, si glorieux de favoriser l'élan spontané de tant de braves qui, s'identifiant avec les Hellènes, ne demandent qu'à les secourir de leur épée, de leur fortune, de leurs talens! Les cabinets de l'Europe

pouvaient se borner à laisser agir en liberté tant de jeunes cœurs animés de la seule haine d'une oppression étrangère. Si les étroits calculs d'une politique anti-généreuse n'eussent pas entravé l'impulsion communiquée par l'enthousiasme de l'humanité et de la religion à ces nouveaux croisés de la civilisation moderne, en ce moment peut-être la Grèce entière serait constituée en corps de nation, indépendante de l'Angleterre et de la Russie.

« Mais ce sont les volontaires de l'anarchie. » Eh bien! que les états de l'Europe soient purgés de leur présence. Ces hommes si injustement appréciés trouveront une nouvelle patrie, et ne chercheront plus à troubler celle qu'ils auront librement désertée. C'est la faculté de l'émigration qu'ils implorent. L'homme est-il donc une marchandise soumise à une défense d'exportation?

Mais encore une fois, est-il bien religieux, est-il bien moral de scruter isolément quelques arrière-pensées, et d'entasser des sophismes pour dégrader à plaisir la nature humaine, et pour donner à l'explosion presque universelle d'une indignation vertueuse, des motifs

sans vertu. Eh quoi ! non contens de refouler dans les cœurs le cri de la pitié, ils voudraient étouffer son secret murmure, dans ce sanctuaire inviolable ! « Une telle pitié est hypocrite. » — Et qui vous l'a dit ? les fléaux qui planent sur des contrées abreuvées du sang de nos frères en Jésus-Christ ; sont-ils imaginaires ? Un affreux cauchemar pèserait-il sur nous ? Éveillez-nous donc ; montrez-nous la vérité, vraie, et non cette prétendue vérité écrite à Smyrne, sous la dictée des sabres turcs, ou tracée à Vienne, par *l'Observateur* des préceptes de la diplomatie autrichienne, et à Londres, par le *Courrier* de la trésorerie. Non : avant tout, foulez aux pieds les Annales de l'usurpation ottomane ; effacez quatre siècles de l'histoire de l'Orient ; que votre baguette magique reproduise à nos yeux l'antique splendeur de la Grèce ; tous ces prodiges sont nécessaires pour nous désabuser. Mais s'ils sont au-dessus de votre pouvoir, pourquoi vous torturer l'esprit à dénaturer le cours nécessaire des événemens, et à nous donner, pour des oracles, les calculs d'une politique étrangère ?

Est-ce bien en France que ces malheureuses combinaisons devraient entrer dans l'esprit des ministres? est-ce bien à une nation dont ils proclament la prospérité, à rester impassible et muette au milieu des intrigues dont le résultat évident est de consommer sa ruine! Eh quoi! l'on accuse Napoléon d'avoir deux fois entraîné la patrie dans sa chute; et, lorsque le moment est venu pour elle de reprendre son rang, que dis-je, de s'élever au-dessus de toutes les nations européennes, en se portant le défenseur de la religion, de l'humanité et de la morale, lorsque dans nos chambres législatives, les partisans des doctrines aristocratiques ou libérales, suspendant leurs déplorables divisions, réclament hautement que la religion, la morale et l'humanité pèsent de tout leur poids dans la balance d'une politique généreuse, pour mettre un terme aux malheurs qui affligent l'Orient; ce serait dans de si grandes circonstances, qu'on traiterait de rêveries des questions élevées sur la marche que l'honneur français trace à notre diplomatie! Mais, depuis six mois les peuples sont dans l'attente; depuis six mois ils se demandent

si la Russie, l'Angleterre ou l'Autriche, agissant comme s'il n'était plus de France, se disputeront la possession de la Grèce et de l'Archipel, ou bien si le sang chrétien y sera vengé par l'indépendance reconnue de ses légitimes possesseurs?

Un hatti-chérif vient de proclamer les dangers de l'islamisme; l'étendard de Mahomet est déployé; la levée en masse des Musulmans est ordonnée sous peine de mort; la Turquie n'est plus qu'un vaste camp. Une sombre méfiance signale à la haine du divan tous les cabinets de la chrétienté; et l'on a l'air de s'étonner que les représentans de la nation française doutent de la conservation de la paix!!! Ah! plût au ciel que, de ce côté, l'Europe fût sans danger; plût au ciel que notre marine, qui a déjà rendu, dans le Levant, de si grands services aux malheureux Hellènes, se fût montrée aussi hostile contre l'oppression, qu'elle a été protectrice pour quelques opprimés! Déjà, de Coron jusqu'aux frontières de la Thrace, de Candie jusqu'à Lemnos, la Grèce serait libre et notre alliée; l'influence russe serait amortie;

et l'on ne colporterait pas de prétendus *ultimatum* de la Russie, qui imposent des garnisons autrichiennes et anglaises aux places du Péloponèse. Si de pareilles notes diplomatiques existaient, nous devrions y lire avec douleur le présage funeste d'un partage pareil à celui de la Pologne. Mais les Grecs y consentiraient-ils? Non, les vainqueurs de Tripolitza et de Patras se défieraient de cette intervention nouvelle, et s'enseveliraient dans leur triomphe, plutôt que de le déshonorer par une semblable concession.

Il est tems de m'arrêter : les manéges d'une politique incertaine me sont inconnus : j'ai dit ce qu'au fond de ma conscience je crois la vérité. Les Grecs triompheront-ils? seront-ils accablés? Je l'ignore. Dieu seul peut le savoir, Dieu, qui se plaît à faire naître du sein du désespoir un courage invincible, et qui élève ou terrasse les peuples, suivant l'ordre de ses décrets éternels.

J'ai donné mon opinion, non comme bonne, mais comme mienne.... Ennemi du despotisme et de l'anarchie, j'ai vu l'un et l'autre de ces fléaux composer tour à tour le

système politique des Ottomans, et je les ai signalés comme je les démasquerais, s'ils menacaient ma patrie. Les préceptes de l'Évangile ordonnent aux hommes de se traiter en frères, et j'ai maudit le Coran et ses impitoyables sectateurs. J'ai vu une nation conquise, sans prétexte de guerre, par le fer et par la flamme, et retenue sous le joug le plus avilissant pendant plus de trois siècles; je l'ai vue isolée de ses maîtres, dans ses mœurs, dans son costume, dans son langage, dans sa religion; j'en ai reconnu une partie; inaccessible à la conquête au sein de quelques provinces, elle a transmis de générations en générations le dépôt sacré de son indépendance, et je me suis dit : Non, la légitimité ne saurait régner où le despotisme étale toutes ses fureurs, où l'on a soif du sang et de l'or des chrétiens, où des massacres et des confiscations sont de la justice. Enfin j'ai vu des peuples, que je croyais anéantis sans retour, renaître à la liberté, s'armer à la voix de leur patrie, en deuil, et j'ai cru entendre tous ces héros dont les exploits charmèrent mon enfance, s'écrier du sein de leur tombe : « La

» chaîne des tems s'est brisée ; Marathon,
» Salamine, les Thermopyles, sont rendus
» à la Grèce ; seule elle a reconquis une exis-
» tence qui peut garantir à jamais l'indépen-
» dance et la prospérité des nations ».

Paris, 5 Décembre 1821.

Voyez l'Addition, page 191).

NOTICE

SUR LADY MARY WORTLEY MONTAGUE.

LADY Mary Pierrepont, fille aînée du duc de Kingston et de lady Mary Fulding, fille du comte de Denbigh, naquit, en 1690, à Toresby, dans le Notting-Hamshire.

Lady Mary, avait à peine quatre ans quand elle perdit sa mère. Le duc de Kingston trouva dans sa fille tant d'esprit naturel, et surtout tant de dispositions à s'instruire, qu'il résolut d'apporter un soin particulier à son éducation, et de la confier aux mêmes maîtres que son fils, le vicomte Newark. Lady Mary fit de rapides progrès dans les langues grecque, latine et française : lorsque son père vit qu'elle était très-avancée dans ses études, il en remit la surveillance à l'évêque Burnet. Ce savant donna des encouragemens à son élève, et la mit bientôt en état de montrer des talens supérieurs. Elle traduisit avec succès le manuel d'Épictète.

La retraite dans laquelle lady Mary vivait ou à Thoresby, ou dans la terre d'Acton, située à peu de distance de Londres, lui laissait le tems de se livrer en paix à la culture des lettres. Sa société se composait seulement d'un petit nombre de femmes aussi éclairées que vertueuses. Son amie la plus chère fut mistriss Anne Wortley, petite-fille de l'illustre comte de Sandwich, mort les armes à la main à la célèbre journée de Polebay, sous le règne de Charles II.

Édouard Wortley Montague, fils aîné de mistriss Wortley, touché des grâces et des qualités de lady Mary, l'épousa en secret, mais avec une permission spéciale, le 12 août 1712. Édouard se distinguait par une excellente éducation; il avait en outre voyagé avec fruit dans l'Italie et dans l'Allemagne. La fortune des nouveaux époux ne leur permettait pas de tenir une maison brillante : M. Wortley, membre du parlement, se trouvait obligé de résider continuellement à Londres; et sa femme, autant par économie que par goût, habitait d'ordinaire Wamcliffe-Lodge, près Sheffield ; elle y mit au monde un fils qui reçut le prénom d'Édouard.

M. Wortley forma une liaison intime avec Addisson

et avec Steele. Addisson avait beaucoup d'estime pour le caractère de M. Wortley, et il admirait la profondeur de son jugement et les charmes de son élocution. Les bills patriotiques que ce lord présenta à la chambre des communes, fixèrent l'attention de tous les bons citoyens; il reste encore de lui des discours remarquables par des vues saines en politique et en administration. A la mort de la reine Anne, en 1714, M. Wortley, alors un des soutiens secrets de l'administration, se vit appelé à la cour de Georges I.er, où il reçut des témoignages particuliers de bienveillance. Lady Mary quitta sa retraite de Wamcliffe : l'enthousiasme qu'inspirèrent sa beauté et son esprit, lui donna une grande influence; elle étonna tous les hommes, éclipsa toutes les femmes, et dans les premiers momens de son triomphe, elle eut une foule d'admirateurs, et pas un seul ennemi. Addisson et Pope lui-même s'empressaient sur ses pas et la comblaient d'éloges.

En 1716, la guerre entre les Turcs et les Impériaux devint tellement meurtrière, que les autres cours de l'Europe désiraient devenir médiatrices entre les puissances belligérantes. M. Wortley, nommé

ambassadeur à la Porte, le 5 juin 1716, quitta sa place de lord de la trésorerie pour remplir son nouveau poste. Sir Robert Sulton passa de l'ambassade de Constantinople à celle de Vienne; et il reçut du cabinet de Saint-James des instructions particulières pour dresser un plan de pacification.

Lady Mary, qu'animait l'amour conjugal, voulut suivre lord Wortley en Turquie. La fatigue d'un long voyage, les périls imminens qui l'attendaient sur un sol inhospitalier, surtout à une époque où les fureurs de la guerre étouffaient la voix de l'humanité, n'effrayèrent point cette femme, aussi courageuse que tendre. Après que lady Mary se fut éloignée de l'Angleterre, Pope lui écrivit : « Puisse celui pour qui » vous avez quitté tout l'univers, être assez juste » pour vous préférer à l'univers entier ; je lui crois » un assez bon esprit pour l'avoir fait jusqu'à pré» sent, et assez de reconnaissance pour penser de même » à l'avenir. »

Pendant son voyage et son séjour dans le Levant, lady Mary entretint une correspondance avec ses sœurs lady Rich et mistriss Thistlethwaythe, toutes deux dames de la cour, et avec Pope. Les voyageurs

qui ont visité le Levant, long-tems après lady Mary, s'occordent tous à dire qu'elle a parfaitement décrit le pays et les mœurs des Turcs.

Lorsque les richesses de l'Est arrivaient aux ports du Levant par les caravanes, et que la compagnie turque exerçait un monopole sur les marchandises qui s'exportent actuellement en Angleterre par d'autres voies, l'ambassade de Constantinople était d'une grande importance commerciale. M. Wortley joignait à sa fonction politique d'ambassadeur celle de consul général au Levant, et jouissait à ces titres d'un double crédit, et d'émolumens considérables. Avant de se rendre dans la capitale de la Turquie, il resta avec sa femme et sa suite environ deux mois à Andrinople, où le sultan Achmet III tenait alors sa cour dans le but de pouvoir se soustraire à la sévérité des lois de Mahomet. Partisan des coutumes européennes, le sultan, que charmait l'esprit de lady Mary, la laissa pénétrer dans le sérail; avantage qu'aucune femme étrangère n'a depuis obtenu. Elle se lia d'amitié avec Fatima, sultane favorite : il ne se passait guère de jours qu'elle ne la visitât; et dans son intimité, elle recueillit des détails jusqu'alors inconnus, sur le

harem du Grand-Seigneur, et en donna des idées plus exactes qu'on n'avait pu le faire encore.

A son arrivée à Constantinople, lady Montague se vit transportée dans un monde nouveau. Le souvenir de l'antique splendeur que cette ville offrait sous l'empire romain, ajouta vivement à l'impression qu'elle recevait du spectacle extraordinaire qui frappait ses regards. Lady Mary savait parfaitement le français, l'italien et assez l'allemand pour le lire et pour le parler ; elle apprit la langue turque, d'un interprète de M. Wortley : elle la comprit bientôt assez pour traduire quelques chansons populaires.

Constantinople renfermait alors dans son sein dix ambassades de différens pays, qui formaient la société de Péra et de Belgrade. Lady Montague en profita pour se perfectionner dans les langues étrangères ; et les études classiques qu'elle avait faites dans sa patrie, lui facilitèrent les moyens de rassembler les matériaux les plus intéressans pour écrire l'histoire de ses voyages.

L'excessive chaleur du climat de Constantinople pendant l'été, contraint les ambassadeurs européens à se retirer sur les bords du Bosphore ou dans le vil-

lage de Belgrade, éloigné d'environ quatorze mille de cette capitale. Lady Mary y séjourna l'été, et nul voyageur anglais ne s'arrête à Belgrade, sans relire la description qu'elle en a faite, et sans regretter que la maison qu'elle habitait ne subsiste plus.

Ce n'était point par une curiosité vaine que lady Mary examinait les coutumes et les mœurs des pays qu'elle parcourait ; mais avec l'intention d'en rapporter des connaissances utiles. Elle observa que la petite vérole ne faisait en Turquie aucun des ravages qu'elle exerçait dans le reste de l'Europe, et bientôt elle découvrit que les Turcs le devaient à l'usage de l'inoculation. Convaincue des résultats favorables que les Européens pouvaient retirer d'un procédé aussi simple qu'avantageux, elle résolut de s'en servir pour son fils, persuadée que son exemple entraînerait beaucoup de mères à l'imiter. Sa courageuse entreprise fut couronnée d'un plein succès. Elle en instruisit M. Wortley, alors à Péra, dans une lettre qu'elle lui écrivit de Belgrade, le 23 mars 1718.

« Le petit a été inoculé mardi dernier, et le voilà » maintenant qui chante et qui joue en attendant avec » impatience son souper. Je prie le ciel d'avoir d'aussi

» heureuses nouvelles à vous apprendre dans ma se-
» conde lettre. Je ne puis faire inoculer ma fille, parce
» que sa nourrice n'a pas eu la petite vérole. »

La satisfaction que lady Mary éprouvait d'avoir arraché son fils au danger de la petite vérole, la confirma dans le dessein d'introduire l'inoculation en Angleterre, lorsqu'elle y serait de retour; elle crut avec raison ne pouvoir mieux servir son pays que de le soustraire à une maladie meurtrière et contagieuse.

L'objet principal de la mission de M. Wortley, était de se concerter avec les autres ambassadeurs pour amener une réconciliation entre les Turcs et les Impériaux. Une entrevue avec le sultan Achmet, à son camp de Philipopoli, devenait nécessaire au lord. Le grand visir l'invita à se rendre dans la ville, où il fit une entrée magnifique. A la suite de son brillant cortège se trouvaient cent domestiques couverts de la plus riche livrée; on n'omit rien pour donner aux Turcs une haute idée de la splendeur du peuple anglais. M. Wortley avait trois cents chevaux de voyage, et sa tente fut placée près de celle du grand visir; mais l'adresse qu'il employa dans la négociation ne l'empêcha pas d'y échouer; les Impériaux ne voulant en-

tendre à aucun arrangement qu'on ne leur eût d'abord abandonné le territoire qu'ils avaient conquis pendant la guerre.

Le gouvernement anglais envoya alors à M. Wortley des lettres de recréance, scellées du petit sceau, et contre-signées par Addisson. Ce fidèle ami lui apprenait, par une lettre particulière, que son rappel, loin d'être une disgrâce, tendait à le délivrer de l'espèce d'exil où il vivait à Constantinople, et à le rendre à sa patrie, pour y remplir une des places d'auditeurs, qu'on venait de créer nouvellement.

Le prince Eugène et l'empereur Charles VI lui adressèrent chacun dans une lettre, leurs félicitations sur la sage conduite qu'il avait tenue pendant le cours de son ambassade.

M. Wortley resta encore quatre mois à Constantinople pour y recueillir des manuscrits orientaux très-curieux ; il rapporta de cette ville six volumes in-4°. de contes arabes. MM. Galand et Petit-Lacroix en ont traduit une partie, aujourd'hui connue sous le nom de *Mille et une Nuits*. M. Wortley, dans ses recherches aux bords de l'Hellespont, se procura

une inscription sur marbre, qu'il s'empressa d'offrir à son retour en Angleterre au collége de Cambridge.

Lors de son départ de la Turquie, M. Wortley et sa femme débarquèrent sur les côtes d'Afrique, visitèrent Tunis, les ruines de Carthage, séjournèrent à Gênes, traversèrent ensuite la France, s'arrêtèrent à Lyon et à Paris, et ils se rendirent en Angleterre. M. Wortley y entra dans la carrière politique, et lady Mary se livra tout entière au soin d'accomplir le projet philantropique qu'elle avait formé en Turquie.

Encouragé et protégé par lady Mary, M. Maitland, qui avait suivi l'ambassade d'Angleterre à Constantinople, à titre de médecin, fit à Londres les premiers essais de la découverte recueillie par madame Wortley. Ses expériences offrirent d'heureux résultats, et le gouvernement soumit sa méthode à l'examen du collége de médecine. On promit la grâce à cinq condamnés, s'ils voulaient subir l'inoculation : elle réussit sur quatre d'entre eux ; la cinquième personne n'éprouva aucun symptôme de la petite vérole ; mais elle avoua plus tard qu'elle avait eu cette maladie dans son enfance.

Lady Mary apporta un zèle ardent à propager cette utile pratique, et ne cessa de s'en occuper jusqu'à ce qu'elle fut généralement adoptée. La découverte plus nouvelle de la vaccine, n'empêchera pas l'Angleterre et même les états où on l'admit, de conserver à la mémoire de lady Montague un juste tribut de reconnaissance.

Lady Wortley consacrait aux lettres les heures de son loisir; elle composa sa société des littérateurs les plus célèbres. Pope, Addisson, Steele, Young et plusieurs autres formaient son cercle ordinaire. Henri Fielding la consulta sur plusieurs de ses comédies, et lui dédia *les Déguisemens amoureux*. Pope la sollicita de fixer pendant l'été sa résidence à Twickenham, et il mit beaucoup d'empressement à lui procurer une maison que sir Godefroi Kneller possédait dans ce village célèbre. Lady Mary s'y établit, et les transports d'admiration et d'amitié dont Pope remplissait les lettres qu'il lui adressait, faisaient croire que leur union fondée sur le rapport des goûts et sur une estime réciproque durerait éternellement.

A son retour de Constantinople, lady Mary avait été reçue de Georges Ier. avec une bienveillance par-

ticulière ; la princesse de Galles lui témoigna une grande considération, et la célébrité dont elle jouissait, parut ajouter à l'intérêt qu'inspirent l'esprit et la beauté. Le désir d'accroître sa fortune la conduisit à risquer de fortes sommes dans les spéculations hasardeuses de la mer du Sud, qui ruinèrent beaucoup de personnes. Mais lady Mary eut assez de prévoyance pour retirer ses fonds, avant l'instant où l'entreprise cessa d'offrir des avantages certains.

Depuis que lady Mary habitait Twickenham, Pope semblait chaque jour l'admirer, et l'aimer davantage ; il lui demanda plusieurs fois avec instance de permettre que sir Godefroi Kneller fit son portrait. « Accordez-moi de votre personne, lui dit-il dans une » lettre, ce que sir Godefroi peut m'en procurer ; » pour vous ravir le moins d'instans possible, il pro- » pose de vous esquisser au crayon ; il ne vous en » coutera qu'une matinée ; ensuite il transportera son » dessin sur la toile, et vous n'aurez pas besoin de lui » donner une seconde séance : on n'a jusqu'ici em- » ployé cette manière de peindre que pour les têtes » couronnées, et je sens de l'orgueil et du plaisir à » vous en faire l'observation. »

La cour de Georges Ier. cherchait à imiter la cour de Louis XIV ; les grands seigneurs prétendaient à la galanterie, et leurs hommages s'adressaient particulièrement à madame Wortley. L'éclat de sa réputation les enchaînait à son char ; peut-être la vanité de Pope eut-elle plus de part que l'amitié aux éloges passionnés qu'il prodiguait à cette femme célèbre.

Lady Mary avait l'esprit satirique ; ses lettres sont remplies de sarcasmes sur les folies de son tems. Le grand monde l'ennuyait, elle s'en vengeait par des railleries ; mais ceux qui s'en amusaient, la craignaient plus qu'ils ne l'aimaient, et lui faisaient des ennemis en répétant ses épigrammes, et même en lui en prêtant. Toutefois, la *comtesse d'Oxfort*, la duchesse de Montague et la comtesse de Staffort, fille du célèbre comte de Grammont, sentirent pour elle une affection sincère.

A l'avénement de Georges II au trône, la comtesse de Bristol, et son fils lord Hervey, favori de la reine Caroline, eurent seuls de l'influence à la nouvelle cour. Les opinions politiques de lady Mary la portaient à approuver l'administration de sir Robert Walpole, et elle se lia intimement avec lord Hervey,

sous le double rapport de la politique et de l'amour des lettres; l'un et l'autre se communiquaient leurs poésies et les corrigeaient mutuellement. Pope, jaloux de lord Hervey, répandit secrètement d'amères critiques contre les vers de ce lord, et contre ceux de lady Montague, que la cour accueillait avec enthousiasme. Pope fortement attaché à Bolingbroke et à Swift, exhalait hautement sa haine pour les Wigts, parti auquel tenait lady Mary ; il publia diverses satires, dont lady Montague s'appliqua quelques passages, quoiqu'elle n'y fût pas nommée. L'affection qu'ils avaient eue l'un pour l'autre, se changea en indifférence, l'indifférence en aversion, et bientôt il y eût entre eux une rupture ouverte; cependant ils se rencontraient journellement chez lady Oxfort, leur amie commune ; mais ils ne pouvaient s'empêcher de s'abandonner à des discussions qui dégénéraient en personnalités. Lady Oxfort crut être parvenue à les réconcilier, elle se trompait:

L'amour-propre blessé ne pardonne jamais.

Lady Mary n'avait point consulté Pope sur ses nouvelles productions poétiques ; et quand il voulut

y faire des corrections, elle lui dit avec vivacité :
« ne touchez pas à mes vers ; on vous ferait honneur
» des bons, et l'on m'accuserait des mauvais. »

Lady Montague savait que Pope était fort capable d'accréditer ce bruit ; elle trouvait des inconvéniens à lui confier ses secrets littéraires, parce que plusieurs fois ses vers avaient été attribués à Pope, et que Swift, dans une de ces circonstances, publia le *conte du Chapon*, qui renfermait contre elle de grossières injures. Avant son départ pour Constantinople, lady Montague avait composé plusieurs pièces légères, intitulées les *Églogues de ville ;* à son retour elle les montra à Pope et à Gay : ils lui proposèrent divers changemens qu'elle refusa d'adopter ; ils ne lui rendirent point ses copies ; et comme après leur mort on les trouva avec des corrections de leur main, l'éditeur de Pope publia, sous son nom *la Table de jeu* et *le Salon de compagnie ;* et l'éditeur de Gay lui attribua *la Toilette*.

Les Églogues de ville contenaient une satire générale, dans laquelle le public croyait découvrir les traits de certains personnages ; on en répandit des copies multipliées. Curl parvint à rassembler le ma-

nuscrit entier, et le livra à ses presses. Pope et ses amis souhaitaient jouir de la célébrité qui s'attachait à cette satire; mais ils craignaient le courroux dangereux des hommes en crédit; Pope parvint à persuader Curl de publier tout sous son nom. Lady Montague, blessée des subterfuges de Pope, cessa de le voir, et lança beaucoup d'épigrammes contre lui; dans une, elle l'appelait un petit rossignol, dont la voix n'exhalait qu'une vague harmonie.

Pope, d'un caractère irascible, maniait avec adresse l'arme de la satire, et rien ne pouvait l'empêcher d'en faire usage pour satisfaire sa vengeance; il avait d'ailleurs des torts très-graves envers lady Montague, et l'on pouvait lui appliquer ces vers qui révèlent si bien les motifs de plus d'une haîne :

Si j'avais offensé Nina,
Je pourrais appaiser la belle;
Mais c'est Nina qui m'offensa :
Pour moi sa haine est éternelle.

Pope mit autant d'exagération dans la satire qu'il lança contre lady Mary, qu'il avait mis d'enthousiasme à faire auparavant son éloge. Il inséra dans sa traduction de la première satire du second livre

d'Horace, un passage que le goût réprouve autant que les mœurs; il y jette le ridicule sur lord Hervey et sur lady Montague. Tous deux eurent le tort d'y répondre. Cette querelle produisit beaucoup de scandale. Le public accusa Pope d'ingratitude envers ses anciens protecteurs, et lord Warburton, son panégyriste le plus zélé, n'a pu le laver de ce reproche.

Les désagrémens que l'animosité de Pope fit éprouver à lady Mary, les chagrins que lui donna le triomphe des Thorys sur les Wigts, auxquels l'attachait son opinion, et l'affaiblissement de sa santé, la décidèrent à passer sur le continent. Elle obtint le consentement de M. Wortley, quitta l'Angleterre et se rendit à Venise. Elle y forma des liaisons avec plusieurs grands de la république, et résolut ensuite d'aller habiter le nord de l'Italie. Après avoir visité Rome, Naples et Brescia, où elle occupa un fort beau palais, elle visita Avignon et Chambéry; elle se fixa pendant l'été à Louvère, sur les bords du lac d'Isco, dans le territoire vénitien. Cette ville renfermait des eaux minérales très-salutaires. Lady Mary y choisit un palais abandonné, dessina elle-même le plan de son jardin, et partagea son tems entre les occupations

champêtres et la culture des lettres. Elle jouit dans cet asile de la solitude et du véritable repos philosophique. Le sentiment le plus cher alors à son cœur était sa tendresse pour ses petits-enfans. Fatiguée du monde, elle recevait néanmoins la visite des anglais qui venaient parcourir l'Italie; mais lorsqu'elle supposait qu'ils étaient attirés vers elle par des motifs de curiosité, elle passait un domino et se cachait la figure avec un masque : *C'est là*, disait-elle, *mon habit de cérémonie.*

Lady Montague faisait souvent des excursions à Gènes et à Padoue; mais en 1758 elle s'établit à Venise, où elle resta jusqu'en 1761, époque de la mort de M. Wortley. Sur les instances de sa fille, la comtesse de Bude, lady Montague revint alors en Angleterre, où l'on regrettait son absence depuis vingt-deux ans. Elle mourut dix mois après son retour dans son pays; elle avait soixante-treize ans.

Henriette Inge, fille de sir John Vrottesley, baronnet, et veuve de Théodore William Inge, écuyer, éleva dans la cathédrale de Litchfied un cénotaphe en marbre, consacré à la mémoire de lady Montague. La beauté y est représentée versant des larmes sur la

tombe de la femme qui, par l'inoculation qu'elle introduisit en Angleterre, déroba à la mort et à la laideur une partie de la jeunesse.

Le rang que lady Montague occupait à la cour avait donné une grande publicité à ses lettres manuscrites. On y admirait la vivacité de son esprit, la solidité de son jugement, et la pureté de son goût: celles qu'elle écrivit à lady Mar renferment le tableau piquant des mœurs de la cour, et ont été placées par les critiques à côté des Mémoires du comte de Grammont.

Cette femme célèbre n'imprima pendant sa vie ni vers ni prose; mais elle eut l'espoir que l'on publierait ses ouvrages lorsqu'elle ne serait plus, et qu'elle pourrait avoir dans sa patrie la même renommée que la mère de madame de Grignan avait en France. On trouve dans une de ses lettres à lady Mar: « Le » dernier plaisir que j'ai éprouvé en route, a été la » lecture des lettres de madame de Sévigné; elles sont » très-jolies; mais j'assure, sans vanité, que les » miennes seront tout aussi amusantes dans quarante » ans. Je vous recommande donc de n'en mettre au- » cune au rebut ». Outre les *Églogues de ville*, dont

nous avons déjà parlé, lady Mary composa d'élégantes *ballades*, des *satires* mordantes, semées de réflexions judicieuses sur les folies et sur les vices des personnages de son tems, qui étaient en crédit. La jalousie de ses contemporains la força de ne s'adonner à la poésie que pour charmer ses loisirs et la société de quelques amis intimes. Les critiques anglais la regardent comme très-supérieure à toutes les femmes de leur pays, qui ont suivi la carrière des lettres. Ils reconnaissent qu'elle a su répandre beaucoup de grâce sur des maximes de morale, ce que personne n'avait fait avant elle.

Ses ouvrages consistent en plusieurs volumes de *lettres* écrites pendant ses voyages. Ses *lettres sur la Turquie* ont plus d'intérêt que les autres, surtout en ce moment, où ce pays va devenir le theâtre de la guerre, et où la destinée de la Grèce rajeunie occupe vivement tous les cœurs généreux. Milady Montague a laissé aussi une *Apologie de Shakspeare;* l'orgueil national égara son goût; elle y place le tragique anglais au-dessus de Corneille, et même au-dessus de Racine. Son *poème* sur les progrès de la poésie nous ayant semblé digne d'une attention particulière, nous

avons cru devoir en traduire les passages suivans :

« Je te salue, ô Grèce, ô divine contrée, qui, la » première as recueilli dans ton sein le feu divin » des arts ! céleste créateur, tu échauffes aujourd'hui » tout l'univers ; mais c'est toi, terre classique de la » Grèce, toi qui produisis les premiers lauriers qui » devaient couronner la tête sacrée d'Homère, et cou- » vrir le monde d'un immortel ombrage. Heureux » pays, c'est sous ton beau ciel que le prince des » poëtes a le premier fait connaître aux hommes le » sentiment de l'admiration. Il y conçut l'Iliade, ce » chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ; rien n'égale la » beauté, la variété de ses tableaux : on entend, on » voit, on sent tout ce qu'il a décrit ».

« La rapidité de tes vers, ô Pindare, atteint les » héros qui volent dans la carrière ».

« Et toi, Sapho, conduis-moi sous ces bosquets » chéris, sous ces berceaux délicieux, témoins de tes » amours, et qui tous ont retenti des chants mélodieux » que tu consacrais à Vénus ! Là l'écho répétait tes » hymnes passionnés, et mêlait ses soupirs à tes » soupirs. Vous pleuriez ensemble ».

« Aussi favorisé des muses, et plus favorisé de

» l'amour, Anacréon couché nonchalamment sur des » fleurs, et la tête ornée de roses, accorde son aimable » lyre. Il en varie avec art les modulations, frappe » la terre en cadence; il s'élève, retombe, et suit les » lois que son humeur enjouée ou sérieuse donne à son » rhythme gracieux. Mais au milieu de ses transports, » il laisse quelquefois s'échapper de sa coupe le nec- » tar versé par Bacchus. Ses jours fortunés sont libres » de soins et de chagrins : un plaisir nouveau en » marque chaque instant ».

De ces peintures remplies de naturel et de charmes, lady Montague passe à l'éloge de l'Italie : « O com- » bien elle est belle, dit la muse de l'Angleterre, cette » contrée aussi riante que fertile ! que de gloires lui » appartiennent : elle a vu naître Virgile, qui illustra » les bergers, les laboureurs et les héros; Horace, » également inspiré par les grâces et par les muses, » Horace, qui joint la force de Pindare à l'abandon » de Sapho. Sa sagesse est folie, sa folie est sage : » sévère avec indulgence, lorsqu'il attaque les vices » de son siècle, il s'applique à charmer l'oreille pour » mieux pénétrer dans le cœur; ce n'est point l'humeur, » mais l'esprit qui domine sa verve. S'il s'exerce sur

» un sujet agréable, son style est encore plus sédui-
» sant, ses expressions ont une douceur qui insinue
» dans l'âme l'amour et la gaîté; douceur aimable,
» tu lui fus sans doute donnée en partage par les
» colombes qui ombragèrent sa tête de myrtes et de
» lauriers, lorsqu'il sortait à peine du berceau ».

Lady Montague quitte les anciens pour s'occuper des poëtes anglais; alors ses vers ont plus d'abondance et de chaleur.

« Poètes, qui n'avez point encore été chantés, ô
» vous dont les admirables ouvrages mériteraient
» d'être loués par un génie égal aux vôtres, pardon-
» nez à l'ardeur invincible et naturelle qui m'en-
» traîne à célébrer la gloire de ma patrie. Ma muse,
» tourne tes regards vers cette ville chérie de la
» Grande-Bretagne, vers ces bords entourés d'édifices
» qui s'élèvent jusques aux nues, vers ce fleuve ma-
» jestueux qui roule avec orgueil ses ondes sur les
» terres fertiles qu'elles arrosent.

» Chaucer s'exerça le premier dans le genre comi-
» que; il écrivit des contes naïfs et gais. Des beautés
» simples ornent ses vers sans art. Son style est in-
» correct, mais ses pensées sont fortes.

» Le grand Spencer se manifesta avec pompe; il
» donna de la grâce et de la douceur à la poésie, et
» de l'harmonie à la prose. Ses vers créateurs peignent
» les vertus, les vices, les passions sous leurs véri-
» tables formes. La nature est la source où il puise
» son enthousiasme; il n'est pas une partie de son
» poëme qui ne soit empreinte de sa force, animée de
» son feu.

» Le sublime Shakspeare porta sa grande âme
» dans un espace aussi vaste qu'éloigné. Son génie
» sans limites commande aux passions, soumet les
» cœurs, sans employer le secours de l'art, sans
» connaître aucune règle: telle se montre à nos yeux
» une contrée riante que l'astre du jour éclaire, et
» féconde de ses rayons, que la nature pare de mille
» beautés différentes. Cette contrée est arrosée de ruis-
» seaux dont l'onde claire et pure, et libre des en-
» traves que voudrait lui préparer la main des hommes,
» se forme à travers les sentiers tortueux un cours
» indépendant. Les montagnes y sont couvertes de
» forêts formées par des arbres qui touchent aux
» cieux: d'agréables paysages charment les regards
» des objets toujours nouveaux offrent sans cesse de

» nouveaux plaisirs. L'industrie et le travail du la-
» boureur y seraient superflus.

» Les vers de Cowley étonnent par leur brillante
» vigueur. Apollon et l'Amour ne le quittent pas.
» L'éclatante variété de ses tableaux attire nos regards
» et les partage. Chacun de ses vers étincelans de feu
» et d'esprit prouve la richesse de son génie.

» Mais Waller s'offre maintenant à moi. Heureuse
» nymphe, qui pouvais lui demander des vers et pré-
» tendre à ses travaux immortels, le temps exerce en
» vain son pouvoir sur ta charmante figure; il répand
» en vain une ombre jalouse sur ta beauté; Waller
» renouvelle la fleur de ta jeunesse, il prête à tes yeux
» un éclat qui ne s'effacera jamais, chaque muse dé-
» robe à chaque grâce les couleurs dont elle peint les
» merveilles de tes traits incomparables. Ainsi le
» divin Apelles s'efforça de montrer à la terre la reine
» de l'amour; il emprunta de chaque nymphe les
» beautés les plus parfaites; à l'une, ses lèvres fraî-
» ches, à l'autre ses yeux tendres, le doux sourire de
» celle-ci, l'air noble de celle-là, enfin tous les
» charmes vainqueurs, et la déesse retracée sur la
» toile parut avec tous ses attraits.

» Immortel Milton, ta lyre majestueuse dédaigne
» les sujets vulgaires : seule elle connaît l'étendue de
» ses forces. Ton âme sublime s'élève jusqu'aux ré-
» gions où l'on ne voit point les rapides feux des
» éclairs, où l'on n'entend point le bruit éclatant de la
» foudre; là, d'autres soleils, plongés dans la nuit
» éternelle, distribuent le jour à d'autres mondes.
» Ces soleils sont environnés de planètes innombra-
» bles qui roulent dans l'éther, et les planètes sont
» elles-mêmes entourées de lunes inégales dans leur
» course.

» Transportez-moi sous ces ombrages épais où
» règne une éternelle verdure, sous ces berceaux di-
» vins qui exhalent des parfums si doux, dans ce
» jardin délicieux, où les caresses de Zéphire font
» éclore les fleurs, ouvrage de la seule nature; dans
» ce séjour enchanteur où sa muse apparait avec tout
» l'éclat d'une beauté naissante, avec toutes les grâces
» d'un éternel printems. Délices d'Éden, Milton seul
» pouvait vous chanter! Mais il ne borne point son
» essor à ces agréables images; il prend un vol plus
» hardi, il est né pour de plus grands travaux. A
» mesure que ses doigts sacrés courent sur la lyre,

» ses accords sublimes inspirent l'enthousiasme; il
» contemple avec fierté ces demeures glorieuses où la
» foi seule avait osé s'élever.

» Que tes eaux coulent doucement, ô Tamise, tan-
» dis que je vais répéter le nom du poète qui, le pre-
» mier, t'instruisit à couler dans nos vers; que tes
» ondes reconnaissantes se taisent, que les saules
» cessent d'agiter leurs feuilles sur tes rives; Denham
» prétend à mon hommage, je veux le célébrer : aussi
» loin que tes flots se répandront, et quel que soit le
» pays qu'ils embellissent tu porteras ce nom illustre.
» Le Xanthe, dans le sein duquel tant de fleuves pré-
» cipitaient leurs ondes, ne peut se vanter d'une
» gloire plus éclatante.

» L'ingénieux, le tendre, le touchant, l'énergique
» Dryden déploie toutes les ressources de l'art, dans
» les différens genres de poésies qu'il cultive. Tous
» ses rivaux, qu'éclipse sa gloire, disparaissent éton-
» nés aussitôt qu'il se montre. Ainsi la sœur d'Apollon
» est sans couleur, sans éclat et sans vie, lorsque
» le dieu, sortant tout-à-coup d'un nuage, lance ses
» rayons enflammés sur nos yeux éblouis, et verse
» des torrens de lumière sur le monde.

» La muse comique de Congrève joint à la gaîté
» un esprit original ; elle déploie par degrés tous ses
» charmes, rit de tous les ridicules, offre aux regards
» des hommes toutes leurs folies, et par un aimable
» badinage les ramène à la raison. Elle plaira toujours
» sur la scène, et paraîtra toujours nouvelle.

» Le ciel, qui destinait Guillaume à devenir le
» rempart puissant de l'Angleterre, le fléau des tyrans,
» le défenseur des lois, un grand monarque enfin,
» forma Garth pour annoncer la gloire de Nassau.

» Au bel esprit, au tour facile, Prior réunit le
» sentiment : il est aussi élégant que Grandville, aussi
» doux, aussi touchant que Rowe. La poésie de
» Grandville, ornée de mille charmes divers, est aussi
» pure, aussi brillante que l'aurore, quand elle se
» lève sans nuages. Rowe, remontant aux causes de
» nos passions, fait couler de nos yeux de douces
» larmes. Sa muse sensible commandera toujours à
» nos cœurs, et, à chacun de ses accens plus attendris,
» nos cœurs sentiront toujours le pouvoir de sa voix
» habile : cet heureux génie, embrâsé du feu dont
» Lucain brûla, nous présente Pompée, qui subit,
» sans pâlir, l'arrêt du destin : chaque vers de Rowe
» respire Rome et la liberté.

» O toi, le dernier objet de nos larmes! Addisson;
» admirable poète, tes vers sont la plus digne récom-
» pense d'un héros. Semblable aux dieux, tous les
» lauriers que nous avons moissonnés dans la plaine
» de Blenheim, ne nous assurent pas autant de gloire
» que tes chants immortels. Lorsque ta muse tragique
» fait parler Caton, l'éclat de César s'obscurcit, les
» âmes nobles sont moins touchées de la pompe des
» couronnes et des victoires, que de ce ferme courage
» qui s'élève au-dessus de l'infortune : alors que Ca-
» ton déchire ses entrailles, notre mépris flétrit son
» vainqueur.

» Voyez Pope s'avancer à la tête de ces nombreux
» génies. Il brille de tout le feu de la jeunesse; il a
» toute la force de l'âge mûr. Ses vers énergiques,
» ses chants sublimes, sont également dictés par la
» nature et par l'art. Quelle justesse dans les tours,
» quelle régularité dans le plan, quelle douceur dans
» le langage, quelle finesse dans les pensées! Sous
» l'ombre des lauriers qu'il moissonna dès son enfance,
» il saisit, il lance la foudre d'Homère : une flamme
» sacrée embrâse son cœur. Homère met en lui son
» génie; sa lyre toute-puissante retentit d'accens su-

» blimes sous la main du poète anglais. Pope réchauffe
» la froide Albion du feu qui anima la Grèce. »

Ces vers, qui nous semblent caractériser parfaitement les poètes anglais, font un grand honneur à lady Montague; mais en prouvant la haute idée qu'elle avait de Pope, n'accusent-ils pas sa mémoire d'ingratitude envers la femme célèbre qu'il poursuivit de sa verve satirique, dès qu'il cessa de l'aimer?

LETTRES
DE MILADY MONTAGUE,
SUR LA TURQUIE.

A MONSIEUR POPE.

Vienne, janvier 16, an 1717.

Pressée de faire les préparatifs de mon voyage, je n'ai pas le temps de répondre à votre lettre ; mais je crois devoir dire adieu à mes amis avec la même solennité que si j'allais monter à l'assaut. Ici l'on cherche constamment à m'effrayer : il faut avouer que peu de gens oseraient se mettre en route par un temps semblable. Je suis menacée, tout à la fois, de mourir de froid, d'être ensevelie sous la neige, et d'être prise par les Tartares, qui ravagent une partie de la Hongrie, que je dois traverser. Nous aurons, il est vrai, une forte escorte; ainsi, il est possible que j'assiste à des scènes entièrement nouvelles pour moi, et que je me trouve même au milieu d'une bataille. De quelle manière mes aventures se termineront-elles ? c'est ce que j'abandonne entièrement à la providence : si elle prétend à rire, je

vous en instruirai. Soyez assez bon, je vous prie, pour dire à M. *Congrève* que j'ai reçu sa lettre, et faites-lui mes adieux; si par hasard je survis, je lui répondrai.

A LA COMTESSE DE MAR.

Péter-Waradin, 30 janvier 1717.

Enfin, ma chère sœur, ma famille et moi nous sommes arrivées sans accident et en bonne santé à *Péter-waradin*. Nous avons fort peu souffert des rigueurs de la saison; de bonnes fourrures nous en garantissaient. Nous n'avons pas eu d'ailleurs à nous plaindre des hôtelleries où nous nous sommes arrêtés : nous y avons trouvé assez bonne chère et des lits passables, grâce aux soins que nous avons pris de nous faire devancer; aussi ne saurais-je m'empêcher de rire quand je pense aux terreurs que mes amis de Vienne m'avaient inspirées. J'attribue leurs discours inquiétans à l'envie qu'ils avaient de me retenir auprès d'eux cet hiver.

Je crois qu'il vous sera agréable de recevoir un journal concis de mon voyage dans une contrée qui vous est inconnue, et qui n'est pas fréquentée des Hongrois, parce qu'ils trouvent plus d'avantage à descendre le Danube. Le temps nous à favorisés : il était plus beau que nous ne pouvions l'espérer dans cette saison. La solidité de la neige nous a permis de placer nos voitures sur

des traineaux, et de voyager plus agréablement et plus vîte que si nous eussions couru la poste.

Deux jours après notre départ de Vienne, le 13 de ce mois, nous sommes entrés à Raab. M. Wortley fit instruire aussitôt le gouverneur de notre arrivée, et l'on nous prépara la meilleure habitation de la ville. La garnison prit les armes, on plaça une garde à notre porte, en un mot, nous fûmes reçus avec tous les honneurs d'usage. Le gouverneur et tous les autres officiers se rendirent immédiatement auprès de M. Wortley pour lui offrir leurs services. L'évêque de Témeswar vint nous rendre visite, et nous pressa d'aller dîner chez lui le lendemain : nous nous refusâmes à ses instances, déterminés à continuer notre route. Il nous envoya plusieurs corbeilles de fruits, des vins de Hongrie de diverses qualités, et une jeune biche fraichement tuée. Ce prélat, issu de l'ancienne et puissante famille des Nadasti, exerce dans le pays une grande influence. C'est un vieillard rempli de politesse, d'amabilité et de gaîté. Il porte l'habit hongrois, et une barbe vénérable, que les ans ont blanchie, descend jusqu'à sa ceinture.

Raab, place très-forte, possède une bonne garnison ; elle a été longtems un des boulevards de l'Allemagne contre la Turquie : elle tire son nom de la rivière de Raab, sur laquelle on l'a

bâtie, précisément à son confluent avec le Danube, dans un pays plat et ouvert. Cette ville fut d'abord prise par les Turcs sous le commandement du pacha Sinan, sous le règne du Sultan Amurat III, en l'année 1594 : le gouverneur, accusé de l'avoir livrée, a été dans la suite décapité par ordre de l'empereur. Les comtes de Schwartzembourg et de Palsi la reprirent par surprise en 1598 : depuis ce tems elle est restée au pouvoir des Autrichiens, quoiqu'attaquée plus d'une fois par les Turcs, qui tentèrent de s'en emparer par ruse en 1642. Cette ville n'a de monument remarquable que sa cathédrale, qui est grande et bien bâtie. Laissant Commora de l'autre côté du fleuve, nous parvînmes à Nosmuhl, petit village où nous fûmes assez commodément logés. Nous employâmes ensuite deux jours pour nous rendre à Bude. La plaine que nous traversâmes, une des plus belles et des plus fertiles du monde, est aussi unie que si elle était pavée; cependant elle s'offre aujourd'hui aux regards des voyageurs presqu'entièrement inculte et déserte ; triste effet des ravages, des longues guerres entre les Ottomans et l'empereur, et surtout de la guerre civile, due à la barbare persécution de l'empereur Léopold contre les protestans. Ce prince a laissé en mourant la réputation d'une piété extraordinaire; naturelle-

ment doux et clément, il eut le malheur de mettre sa conscience sous la direction d'un jésuite, et dès ce moment il se montra plus cruel et plus perfide envers ses sujets de Hongrie, que les Turcs ne l'ont jamais été envers les chrétiens. Il viola, sans scrupule, le serment prêté lors de son couronnement, et la foi jurée dans plusieurs traités publics. De quelles tristes réflexions n'est-on pas accablé en traversant la Hongrie, lorsqu'on pense à l'état jadis florissant de ce royaume, et qu'on voit un des plus beaux pays du monde, transformé presqu'en désert! Tel est l'état actuel de Bude, autrefois la résidence des rois de Hongrie; leur palais, maintenant détruit en entier, était jadis regardé comme un des édifices les plus admirables du siècle. Depuis le dernier siége de cette ville, on n'y a rien réparé que les fortifications, et le château où réside le gouverneur général, Ragul, officier d'un grand mérite. Dès notre arrivée, il vint nous voir et nous conduisit chez lui dans sa voiture; sa femme nous reçut avec une politesse exquise, et nous traita magnifiquement.

Bude est située sur une colline, au sud du Danube. Le château domine la ville, et l'on y jouit d'une superbe vue. On voit hors des murs un nombre considérable de petites maisons, ou plutôt de chaumières, qu'on nomme la ville des

Rasciens, parce que les habitans sont tous de cette nation.

Le gouverneur m'assura qu'il pouvait mettre sous les armes douze mille hommes. Ces villes offrent un aspect assez bizarre; leurs maisons, placées hors des murs et serrées par milliers les unes contre les autres, ressemblent de loin à un camp, dont les tentes seraient couvertes de chaume. Elles consistent toutes en deux pièces, l'une sous terre et l'autre dessus; ce sont les appartemens d'hiver et d'été. Pour la première fois prise par Soliman le grand, en 1526, et conquise l'année suivante par Ferdinand premier, roi de Bohëme, Bude tomba une seconde fois par trahison au pouvoir de Soliman, qui la céda à Jean, roi de Hongrie. Après la mort de ce dernier, dont le fils n'était qu'en bas âge, Ferdinand mit le siége devant cette ville, et la reine-mère se vit forcée d'appeler Soliman à son secours. Ce sultan en fit lever le siége, mais il y laissa une garnison turque, et enjoignit à la reine-mère de transférer sa cour ailleurs, ce qu'elle fut forcée de faire en 1541. Dans la suite, cette ville soutint plusieurs siéges; contre le marquis de Brandebourg, en l'année 1542; contre le comte Schwartzembourg, en 1598; contre le général Bosworm, en 1602; et, en 1684, contre le duc de Lorraine, commandant les forces de l'empereur,

à qui elle se rendit en 1686, après une défense opiniâtre. Ali pacha, qui en était gouverneur, fut tué sur la brèche en combattant avec une valeur digne d'un romain. Les Turcs sentaient si bien l'importance de cette place, que sa perte occasionna, l'année suivante, la déposition de l'empereur Mahomet IV.

Nous nous reposâmes jusqu'au 23. Nous continuâmes alors notre route et nous traversâmes Adam et Todowar, deux villes considérables lorsqu'elles appartenaient aux Turcs, mais à présent entièrement ruinées. Toutefois les débris de quelques villes turques rappellent ce qu'elles ont été. Cette partie du pays est couverte de bois, et peu fréquentée : nous y avons vu une immense quantité d'oiseaux sauvages, qui paraissent vivre très-longtems sans avoir rien à redouter de l'impitoyable chasseur.

Nous arrivâmes le 25 à Mohalch, et dans les environs de cette ville on nous montra le champ où périt, avec son armée, Louis le jeune, roi de Hongrie ; ce prince se noya dans un fossé, pour échapper à Balybée, général de Soliman-le-grand. Cette bataille ouvrit aux Turcs un passage dans le cœur de la Hongrie. Je ne nommerai pas ici les petits villages qui ne renferment rien de remarquable ; mais je puis vous assurer que j'ai toujours trouvé des poëles très-chauds, beau-

coup de gibier et principalement du sanglier. Les habitans de cette contrée y sont en très-petit nombre, et vivent dans l'aisance; ils n'ont point d'argent, mais les bois et les plaines leur fournissent des provisions en abondance. On leur avait ordonné de nous procurer *gratis* tout ce qui nous serait nécessaire, et même les chevaux que nous leur demanderions. M. Wortley n'a voulu rien recevoir : loin de faire usage de l'ordre dont il était porteur, il a toujours payé généreusement leurs denrées et leurs services; ils étaient si surpris de cette libéralité inattendue, qu'ils nous pressaient toujours, à notre départ, d'accepter des faisans gras, ou d'autres pièces de gibier. Leur habillement approche beaucoup de celui qu'on portait dans les premiers siècles; il consiste seulement dans une peau de mouton, un bonnet et une chaussure de la même espèce. Il est aisé de s'imaginer qu'il leur dure plusieurs hivers, et qu'ainsi ils ont peu besoin d'argent. Le 26 nous avons passé le Danube sur la glace avec tout notre équipage et nos voitures; nous avons trouvé à l'autre bord, le général Vétérani, qui nous a engagés avec beaucoup de grâce à passer la nuit dans son petit château, situé à quelques milles de là, nous assurant qu'il ne nous faudrait pas moins d'une longue journée pour nous rendre à Essex. Il n'est que trop vrai que nous passâmes

un jour entier fort pénible, le bois étant très-dangereux, et presqu'impratiquable à cause de la grande quantité de loups qui s'y rassemblent. Nous arrivâmes très-tard, mais sans aucun accident, à Essex où nous restâmes vingt-quatre heures pour dépêcher un courrier aveo des lettres au pacha de Belgrade. Je profitai de l'occasion pour voir la ville, qui n'est pas très-grande, mais qui est élégamment bâtie et bien fortifiée. Essex était très-commerçante, très-riche et très-peuplée, quand elle appartenait aux Russes. Elle est située sur la Drave qui se jette dans le Danube. Le pont, autrefois regardé comme un des plus curieux du monde, avait trois mille pas de longueur, et il était tout construit en bois de chêne. Il fut brûlé et la ville réduite en cendres, par le comte Leslie, en 1615; les Ottomans la réparèrent et la fortifièrent de nouveau, et l'abandonnèrent néanmoins en 1687. Le général Dunevalt en prit possession pour l'empereur, entre les mains de qui elle est toujours restée depuis; on la regarde comme un des boulevards de la Hongrie. Nous allâmes le 28 à Bocarwar, ville rascienne très-grande, et toute bâtie comme je vous l'ai décrite. Le colonel vint à notre rencontre, et ne voulut pas souffrir que nous eussions d'autre logement que le sien; j'y trouvai son épouse, dame hongroise très-agréable, et sa

nièce et sa fille, toutes deux jeunes et jolies. Leur maison se compose de trois ou quatre maisons rasciennes jointes ensemble, ce qui forme l'habitation la plus commode qu'il soit possible d'avoir dans ce pays. Les femmes de Hongrie sont beaucoup plus belles que celles d'Autriche; toutes les belles femmes qu'on rencontre à Vienne sont hongroises; elles ont en général des cheveux très-blonds, des formes élégantes, et elles se parent avec beaucoup de goût. La femme du colonel avait une robe de velours écarlate garnie de fourrures de peau de martre. Cette robe faisait parfaitement ressortir sa taille, et la garniture lui descendait jusqu'aux pieds. Les manches des robes sont étroites, et l'on ferme le corsage par devant avec deux rangs de petits boutons d'or garnis de martre, ou de toute autre fourrure précieuse. Le dîner qu'on nous servit était splendide, et la conversation me parut très-polie et très-agréable. On nous accompagna pendant une partie du chemin. Le 29, nous arrivâmes ici : le commandant à la tête des officiers de la garnison, vint au devant de nous; le gouverneur nous a réservé les meilleurs appartemens de la maison, et d'après les ordres de l'empereur, on nous traite avec magnificence. Nous resterons ici jusqu'à ce que tout soit disposé pour notre réception sur les frontières de la Turquie. Le courrier que

M. Wortley dépêcha d'Essex, est de retour depuis ce matin; il a apporté dans une bourse de satin écarlate, la réponse du pacha qui nous promet une honorable réception. C'est ainsi que l'interprète l'a traduite; je l'ai prié de nous désigner l'endroit où l'escorte turque viendrait à notre rencontre. Il a dépêché de nouveau le courrier, et a fait choix du village de Betsko qui se trouve à une égale distance de Péter-waradin et de Belgrade : nous attendons sa réponse.

Je vous ai donné, ma chère sœur, sur cette partie de mes voyages, des détails précis, et peut-être ennuyeux pour vous, je le crains; toutefois ce n'est point le désir d'étaler de l'érudition, qui m'a engagée à vous dire quelques mots de l'histoire des villes que j'ai traversées. J'évite avec soin de vous entretenir de celles que vous devez connaître aussi bien que moi; mais comme je suppose que la Hongrie est une partie du monde sur laquelle vous avez peu de notions, j'ai pensé que vous ne recevriez pas sans plaisir des rènseignemens puisés aux meilleures sources. Cependant s'ils n'avaient pas d'attraits pour vous, il vous serait facile de ne pas les lire.

A MONSIEUR POPE.

Belgrade, 12 février 1717.

J'avais, je vous assure, l'intention de vous écrire une longue lettre de Péter-waradin; je croyais rester dans cette ville trois ou quatre jours; mais le pacha de Belgrade désirait si vivement nous voir, qu'il nous renvoya sans délai le courrier, que M. Wortley lui avait dépêché, pour s'informer du jour où l'escorte devait venir à notre rencontre. Dans son empressement, le pacha ne laissa point à notre pauvre courrier le tems de se débotter.

M. Wortley ne jugea pas que mes lettres fussent d'une assez grande importance pour retarder notre voyage, et le lendemain nous quittâmes Péter-waradin, accompagnés des principaux officiers de la garnison, et d'une escorte considérable d'Allemands et de Rasciens.

L'empereur a plusieurs régimens composés de Rasciens; mais à dire vrai, ces hommes sont plutôt des maraudeurs que des soldats; ils ne reçoivent point de paie, et ils sont obligés de se fournir d'armes et de chevaux : ils ressemblent plus à ces Bohémiens vagabonds qui courent en troupe

le pays, ou à des mendians robustes, qu'à des troupes régulières.

Je ne saurais m'empêcher de vous parler de cette race avilie des Bohémiens; ils sont très-nombreux dans toute la Hongrie; ils ont, au grand Caire, un patriarche de leur choix, et ils appartiennent réellement à l'église grecque; mais leur extrême ignorance donne le moyen à leurs prêtres, de leur faire adopter de nouvelles superstitions. Ces prêtres laissent croître leur barbe et leurs cheveux, sans jamais les couper; aussi ressemblent-ils parfaitement aux brames indiens. Ils se constituent les héritiers de tout l'argent que possèdent les laïcs, auxquels ils délivrent en échange des passeports dûment signés et cachetés, pour le royaume du ciel; les femmes et les enfans héritent seulement de la maison et du bétail qui appartenaient à leurs époux et à leurs pères. Les Rasciens suivent, sur la plupart des autres points, les rites de l'église grecque.

Cette petite digression m'a empêché de vous dire que nous traversâmes les champs de Carlowitz, village qui a donné son nom à la célèbre victoire remportée sur les Turcs par le prince Eugène.

Les traces de cette glorieuse et sanglante journée sont encore récentes. La plaine est encore jonchée des crânes et des ossemens d'hommes,

de chevaux, et de chameaux qui n'ont pas été mis en terre. Je ne pouvais voir, sans horreur, tant decorps humains décharnés, ni m'empêcher de réfléchir sur l'injustice de la guerre, qui rend le meurtre non-seulement nécessaire, mais encore honorable. Rien ne prouve mieux la folie du genre humain (en dépit des belles prétentions que nous avons à la raison), que la rage avec laquelle les hommes se déchirent pour une chétive portion de terrain, tandis qu'ils laissent sans culture, de vastes contrées. Il est vrai que la coutume a rendu ce malheur inévitable; je suis très-portée à croire avec M. Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre; mais je conclus de cela même, que le genre humain est dépourvu de raison, si, par ce mot, on entend le bon sens, comme je le suppose. J'aurais un grand nombre d'argumens admirables qui pourraient appuyer cette réflexion; je ne vous en fatiguerai pas, et je reviens à l'histoire de mes voyages.

Nous rencontrâmes à Betsko (village à égale distance de Belgrade et de Péter-waradin) un aga des janissaires, qui était venu au devant de nous avec un corps de Turcs, composé de cent hommes de plus que nos impériaux, quoique le pacha eût promis de ne point envoyer une escorte plus considérable que la nôtre. D'après cela, vous pouvez juger de leurs craintes; je suis réel-

lement persuadée, que, malgré la supériorité du nombre, ils se croyaient tout au plus égaux en force. Cependant, je ne restai pas sans alarmes jusqu'au départ des impériaux, craignant qu'ils ne manquassent à la parole qu'ils nous avaient donnée, et qu'il ne s'élevât quelque querelle entre eux et les Turcs. Nous arrivâmes tard à Belgrade, l'épaisseur de la neige entravant notre marche dans la montagne. Belgrade, place importante, défendue à l'est par le Danube, et au sud par la Save, était autrefois la barrière de la Hongrie; elle fut d'abord prise par Soliman-le-magnifique, ensuite par les troupes de l'empereur, que l'électeur de Bavière commandait. Ce monarque ne la conserva que deux ans, et le grand-visir la reprit. Elle est maintenant fortifiée avec tous les soins et toute l'habileté dont les Turcs sont capables, et elle contient une très-nombreuse garnison de leurs plus braves janissaires, sous les ordres d'un seraskier : ce titre manque de justesse, car, à dire vrai, le seraskier est commandé par les janissaires, qui exercent une autorité absolue. Leur conduite a plutôt le caractère de rébellion que l'apparence de la subordination (1);

---

(1) Aujourd'hui l'autorité n'a pas changé de main. Le tems, qui contribue si efficacement à l'amélioration des mœurs dans tous les pays susceptibles de civilisation, loin de

vous en jugerez par le trait suivant : il vous donnera une idée du soin admirable que le gouverneur de Péter-waradin met à s'instruire de ce qui se passe autour de lui. Il nous dit que la garnison et les habitans de Belgrade, étaient fatigués de la guerre, et qu'ils avaient, il y a environ deux mois, tué leur pacha dans une émeute, parce que, moyennant cinq bourses (500 livres sterling), il avait permis aux Tartares de ravager les frontières de l'Allemagne. Nous fûmes ravis d'apprendre que le peuple montrait ces dispositions favorables; mais dès notre arrivée, nous reconnûmes que le gouverneur était mal informé. La vérité est que le dernier pacha périt victime de la fureur de ses soldats, dont il avait empêché les excursions sur le territoire Allemand. Sa conduite modérée leur fit croire qu'il entretenait des intelligences avec l'ennemi. Ils le dénoncèrent

---

corriger le moral de la milice turque, n'a fait qu'ajouter à ses habitudes anarchiques, et à sa férocité. Les exemples en sont trop nombreux pour les citer : l'Europe entière les a d'ailleurs sous les yeux; et si les mœurs des Turcs ne les mettaient pas hors du droit commun des nations policées; si une politique, habituée à ne placer que des masses dans la balance des intérêts de la chrétienté, n'avait pris les Turcs sous sa sauve-garde, nul doute que leur anarchique domination n'eût dès long-tems expiré sous les efforts généreux d'une croisade des peuples européens.

au Grand Seigneur, à Andrinople; mais comme on ne venait pas assez tôt pour leur faire justice, ils s'assemblèrent en tumulte, trainèrent leur pacha devant le cadi et le mufti, et demandèrent son châtiment d'une manière séditieuse. Pourquoi, criaient les uns, a-t-il protégé les infidèles? pourquoi, criaient les autres, nous a-t-il extorqué notre argent? Le pacha devinant leur dessein, leur répliqua avec calme, qu'ils lui fesaient trop de questions à la fois, et qu'il n'avait qu'une seule vie, pour répondre à tout (1). Ils tombèrent aussitôt sur lui avec leurs cimeterres, sans attendre la sentence des chefs de la loi, et il fut dans un moment taillé en pièces. Le pacha actuel n'a pas osé punir ce crime; au contraire, il affectait d'applaudir aux meurtriers comme à de braves gens qui savent se faire justice à eux-mêmes. Il se sert de toutes sortes de prétextes pour répandre de l'argent parmi les soldats de la garnison, et il leur permet de petites excursions dans la Hongrie, où ils brûlent quelques pauvres maisons rasciennes.

Vous pouvez imaginer que je ne suis pas très-à mon aise dans une ville qui est réellement sous

(1) La législation pé nle des Turcs est dans cette réponse; leur instruction criminelle est tout entière dans ce tableau.

le gouvernement d'une soldatesque insolente (1). Nous nous attendions qu'on nous en ferait partir immédiatement après y avoir passé une nuit; mais le pacha nous retient jusqu'à ce qu'il reçoive des ordres d'Andrinople, qui peut-être n'arriveront pas avant un mois; en attendant, nous logeons dans une des plus belles maisons, dont le propriétaire est d'un rang élevé. Nous sommes gardés par une compagnie entière de janissaires. Je n'ai d'autre passe-tems que la conversation de notre hôte, Achmet-Bey; son père était un pacha de premier ordre. Achmet est très-versé dans les sciences orientales; il possède à fond les langues Arabe et Persane, et il est un des effendis les plus distingués. Ses talens pourraient le conduire aux plus hautes dignités; mais il a eu le bon sens de préférer, à tous les honneurs périlleux de la Porte, l'aisance dans le repos et la sécurité. Il soupe tous les soirs avec nous et boit volontiers du vin. Vous ne sauriez imaginer le plaisir qu'il

---

(1) Tel sera toujours le gouvernement des villes turques en tems de guerre. Les Osmanlis, comme les Tartares dont ils descendent, appelés par leur prophète à la conquête du monde, ne considèrent les provinces qu'ils occupent que comme un vaste camp, où tout dort sous la verge du chef durant la paix, où tout s'agite dans les convulsions d'un sombre fanatisme quand l'heure des combats a sonné.

goûte à causer en liberté avec moi; il m'a expliqué plusieurs pièces de poésie arabe, dont le rhythme me paraît assez semblable au nôtre : leurs vers, ordinairement alternatifs, ne manquent pas de mélodie; leurs expressions d'amour sont charmantes et très-passionnées; je trouve cette poésie si belle, que je serais tentée d'apprendre l'Arabe, si nous devions rester ici quelques mois. Achmet-Bey s'est formé une bibliothèque bien choisie de livres arabes, et de livres écrits en diverses langues, et c'est là qu'il passe la plus grande partie de sa vie.

Il me regarde comme une personne fort instruite dans les lettres, et il crut d'abord que j'entendais le Persan, parce que je lui ai récité plusieurs contes que j'ai découvert avoir été composés dans cette langue. J'ai de fréquentes disputes avec lui sur la différence qui existe entre les coutumes turques et les nôtres, particulièrement sur la réclusion des femmes. Il m'a assuré que cette différence n'était pas aussi grande que je le croyais; lorsque nos femmes nous trompent, m'a-t-il dit, nous avons l'avantage que personne ne le sait. Il a de l'esprit, il est plus poli que beaucoup de chrétiens de qualité (1). Il a eu la curio-

(1) Il a toujours existé tant de chrétiens Turcs, qu'il n'a pas été impossible à lady Montague de rencontrer un Turc

sité de se faire tracer, par un de nos domestiques, un alphabet de nos lettres, et déjà il forme assez bien les caractères romains.

Ces amusemens ne m'empêchent pas de désirer vivement de sortir d'ici; le froid y est plus rude que partout, excepté en Groënland. Nous avons de grands poëles, on a soin de les tenir toujours chauds, et cependant les fenêtres de la chambre sont gelées en dedans.

Dieu sait quand je trouverai l'occasion de vous envoyer cette lettre; mais je l'ai écrite pour l'acquit de ma conscience, et vous ne me reprocherez plus qu'une de vos lettres en ferait deux des miennes. Adieu.

---

chrétien : il est à présumer d'ailleurs qu'ici l'auteur se laisse entraîner par son exaltation. Ce sentiment, qui chez les femmes est presque toujours de la bienveillance, leur fait honneur : mais il n'en est pas moins vrai que le corps des effendis, ou docteurs de la loi, est la colonne de l'islamisme. A ce titre, peut-on croire qu'il existe dans ce corps de vrais philosophes, dépouillés de cet esprit de secte, de tout tems si funeste par ses résultats?

A SON ALTESSE ROYALE

LA PRINCESSE DE GALLES.

Andrinople, avril, an 1717.

Me voici, madame, à la fin d'un voyage qu'aucun chrétien n'a osé entreprendre depuis les empereurs grecs. Je ne regretterai pas les fatigues qu'il m'a coûtées, s'il me procure l'occasion d'amuser V. A. R. par mes relations sur des pays entièrement inconnus parmi nous. Les ambassadeurs des cours d'Allemagne, et les Anglais qui viennent ici en petit nombre, suivent toujours le Danube jusqu'à Nicopolis; mais nous avons trouvé ce fleuve couvert de glace, et M. Wortley était si zélé pour le service de S. M., qu'il a mieux aimé partir de suite que de faire son voyage plus commodément.

Nous traversâmes les déserts de la Servie, presque entièrement couverts de bois, bien que le pays soit naturellement fertile. Les habitans sont industrieux, mais l'oppression sous laquelle gémissent les paysans, les a forcés d'abandonner leurs chaumières, et de négliger la culture de leurs champs; ils ont tous été la proie des janis-

saires, lorsqu'il a plu à ceux-ci de les dépouiller. Cinq cents janissaires composaient notre garde; et j'avais presque tous les jours les larmes aux yeux, à la vue des vexations qu'ils commettaient dans les pauvres villages où nous passions.

Après sept jours de marche à travers des bois épais, nous arrivâmes à Nissa, autrefois la capitale de la Servie, située dans une belle plaine sur la rivière de Nissava. L'air y est très-pur, et le sol d'une fécondité extraordinaire. On m'assura que les dernières vendanges ont donné une quantité de vin si prodigieuse, qu'on a été obligé, à défaut de tonneaux, de creuser des réservoirs pour le contenir. A peine le peuple s'aperçoit-il de cette abondance; c'est un nouveau sujet digne d'exciter la compassion. Les pauvres gens qui, moyennant un prix fixé, avaient fourni des charriots pour le transport de nos bagages de Belgrade ici, ont tous été renvoyés sans paiement, et ils ne reçurent aucune indemnité, quoique plusieurs de leurs chevaux aient été estropiés, d'autres tués. Ils vinrent autour de la maison, ils pleuraient, s'arrachaient les cheveux et la barbe, de manière à émouvoir le cœur le plus insensible; mais ils n'obtinrent que des coups de bâton que leurs distribua une soldatesque insolente. Je ne saurais exprimer à V. A. R. combien je fus affectée de cette scène; je les aurais

volontiers payés de mon argent, mais c'eût été seulement enrichir l'aga, qui ne se serait pas fait un scrupule de le leur enlever.

Partis de Nissa, nous fîmes route pendant quatre jours à travers les montagnes, avant d'atteindre Sophia; cette ville est située sur la rivière de Lisca, dans une grande et belle plaine qu'environne une chaîne de montagnes, qui se dessine en amphithéâtre dans l'éloignement. Il est presqu'impossible de voir un plus beau site; la ville elle-même est très-grande et très-peuplée; elle renferme des bains chauds extrêmement renommés par leur vertu médicale. Nous arrivâmes en quatre jours à Philippopolis, après avoir franchi les défilés entre l'Hémus et le Rhodope, montagnes toujours couvertes de neige. Philippopolis est située sur une hauteur au bas de laquelle coule l'Hèbre. Elle n'est habitée que par des Grecs. On y trouve d'anciennes églises chrétiennes; les Grecs y ont un évêque; plusieurs des plus riches familles de la Grèce demeurent dans cette ville; mais elles sont obligées de cacher leurs richesses avec le plus grand soin : l'apparence de la pauvreté, malgré ses inconvéniens, est le seul moyen d'y échapper. De-là jusqu'à Andrinople le pays est ce qu'il y a de plus beau au monde (1).

(1) Plus la nature est prodigue de ses dons envers les contrées dont parle l'auteur, plus le sort des infortunés qui

Les vignes croissent sans culture sur toutes les collines ; le printemps éternel qui règne dans ces contrées, leur donne sans cesse un aspect riant et fleuri ; ce climat, tout délicieux qu'il paraît, ne sera jamais préférable à l'Angleterre, sujette aux neiges et aux frimas, tant que nous serons assez heureux pour jouir d'un gouvernement juste et doux, sous un roi qui fait consister son bonheur dans la liberté de ses peuples, et qui aime mieux être regardé comme leur père que comme leur maître (1).

Ce sujet m'entraînerait bien loin, et je crains d'abuser de la patience de V. A. R. ; mais ma lettre est entre vos mains, et vous pouvez la rendre aussi courte qu'il vous sera agréable, en la jetant au feu.

---

les habitent est digne de pitié. Pour un peuple qui n'est pas complétement abruti, le malheur le plus affreux n'est pas de vivre malheureux dans un pays stérile, mais de vivre esclave sous le plus doux climat, de n'employer son industrie que pour des oppresseurs, et d'enfouir tout ce qu'on peut soustraire à leur insatiable cupidité. Le pêcheur du Groënland, le chasseur sauvage du Canada ou de la Sibérie est heureux, si on le compare au misérable Raya dont les propriétés et l'existence sont également précaires, et qui, pour comble de maux, sent à la fois et à chaque instant, la douleur et la honte de ses fers.

(1) Ces mots pourraient bien n'avoir été écrits, que comme le passeport obligé de la lettre.

A MILADY RICH.

Andrinople, avril, an 1717.

Je suis maintenant dans un nouveau monde; chaque objet qui s'offre à mes regards me fait la même impression qu'un changement de décorations produit au théâtre. Je ne vous écris pas, milady, sans éprouver quelque satisfaction: vous trouverez désormais à mes lettres, je l'espère du moins, le charme de la nouveauté; vous ne me reprocherez plus que je ne vous dis rien d'extraordinaire.

Je ne vous fatiguerai point de la relation fastidieuse de notre voyage; mais je vous instruirai de ce que j'ai vu de remarquable à Sophia, une des plus belles villes de l'empire turc, et très-fameuse par ses bains chauds, où l'on se rend pour des motifs de plaisir autant que pour des raisons de santé. Je me suis arrêtée un jour entier à Sophia dans le dessein de visiter ses bains. J'avais l'intention de m'y rendre incognito, et je louai une voiture turque. Ces voitures ne sont nullement semblables aux nôtres; mais elles me paraissent beaucoup plus commodes pour le pays, où la chaleur est si excessive, qu'il y aurait un très-

grand inconvénient à placer des glaces aux portières. Les voitures turques ressemblent beaucoup aux voitures publiques de Hollande: leurs jalousies sont aussi en bois peint et doré; l'intérieur est orné des peintures qui représentent des corbeilles et des bouquets de fleurs, entremêlés de pensées ordinairement en vers. Les jalousies sont entièrement couvertes de drap écarlate, doublé en soie, et presque toujours décoré de franges et de riches broderies. Cette couverture se relève quand on veut, et les femmes peuvent, sans être vues, regarder à travers les jalousies. Quatre personnes y tiennent aisément; on y est assis sur des coussins.

Vers six heures, j'allai aux bains dans une de ces voitures couvertes; je les trouvai déjà remplis de femmes. Ces bains sont bâtis en pierre, et ils ont la forme de dômes, seulement garnis de fenêtres sur le toît; néanmoins on y reçoit une clarté suffisante; on a joint ensemble cinq de ces dômes; le premier, plus petit que les autres, sert de vestibule, et c'est l'endroit où se tient la portière; les femmes de qualité donnent en général à cette femme une couronne ou dix schellings, et je n'oubliai pas de me conformer à cet usage. La chambre suivante est très-grande et pavée en marbre; on l'a garnie tout autour de deux rangs de siéges de marbre en forme de so-

fas, placés les uns sur les autres. Cette chambre contient quatre fontaines d'eau froide, qui se jette d'abord dans des bassins de marbre, et coule ensuite sur le *pavé*, dans de petits canaux qui la conduisent dans la chambre voisine, un peu plus petite que la première. Elle est également meublée de sofas de marbre, disposés de la même manière; mais la fumée du soufre qui s'élève des bains voisins, répand dans cette petite chambre une si grande chaleur, qu'il est impossible d'y rester avec ses habits. Les deux autres dômes offrent des bains chauds; l'un d'eux a des robinets d'eau froide qui servent à donner au bain le degré de chaleur qu'on veut. J'étais en costume de voyage, c'est-à-dire, en habit fait pour monter à cheval, et je parus sans doute extraordinaire aux femmes; cependant nulle d'elles ne montra la plus légère surprise, et ne laissa échapper la plus légère marque d'une impertinente curiosité; toutes me reçurent avec civilité et de la manière la plus obligeante. Je ne connais aucune cour en Europe, où les femmes se fussent conduites avec tant de politesse envers une étrangère (1). Il y avait, je crois, environ deux cents

(1) L'esclavage des femmes turques, l'isolement dans lequel on les retient, doivent les empêcher de briller par cette affabilité extérieure, par cette aménité d'emprunt que donne

femmes, et néanmoins je ne vis aucun sourire dédaigneux paraître sur leurs lèvres : je n'entendis aucun de ces chuchotemens satiriques qui ne manquent jamais d'avoir lieu dans nos assemblées, quand il y paraît une personne qui n'est pas exactement habillée à la mode. Les femmes répétèrent à plusieurs reprises et les yeux attachés sur moi, « Uzèl, pek uzèl; » mots qui signifient « charmante, très-charmante. »

Les sofas du premier rang étaient couverts de coussins et de riches tapis : les femmes distinguées s'assirent dessus; leurs esclaves se placèrent derrière elles sur les seconds. Nul ornement n'indiquait leur rang, car elles étaient toutes dans l'état

---

le commerce du monde; mais elles peuvent avoir ce touchant abandon qui fait que l'infortune appelle la pitié : dans l'affliction, nous aimons tout ce qui semble s'intéresser à nous. Un esclavage perpétuel, quoiqu'adouci par la faveur du maître, livre les Odalisques à la mélancolie. Ce sentiment n'est pas sans douceur pour elles, comme pour ceux qui les approchent. Toutes les actions des Musulmans tendent à persuader aux femmes qu'elles ont une ame d'une nature moins parfaite que la leur; il n'est donc pas surprenant que ces femmes cherchent à prouver le contraire à tout étranger qui les aborde; mais dans l'intérieur du harem, la résignation paraît leur caractère dominant; cette résignation s'accroît même en raison de leur liberté, car leur réclusion leur épargne du moins le spectacle des fléaux que la brutale stupidité des Turcs amasse sur leur tête.

de nature, ce qui veut dire en bon Anglais, entièrement nues, sans que rien ne cachât ou leurs beautés, ou leurs défauts. Toutefois il ne leur échappa aucun sourire déshonnête, aucun mouvement immodeste : elles se promenaient avec la même grâce majestueuse que Milton prête à la mère du genre humain. J'en remarquai dont les proportions étaient aussi exactes que celles des déesses tracées par le crayon du Guide ou du Titien. Le plus grand nombre avait la peau d'une blancheur éclatante : seulement ornées de leurs beaux cheveux parsemés de rubans et de perles, séparés en plusieurs tresses qui tombaient sur leurs épaules, elles représentaient parfaitement les Grâces.

Je fus convaincue de la vérité d'une réflexion que j'ai souvent faite; que, s'il était d'usage que les femmes se montrassent nues, on ferait peu d'attention à leur figure. Je m'aperçus que celles qui avaient la peau plus délicate et les formes plus fines, attiraient mon admiration, quoique leurs figures soient en général moins belles que celles de leurs compagnes. Je vous avouerai franchement que j'eus assez de malice pour désirer en secret que M. Jervas (1) eût la faculté de

---

(1) Charles Jervas, élève de sir Godefroy Kneller, et l'ami de Pope, qui le mit en vogue par la belle épître qu'il lui adressa.

se rendre quelques momens invisible pour pouvoir contempler ce tableau ; j'imagine qu'il pourrait atteindre encore à plus de perfection dans son art, s'il voyait tant de belles femmes nues, en différentes attitudes, les unes causant, les autres travaillant, celles-ci prenant du café, ou des sorbets, et celles-là appuyées négligemment sur des coussins, tandis que leurs esclaves s'occupent à tresser leurs cheveux et à leur donner plusieurs formes élégantes. En un mot, c'est le café des femmes, où toutes les nouvelles de la ville se débitent, où l'on invente des récits scandaleux, etc. Les musulmanes s'y rendent une fois par semaine ; elles y restent au moins quatre à cinq heures, sans nuire à leur santé, quoiqu'elles passent immédiatement des bains chauds dans la chambre froide, ce qui me surprit beaucoup.

La femme qui paraissait jouir de la plus haute considération, m'engagea à m'asseoir près d'elle, et désirait ardemment que je me déshabillasse, pour entrer dans le bain. Ce ne fut qu'avec peine que je parvins à m'en dispenser ; cependant elle insista tellement, qu'enfin je me vis contrainte d'entr'ouvrir ma chemise, et de montrer mon corset détaché, ce qui la satisfit beaucoup ; car elle croyait que j'étais enfermée dans une machine, et qu'il n'était pas en mon pou-

voir de l'ouvrir. Les Musulmanes attribuaient cette invention à mon mari. J'étais ravie de leur politesse et de leur beauté; j'aurais eu bien du plaisir à passer plus de tems avec elles; mais M. Wortley étant déterminé à continuer sa route le lendemain de bonne heure, j'étais pressée de voir les ruines de l'église de Justinien, qui ne m'offrirent point un tableau si agréable que celui des femmes que je quittais. Ces ruines ne présentent plus qu'un monceau de pierres.

Adieu, Madame; je vous ai entretenue de choses dont vous n'aviez sans doute jamais entendu parler, puisque aucun voyageur n'en a encore fait mention, et que la peine de mort est portée contre le téméraire qui aurait pénétré dans cet asile.

A L'ABBÉ ***.

Andrinople, avril, an 1717.

Je m'empresse, vous le voyez, de tenir la promesse que je vous ai faite. J'ignore si la relation que je vous envoie, satisfera votre curiosité; mais je puis vous assurer que le désir de vous obliger m'a rendue très-active dans mes recherches et dans mes observations. Il est certain que nous n'avions que des renseignemens imparfaits sur les mœurs des Ottomans. Leur pays n'a guère été fréquenté que par des marchands, exclusivement occupés de leurs affaires, ou par des voyageurs qui n'y sont pas restés assez long-tems pour en parler avec exactitude.

Les Turcs ont trop d'orgueil pour converser familièrement avec des marchands; ainsi ces derniers, simples échos de bruits populaires, souvent mensongers, ne sont pas plus en état de nous instruire des usages de ces peuples, qu'un réfugié français, logé dans un grenier de *Greek-street*, ne le serait d'écrire sur la cour d'Angleterre.

Le voyage de Belgrade à Andrinople ne peut être entrepris que par un homme revêtu d'un

caractère public. Les bois, les déserts de la Servie sont le refuge accoutumé des voleurs qui, rassemblés par compagnie de cent cinquante, vont attaquer les passans, en sorte que toute notre garde nous devenait absolument nécessaire, pour traverser avec sécurité ce pays. Les villages y sont si pauvres, qu'on ne peut s'y procurer que par la force les denrées de première nécessité. Toutefois les janissaires, sans nulle pitié pour les misérables habitans, tuaient toute la volaille et tous les moutons qu'ils pouvaient rencontrer; ils ne s'informaient pas même à qui ces troupeaux appartenaient, et les malheureux propriétaires n'osaient réclamer, dans la crainte de subir d'indignes traitemens. Ils égorgeaient les agneaux qui ne venaient que de naître, les canards, les oies, les dindes, même au moment de l'incubation. Je me suis rappelé avec attendrissement les plaintes harmonieuses de Mélibée sur la perte de son troupeau chéri. C'est encore pis quand les pachas voyagent; ces oppresseurs, non contens d'avoir dévoré tout ce qui était de nature à satisfaire leur appétit et celui de leur nombreuse suite, ont encore l'impudence d'exiger des pauvres paysans ce qu'ils appellent l'argent des *dents* : c'est une contribution établie pour servir aux pachas de dédommagement des dents qu'ils ont usées en consommant les provisions des

villageois : ceci est exactement vrai, tout extravagant qu'on doive le trouver. Telle est la corruption naturelle qu'amène un gouvernement militaire. La religion mahométane n'autorise pas plus cette barbarie que la nôtre (1).

J'eus l'avantage de loger trois semaines à Belgrade chez un chef-effendi, c'est-à-dire, *érudit*. Les effendis sont également propres à remplir les fonctions judiciaires et celles de l'église, de sorte que le titre de prêtre ou celui d'avocat, signifie la même chose dans la langue turque. Les effendis sont les seuls hommes qui jouissent d'une considération réelle dans l'empire ; ils possèdent tous les emplois lucratifs, ainsi que tous les revenus de l'église. Le Grand-Seigneur, quoique l'héritier universel de ses sujets (2), ne se ha-

---

(1) Partout où la superstition et le fanatisme étouffent les principes de morale universelle, qui forment la base de toutes les religions, on se sert de la religion même pour légitimer les attentats contre la justice et contre l'humanité ; mais la religion est étrangère à tous les excès. Cependant, il est des religions souverainement intolérantes ; celles prêchées par le glaive. L'islamisme est de ce nombre, et il est faux qu'il n'autorise point les excès commis contre les Rajas ; car il prescrit l'extermination de tout ce qui n'est pas *croyant*.

(2) Ceci n'est point exact : le Grand-Seigneur paraît être l'héritier de ses sujets, quant aux terres concédées à titre de bénéfice à vie, ainsi que l'étaient les terres de la conquête en

sarde jamais de s'emparer de leurs terres ni de leur argent; leur fortune immobilière et mobilière passe, sans aucune interruption, à leurs enfans. Les effendis, il est vrai, perdent ce privilége, lorsqu'ils acceptent une place à la cour, ou le titre de pacha; mais peu d'entre eux offrent l'exemple d'une semblable folie. Vous jugez aisément du pouvoir de ces hommes, tout à-la-fois les seuls savants, et les seuls propriétaires de la plus grande partie des richesses de l'empire. Les effendis sont les véritables auteurs des révolutions; les soldats n'en sont que les instrumens. Ils ont déposé le dernier sultan, Mustapha, et leur pouvoir est si grand, que l'empereur croit de son intérêt de les flatter (1).

France, sous la première race, et au commencement de la seconde. D'un autre côté, le Grand-Seigneur a le droit de confisquer, soit les usufruits des bénéfices militaires, soit les propriétés des Turcs ou des Rajas, et s'il n'attente point au droit de propriété des effendis, c'est parce qu'interprètes du Koran, ils sont sacrés à ses yeux; et parce qu'exempts du service militaire, ils ont eu l'art, de même que les seigneurs français du dixième siècle, en rendant leurs bénéfices héréditaires, de les ériger en véritables fiefs.

(1) L'histoire nous apprend quel a été le fruit de ces complaisances pour une soldatesque qu'on ne peut réprimer que par la terreur, et qui se venge de la terreur par la révolte. La mort violente de ce même Achmet III (qui régnait à l'épo-

Voilà une longue digression. Je reviens à l'effendi Achmet-Bey. Les entretiens intimes que j'ai eus avec lui, m'ont offert l'occasion de m'instruire de la religion et des mœurs des Turcs, plus exactement qu'aucun des chrétiens n'a pu les connaître. Je lui expliquai la différence qui existe entre l'église anglicane et l'église romaine; il parut enchanté d'apprendre qu'il y avait des chrétiens qui n'adoraient ni les images ni la vierge Marie. Le mystère de la transsubstantiation lui sembla fort étrange (1). En comparant nos articles de foi, je me suis convaincue que si notre ami D*** avait la liberté de prêcher ici, il lui serait facile d'amener au christianisme les trois quarts des Turcs, dont les notions diffèrent peu des siennes.

M. Whiston serait un très-bon apôtre dans ce

---

que où lady Montague écrivait ses Lettres), celle de la plupart de ses successeurs, et de nos jours, le meurtre de Sélim III et de Mustapha IV sont des leçons qui n'ont pas besoin de commentaire.

(1) Il est curieux de voir lady Montague se prévaloir de l'opinion d'un musulman sur les dogmes de l'église romaine, et d'accepter un juge aux yeux duquel tout ce qui n'est pas disciple de Mahomet, doit être son esclave. Au surplus, on ne relevera point ce qu'ont ici d'inconvenant les expressions anti-papistes de l'auteur. Les mystères d'une religion divine se défendent assez d'eux-mêmes.

pays. Si vous lui communiquez ces détails, je ne doute pas que son zèle ne s'enflamme ; mais dites-lui que pour en faire usage, il faut avant tout qu'il ait le don des langues.

Le mahométisme est divisé en autant de sectes que le christianisme, et sa première institution n'a pas été moins dénaturée, ni moins obscurcie par les interprétations. Je ne puis m'empêcher de réfléchir sur le penchant naturel que le genre humain a pour les mystères et pour les nouveautés. Les Zeidi, les Kudi, les Jabari, etc. me représentent les catholiques, les luthériens, les calvinistes, et ils manifestent la même ardeur les uns contre les autres ; mais si j'ai pénétré dans le secret des effendis, le pur déisme est leur opinion dominante. Ils la dérobent au peuple, que les prédicateurs amusent, suivant leurs intérets, de mille notions différentes. Il en est très-peu (Achmet-bey prétend même qu'il ne s'en rencontre pas un) assez privés de raison, pour oser dire qu'il n'y a point de Dieu ; et sir Paul Ricaut s'est trompé (comme cela lui arrive souvent) lorsqu'il appelle athée la secte Muterin (le secret entre nous). Les Muterins sont déistes, et leur impiété consiste à se moquer de leur prophète. Achmet-bey ne m'avoua point qu'il professait leurs opinions ; mais il ne se faisait aucun scrupule de s'éloigner en divers points des

lois de Mahomet, et il buvait du vin tout comme nous. Quand je lui demandais comment il s'accordait une semblable liberté, il me répondait que tout ce que Dieu avait créé, était bon et destiné à l'usage de l'homme, que la prohibition du vin était néanmoins un précepte fort sage, et que l'on devait faire observer à la classe du peuple, pour qui l'usage immodéré de cette liqueur deviendrait une source de désordres; mais que le prophète n'avait jamais eu l'intention d'étendre la défense du vin, jusqu'aux personnes qui savaient en user avec réserve. Toutefois, Achmet-bey ajoutait qu'on devait éviter le scandale, et qu'il ne buvait jamais de vin en public. Les Turcs distingués partagent cette opinion, et il en est très-peu qui s'abstiennent de boire du vin; mais il leur est difficile de s'en procurer.

Achmet-bey m'assura que si je comprenais l'arabe, j'aurais le plus grand plaisir à lire l'Alcoran, qui, loin de contenir les absurdités qu'on lui attribue, offre la morale la plus pure, exprimée dans le plus noble langage : j'ai, depuis mes conversations avec le pacha, entendu des chrétiens impartiaux parler de la même manière que lui de l'Alcoran; et, d'après cela, je ne doute pas que toutes les traductions n'aient été faites sur des copies de prêtres grecs, qui l'auront méchamment falsifié. Il n'y eut jamais de classe

d'hommes (1) plus corrompus et plus ignórans; néanmoins, l'église grecque diffère si peu de l'église romaine, que rien, je l'avoue, ne m'inspire une plus grande horreur pour votre clergé, que la barbare persécution qu'il leur a fait souffrir, toutes les fois qu'il en a été le maître, par la seule raison qu'ils ne reconnaissent pas le pape. Le dissentiment sur ce seul article, fait donner aux Grecs les noms d'hérétiques et de schismatiques; et ce qui est pis, on leur a infligé le même traitement qu'à ces sectaires. Je trouvai à Philippopolis une secte de chrétiens, qui s'appellent Paulinistes. Ils montrent une vieille église où ils disent que Saint-Paul a prêché; c'est

---

(1) Les prêtres grecs, dans l'état d'abjection où les Osmanlis ont cherché à les retenir, devaient-ils appeler l'admiration des chrétiens sur le livre sacré qui forme le code de leurs oppresseurs? Ces prêtres ont été trop long-tems ignorans et corrompus, car de la corruption et de l'ignorance naît la servitude. Lady Montague les trouverait maintenant bien changés : ils connaissent le prix de la liberté, et ils ont juré de vaincre ou de mourir pour elle. Musulmans, ils languiraient encore dans l'esclavage; chrétiens, ils travaillent à reconquérir leur dignité d'homme, et leurs droits de citoyens. Ces deux résultats suffisent pour juger quelle est la morale la plus pure, de celle du Koran, ou de celle de la religion grecque.

leur saint favori, comme Saint-Pierre est celui de Rome; dans ces deux villes, on préfère l'apôtre qu'on a choisi, à tous les autres. Mais des cultes divers dont j'ai pris connaissance, le plus singulier me paraît être celui des Arnautes : ces peuples, originaires d'Arnaoutlich, l'ancienne Macédoine, conservent le courage et la hardiesse des Macédoniens, quoiqu'ils en aient perdu le nom. Les Arnautes sont les meilleures troupes de l'empire turc, et les seules capables de résister aux janissaires. Ils servent dans l'infanterie : nous en avons eu une garde qu'on relevait dans toutes les villes considérables où nous passions. Les Arnautes s'arment et s'équipent à leurs frais : ils sont vêtus d'un drap blanc très-commun, portent des fusils d'une longueur prodigieuse, qu'ils placent sur leurs épaules, et ils courent comme s'ils n'en sentaient pas le poids. Le chef entonne un air grossier, mais qui n'est pas désagrable, et que sa troupe répète en chœur. Ce peuple, vivant parmi des chrétiens et des mahométans, et n'étant pas assez instruit dans la controverse, pour juger laquelle des deux religions est la meilleure, les suit l'une et l'autre, afin de ne pas rejeter entièrement la véritable. Les Arnautes fréquentent les mosquées le vendredi, les églises le dimanche. Pour s'excuser de leur foi incertaine,

ils disent qu'ils ont la certitude d'être, au jour du jugement, protégés par le vrai prophète : mais quel est-il ? c'est ce qu'ils se regardent comme incapables de décider dans ce monde. Ces hommes sont, je crois, les seuls qui aient une opinion si modeste de leurs lumières.

Voilà les observations que j'ai faites sur les religions différentes que j'ai vues pratiquer : il est inutile que je vous prie de me pardonner la liberté que j'ai prise, en parlant de la religion catholique ; je sais que vous condamnez autant le charlatanisme de toutes les églises, que vous révérez les vérités sacrées que vous et moi reconnaissons également.

Vous vous attendez à ce que je vous parle en détail des antiquités de ce pays ; mais on n'y voit que peu de débris des monumens de l'antique Grèce. Nous passâmes près d'un fragment d'arche qu'on appelle communément la porte de Trajan, parce qu'on suppose que ce prince la fit construire pour fermer le passage sur les montagnes entre Sophia et Philippopolis ; mais je crois plutôt que c'est le fragment d'un arc de triomphe (quoique je n'aye pu y voir aucune inscription). Si ce passage avait été fermé, il en existait plusieurs autres où l'on aurait fait aisément défiler une armée ; et quoique Baudoin,

comte de Flandres, après avoir conquis Constantinople, eût été mis en déroute complète dans ce défilé, je ne saurais m'imaginer que les Allemands s'y trouvassent aujourd'hui arrêtés. Il est vrai que les routes qu'on y a construites, sont maintenant très-commodes, pour le passage de l'armée turque. Il n'est pas un fossé sur lequel on n'ait élevé un grand pont de bois extrêmement solide. D'ailleurs, les précipices ne sont pas si terribles qu'on me l'avait dit. Au milieu de ces montagnes, nous fîmes halte au petit village de Kiskoï, entièrement habité par des chrétiens. Tous les paysans de la Bulgarie professent la religion chrétienne. Ils n'ont pour habitation que de petites cabanes construites avec de la boue séchée au soleil; et ils les abandonnent pour fuir dans les montagnes, quelques mois avant la marche de l'armée turque, qui les ruinerait entièrement en leur enlevant leurs troupeaux. Cette précaution conserve parmi eux une espèce d'abondance: ils possèdent en commun des champs d'une vaste étendue, où ils ont la liberté de semer tant qu'il leur convient; et ils sont en général bons cultivateurs. J'y bus diverses sortes de vins délicieux. Les femmes portent des colliers de verre, de toutes sortes de couleurs : elles ne sont pas laides, mais leur teint est bazanné.

Je vous ai entretenu de tout ce que j'ai recueilli de curieux dans mon voyage ; peut-être même vous en ai-je parlé trop en détail. Quand je serai à Constantinople, je m'occuperai de réunir ce que cette ville offre de plus intéressant, et je vous en ferai part.

A LA COMTESSE DE B***.

Andrinople, Avril 1717.

COMME je ne puis jamais, milady, oublier une seule de vos commissions, la première chose dont je me suis occupée ici, a été de m'informer des étoffes que vous m'avez ordonné d'acheter pour vous; mais je n'ai rien trouvé qui vous convînt. Les costumes de ce pays diffèrent tellement de ceux de Londres, que les mêmes étoffes ne peuvent s'employer à faire des caftans et des manteaux. Cependant, loin d'abandonner mes recherches, je les renouvellerai à Constantinople, quoique tout me porte à croire que cette ville ne m'offrira pas d'étoffes plus belles que celles d'Andrinople, aujourd'hui la résidence de la cour.

On avait marié, quelques jours avant mon arrivée, la fille aînée du Grand-Seigneur; et les femmes turques déploient dans ces occasions toute leur magnificence. L'épouse fut conduite en grande pompe dans la maison de son mari : elle est veuve du dernier visir qui a été tué à Péter-waradin. Je ne sais si son mariage avec le visir ne devait pas s'appeler plutôt un contrat,

puisque les époux n'ont jamais vécu ensemble. Toutefois, la plus grande partie des biens du visir est échue à son épouse. Il avait obtenu la permission de la visiter dans le sérail ; et comme il était un des plus beaux hommes de l'empire, il lui inspira le plus tendre amour. Quand elle vit son second mari, qui a plus de cinquante ans, elle ne put retenir ses larmes. C'est un homme d'un mérite distingué, et le favori du sultan ; mais il n'a point les qualités faites pour charmer les yeux d'une fille de treize ans.

Le gouvernement est ici entièrement entre les mains de l'armée. Le sultan, avec son pouvoir absolu, n'est pas moins esclave que le dernier de ses sujets ; et il tremble au plus léger signe de mécontentement qu'il aperçoit sur le front d'un janissaire. Néanmoins on remarque une plus forte apparence de soumission dans ce pays que dans le nôtre. En Turquie, on ne parle qu'à genoux à un ministre d'état ; si, dans un café, quelqu'un laissait échapper une réflexion sur sa conduite, les espions qui assiégent tous les lieux publics, révéleraient bientôt son attentat (1) ; sa

---

(1) La délation est fille de la tyrannie. Veut-on juger de la bonté du gouvernement ? après avoir jeté un coup-d'œil sur ses lois criminelles, qu'on prenne des renseignemens sur la quantité d'espions payés par la police. Dans les tems de trou-

maison serait rasée; et peut-être même les témoins de son imprudence se verraient-ils tous appliqués à la question. Aussi on n'entend nulle part se plaindre; on ne compose point de pamphlets, on ne trouve point de tavernes dans lesquelles on se livre à des controverses politiques,

> Conséquence fâcheuse de la liberté,
> Mauvais effet d'une noble cause (1).

Les dénominations de partis sont inconnues; mais si un ministre déplaît au peuple, en trois heures de tems il est arraché des bras de son maître; on lui coupe les mains, la tête, les pieds, et le plus respectueusement possible on les

---

bles, les délateurs salariés ne suffisent point; il est peu de familles qui n'ayent les leurs; dès-lors la guerre civile existe véritablement, bien que les factions ne déchirent pas, les armes à la main, le sein de leur patrie.

(1) Il y a de la franchise dans cet aveu de milady Montague; mais il y a aussi de l'injustice. Oui, la liberté dans les discussions écrites ou orales, ce qu'elle appelle des pamphlets, et la politique dans les tavernes, sont en Angleterre des conséquences de la liberté publique. Si la liberté est un bien, les conséquences n'en peuvent être fâcheuses; si la cause est noble, l'effet est bon. La liberté anglaise n'a que ces deux palladium, liberté de la presse et jugement par jury, car l'une est inséparable de l'autre, et la discussion libre des affaires publiques dans les lieux où une réunion de citoyens peut se former sous les auspices de la loi.

place à la porte du palais, tandis que le sultan, pour qui on proteste d'une adoration sans bornes, reste tremblant dans son appartement, et n'ose ni défendre ni venger son favori.

Telle est la triste condition du monarque le plus absolu de la terre, et qui ne reconnaît d'autres lois que ses volontés (1).

Je ne puis m'empêcher de souhaiter, dans la sincérité de mon cœur, que le parlement envoie ici un vaisseau chargé des partisans de l'obéissance passive, pour qu'ils puissent voir un gouvernement arbitraire dans tout son éclat, et qu'ils jugent quels sont les plus malheureux, du prince, des peuples, ou des ministres (2). J'aurais beau-

---

(1) Ce passage est dans sa concision effrayant de vérité. On regrette seulement que lady Montague, qui s'arrête avec tant de complaisance sur quelques détails frivoles, n'ait point donné plus d'étendue au tableau de cette anarchie militaire, que les dernières victoires des Impériaux contre les Turcs, rendaient de jour en jour plus menaçante, et sous laquelle succomba l'infortuné Achmet III. Mais on ne saurait trop le répéter, c'est un peuple stationnaire dans sa stupidité; on doit juger du passé par le présent. Les mêmes alarmes ont dû exciter en 1821, les mêmes fureurs qu'en 1717. Ainsi le lecteur sensé qui connaît les Ottomans du dix-neuvième siècle, a jugé ceux du siècle précédent.

(2) Cette maxime est bonne et belle,
Mais dans les cours de quoi sert-elle ?

coup de réflexions à faire sur ce sujet; mais votre raison éclairée vous en fournira de plus judicieuses que ne le seraient les miennes.

J'allai hier, avec la femme de l'ambassadeur français, voir le Grand-Seigneur lors de son passage pour se rendre à la mosquée. Il était précédé par un grand nombre de janissaires, de spahis et de bostangis, décorés de longs panaches blancs. Après eux, on voyait les jardiniers du prince. Ces détachemens divers formaient un cortége considérable. L'éclat de leurs costumes, dont les couleurs étaient très-belles et très-vives, offrait de loin une sorte de ressemblance avec un parterre de tulipes. L'aga des janissaires revêtu d'une robe de velours pourpre, doublée d'une étoffe d'argent, s'avançait sur leurs pas. Deux esclaves richement habillés conduisaient son cheval. Derrière lui, se montrait le kisla-aga : il avait une robe jaune doublée d'hermine, qui fesait parfaitement ressortir sa figure noire. Enfin paraissait le Grand-Seigneur vêtu d'une robe verte doublée d'une fourrure de renard noir de Sibérie, qu'on estime valoir mille livres sterling. Il montait un beau cheval dont le harnois était couvert de broderies et de pierres précieuses. Derrière lui, on conduisait à la main six autres chevaux richement caparaçonnés; deux de ses principaux cour-

tisans portaient sur une crosse, l'un, le pot à café d'or de Sa Hautesse, et l'autre sa tasse d'argent; un troisième portait sur sa tête un tabouret d'argent, pour que le prince pût au besoin s'asseoir.

Il serait ennuyeux de vous décrire les costumes et les turbans dont la variété indique chez les Osmanlis les rangs et les dignités. J'en ai vu plusieurs milliers, tous extrêmement agréables et riches; et peut-être n'est-il pas possible d'assister dans aucun pays, à une procession si brillante.

Le sultan nous parut un bel homme, d'environ quarante ans. Nous remarquâmes néanmoins quelque chose de sévère dans sa contenance. Ses yeux sont très-noirs, et ses regards un peu sombres. Il s'arrêta sous la fenêtre où nous étions, et tout en s'informant de notre nom (je le suppose), il nous regarda attentivement, de manière que nous eûmes le tems de l'examiner. La femme de l'ambassadeur français convint avec moi, que le sultan avait fort bonne mine.

Je vois très-souvent cette dame : elle est jeune, et sa compagnie aurait beaucoup de charme pour moi, si je pouvais lui persuader de se mettre au-dessus de l'étiquette et des cérémonies, qui rendent la vie uniforme et fastidieuse : mais elle est si vaine de ses gardes, de ses vingt-quatre laquais et de ses écuyers, qu'elle aimerait mieux

mourir que de me rendre une visite, sans se faire suivre de ce cortége et d'une voiture remplie de demoiselles engagées à son service, et qu'on nomme filles d'honneur. Ce qui me contrarie, c'est qu'aussi long-tems qu'elle viendra me voir avec son ennuyeux équipage, je serai obligée de me faire accompagner chez elle par le mien. Cependant notre interêt mutuel doit nous réunir fréquemment.

J'allai l'autre jour avec elle faire le tour de la ville dans une voiture dorée et découverte. Notre cortége entier nous suivait. Nous étions précédées de nos gardes, qui auraient pu inviter le peuple à regarder ce qu'il n'a jamais vu, ce qu'il ne reverra peut-être jamais, deux jeunes ambassadrices chrétiennes ensemble. Milady s'imaginera aisément que nous attirâmes sur nos pas une foule de spectateurs; mais tous aussi silencieux que la mort. S'ils eussent pris la liberté que s'arroge le peuple de Londres lorsqu'il aperçoit quelque chose de nouveau, nos janissaires auraient, sans scrupule et sans craindre d'être punis, fondu sur les curieux, le cimeterre à la main. Les janissaires sont au-dessus de la loi: néanmoins ils ont de bonnes qualités; ils sont pleins de zèle et de fidélité pour les personnes qu'ils servent, et regardent comme leur devoir

de se battre pour elles dans toutes les occasions. J'en ai eu un exemple très-plaisant dans un village en de çà de Philippopolis, où notre garde vint nous rejoindre. J'avais demandé des pigeons pour notre souper : un de mes janissaires alla aussitôt trouver le Cadi (premier officier civil de la ville), et lui ordonna de m'en envoyer plusieurs douzaines. Le pauvre homme répondit qu'il en avait déja fait chercher, mais qu'il n'en avait pu trouver un seul. Mon janissaire, dans son zèle pour mon service, le constitua aussitôt prisonnier dans sa chambre, en lui disant qu'il méritait la mort pour son impudence; et, sans vouloir écouter ses excuses, il ajouta que par respect pour moi, il ne le punirait que sur mon ordre. Il vint ensuite me trouver très-gravement; il me demanda ce que je voulais qu'il fît de cet homme, affirmant que dans le désir de me plaire, il m'apporterait sa tête si je le souhaitais.

Ceci peut vous donner une idée du pouvoir illimité de cette troupe, dont tous les membres se traitent de frères et s'engagent à venger réciproquement leurs injures, dussent-ils aller au Caire, à Alep, ou dans quelque autre partie du monde. Cette ligue inviolable les rend si puissans, que les personnes

les plus considérables de la cour ne parlent jamais aux janissaires, sans leur adresser des flatteries ; et dans les provinces d'Asie, quiconque est riche se voit contraint de s'enrôler parmi eux, pour mettre en sureté ses propriétés.

A LA COMTESSE DE MAR.

Andrinople, 1er. Avril 1717.

Je désirerais, ma chère sœur, que vous missiez autant d'exactitude à m'apprendre ce qui se passe de votre côté du globe, que je prends de soins à vous amuser par la relation de tout ce que je vois qui mérite de vous être raconté. Vous vous bornez à me dire et redire que votre ville est fort triste; il est possible qu'elle le soit pour vous, lorsque chaque jour ne vous offre pas quelque chose de neuf; mais moi qui reste toujours en arrière de deux mois au moins des nouvelles, je trouverais agréable et nouveau ce qui vous semble rebattu: je vous en prie, écrivez-moi avec plus de détails. Peut-être la relation que je vous adresse, éveillera votre reconnaissance; je n'ai rien oublié pour qu'elle vous intéressât. Mais le spectacle qui vous surprendrait le plus ici, serait de me voir vêtue à la Turque; néanmoins je crois que vous penseriez comme moi, que ce costume me sied admirablement. J'ai l'intention de me faire peindre avec cet ajustement, et de vous envoyer ce portrait. En attendant, je vais vous décrire

mon habit turc. La première partie consiste dans une paire de caleçons, très-amples, qui descendent jusque sur mes pieds et couvrent mes jambes plús modestement que nos jupes. Ils sont de damas couleur de rose pâle et brodés en fleurs d'argent. Mes souliers sont de peau de chevreuil blanc et brodés en or. Une chemise de gaze de soie très-fine ornée d'une légère broderie, recouvre tout l'ajustement : elle a de larges manches qui ne tombent que jusqu'à la moitié du bras. On la ferme au cou avec un bouton de diamant ; mais elle ne dérobe aux regards ni la forme, ni la couleur du sein.

L'*antery* est une camisole de damas blanc et or, et serrée sur la taille de manière à la dessiner parfaitement. Cette camisole a de très-longues manches qui se jettent en arrière et qui sont enrichies de boutons de diamant ou de perles. Mon *caftan*, de la même étoffe que mes caleçons, est une robe exactement faite à ma taille : elle descend jusqu'à mes pieds, et elle a des manches étroites et longues tombant en ligne droite. Je place là-dessus une ceinture de diamans et de pierres précieuses, large d'environ quatre doigts. Les femmes qui ne peuvent faire une dépense aussi forte, portent une ceinture de satin richement brodée ; mais il

faut toujours qu'elle soit attachée par-devant avec une agraffe de diamant.

Ma *curdée* est une robe ample qu'on passe par-dessus ses vêtemens. On la garde, ou on la retire suivant la température du jour; elle est d'un riche brocard, et doublée d'hermine ou de martre. La mienne est d'un brocard or et verd. Les manches de la curdée couvrent à peine les épaules. La coïffure se compose d'un bonnet appelé *talpock;* en hyver, il est d'un velours fin orné de perles ou de diamans; et dans l'été, d'une étoffe d'argent légère et brillante. On le place de côté sur la tête, et il s'en détache un gland d'or qui tombe avec grâce sur le cou. Plusieurs de ces bonnets sont couronnés par un cercle de diamans, les autres par un mouchoir richement brodé. De l'autre côté de la tête les cheveux sont peignés lisses, et les femmes peuvent les parer à leur fantaisie. Les unes placent dessus des fleurs, les autres un panache ou des plumes de héron, ou tout ce qui leur plaît. Mais la mode le plus universellement adoptée, c'est un large bouquet de pierres précieuses qui imite les fleurs naturelles : des perles en forment les boutons; des rubis de diverses teintes figurent les roses, des diamans les jasmins, des topazes les jonquilles, etc. On est parvenu à les nuancer si

tresse de son esclave. Il est impossible au mari le plus jaloux de reconnaître sa femme lorsqu'il la rencontre dans la rue, où nul homme n'ose aborder ni suivre une femme.

Cette mascarade perpétuelle leur permet de se livrer sans crainte à leurs inclinations. La manière la plus générale de nouer une intrigue, est de donner rendez-vous dans la boutique d'un juif. La destination principale des maisons de commerce des juifs, est aussi connue que celle de nos magasins des Indes; et cependant ceux qui ne se servent pas des juifs pour des plaisirs illicites, ne se font pas scrupule d'acheter chez eux quelques bagatelles, et d'examiner les riches marchandises qu'on y trouve. Les femmes d'une haute distinction se font rarement connaître à leurs amans, et il est si difficile de découvrir leur rang, qu'un homme a souvent entretenu une correspondance intime avec une femme pendant plus de six mois, sans avoir pu seulement soupçonner son nom. Vous devinerez facilement combien est petit le nombre des épouses fidèles, dans un pays où elles n'ont rien à redouter de l'indiscrétion, puisque vous en voyez tant qui ont le courage de braver le mépris dans ce monde, et les supplices dont elles sont menacées dans l'autre: menaces qu'on ne fait point aux femmes turques. Celles

qui sont riches ne redoutent pas le ressentiment de leur mari, puisqu'elles ont le droit de disposer de leur dot. Je regarde les femmes turques comme les seules personnes libres dans l'empire ottoman : le divan leur rend des hommages; et le Grand-Seigneur lui-même, quand il fait mettre à mort un pacha, ne viole jamais les priviléges des harems. C'est l'appartement des femmes où reste à l'abri de toute perquisition la veuve du condamné (1).

Les femmes turques exercent un pouvoir despotique sur leurs esclaves, et les cachent aux regards de leurs maris, à l'exception de deux vieilles au plus qu'elles ont choisies elles-mêmes. La loi accorde, il est vrai, aux Musulmans la permission d'épouser quatre femmes; mais il n'est point d'exemple qu'un homme d'un rang élevé ait usé de ce droit, ou qu'une femme de haute naissance ait souffert que son époux en profitât.

Quand un mari devient inconstant (ce qui arrive toujours), il place sa maîtresse dans une

---

(1) Ce fait n'est pas entièrement exact. Dans les tems ordinaires, les firmans du Grand-Seigneur peuvent respecter le sérail du pacha proscrit; mais l'histoire des Turcs nous apprend, que les exécuteurs des ordres sanglans du sultan ont rarement épargné les maîtresses et les esclaves des pachas. Elles ont presque toujours été égorgées ou vendues par la soldatesque.

maison séparée, et va la voir le plus secrètement qu'il peut, ainsi que cela se pratique chez nous. Je ne connais ici parmi les grands, que le seul Testédar qui ait plusieurs femmes esclaves pour son usage dans les appartemens qu'il habite; mais on le regarde comme un homme de mauvaises mœurs; et sa femme refuse de le voir, quoiqu'elle continue de loger dans la même maison que lui. Vous voyez, ma sœur, que les coutumes des Turcs ne diffèrent pas autant des nôtres, que certains auteurs de voyages ont voulu le faire croire. Peut-être mes récits paraîtraient-ils plus amusans, si je les mélangeais d'usages imaginaires: mais rien ne me semble beau que le vrai, et je crois que rien ne saurait être aussi bien accueilli par vous.

A MONSIEUR POPE.

Andrinople, avril 1717.

Je pense que vous vous attendez à trouver quelque chose de bien nouveau dans ma lettre, puisque je fais un voyage que depuis plusieurs siècles aucun chrétien n'a entrepris. L'événement le plus remarquable qui me soit arrivé, c'est d'avoir failli être versée dans l'Hèbre, et si j'étais vivement éprise de la gloire de laisser après moi un nom illustre, je regretterais de n'avoir pas terminé mes aventures par un dénoûment aussi romanesque, que celui de perdre la vie dans le même fleuve ou jadis la tête harmonieuse d'Orphée fit entendre ces vers :

...... Caput à cervice revulsum
Gurgite quum medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen! animâ fugiente vocabat;
Eurydicen toto referebant flumine ripæ (1).

(1) L'Hèbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice, en flottant, murmurait le doux nom;
Eurydice! ô douleur! touchés de son supplice
Les échos répétaient, Eurydice! Eurydice!

Delille.

Peut-être alors quelques-uns de nos beaux esprits trouvant ma mort poétique, eussent appris au monde dans une élégie héroïque, que

L'ame d'Orphée et la mienne étant semblables,
Nous avions subi le même trépas.

Je désespère qu'il se présente dans l'avenir une occasion aussi favorable de faire dire de si belles choses de moi.

Au moment où je vous écris, j'habite une maison située sur le bord de l'Hèbre, et ce fleuve célèbre coule sous ma fenêtre. Mon jardin est rempli de hauts cyprès; plusieurs couples de tourterelles se posent sur les branches de ces arbres, et s'y livrent aux plus douces caresses: leur tendre roucoulement, et le magnifique ombrage qui charme ma vue me ramènent naturellement à des idées poétiques; et n'avouerez-vous point qu'il me faut une raison plus qu'ordinaire, pour résister aux inspirations de la muse pastorale dans ces mêmes lieux, où se révéla sa puissance?

L'été est déjà fort avancé dans cette partie du monde. A quelques milles d'Andrinople, toute la campagne ressemble à un vaste jardin, et les rives du fleuve sont garnies de rangs d'arbres fruitiers, sous lesquels les Turcs de la plus haute distinction viennent se récréer chaque

soir. Ils ne se promènent pas ; la promenade n'est pas un de leurs plaisirs ; mais ils choisissent un beau gazon sous un feuillage très-épais ; ils font étendre dessus des tapis, s'en servent comme de siéges, boivent en cet endroit leur café, tandis que leurs esclaves chantent ou jouent d'un instrument. A de petites distances l'une de l'autre, on y rencontre des compagnies qui se plaisent à écouter le bruit des eaux du fleuve. Ce genre de plaisir paraît si agréable aux Turcs, que les jardiniers eux-mêmes aiment à s'y livrer. Ils s'asseyent pour la plupart avec leur famille sur les bords des fleuves, pour jouer d'un instrument qui rappelle par ses proportions et par sa forme l'antique chalumeau. Cet instrument composé de roseaux d'égale grandeur, rend les sons les plus doux.

M. Addisson se confirmerait ici dans l'idée, que les statues grecques ou romaines n'offrent pas l'image d'un instrument de musique, qui ne soit familier au peuple de ce pays. Les jeunes gens s'amusent en général à tresser des guirlandes pour orner leur agneau favori. J'ai souvent vu des agneaux parés de fleurs, et leur toison peinte, couchés aux pieds de leurs maîtres, tandis qu'ils chantaient ou qu'ils se livraient à différens jeux. Toutefois, ils n'ont jamais lu de romans, mais ils se livrent aux anciens divertissemens du

pays, comme les bergers de la Grande-Bretagne s'amusent au jeu du ballon ou à celui de la balle.

La douceur et la chaleur du climat leur interdisent les exercices violens; ils n'en ont même aucune idée. Leur nature les porte à la mollesse et les éloigne du travail. L'extrême fécondité du sol favorise ces dispositions. La seule classe heureuse parmi les habitans des campagnes est celle des jardiniers. Ils fournissent la ville de légumes et de fruits, et paraissent vivre dans une honnête aisance. Ils sont, en général, d'origine grecque. Au milieu de leurs jardins, s'élève une petite cabane, où leurs femmes et leurs filles jouissent de la liberté de se montrer sans voile. Elles sont très-propres, très-jolies, et passent leurs jours à travailler sous l'ombrage.

Je suis convaincue maintenant, que les récits de Théocrite sont pris dans la nature; qu'il n'a fait que peindre les paysans de ces contrées, et, avant que l'oppression ne pesât sur eux, qu'ils menaient tous la vie agréable que mènent aujourd'hui les jardiniers. Je ne doute pas que si cet auteur fût né dans la Grande-Bretagne, il n'eût rempli ses idylles de descriptions inconnues en Turquie, où l'on n'a ni granges ni laiteries, où l'on emploie les bœufs à fouler le grain, et où le beurre même n'est pas connu, ce qui me fâche beaucoup.

Je relis votre Homère avec un plaisir infini; j'en admire maintenant plusieurs passages dont je n'avais pas senti entièrement la beauté. Les usages du tems d'Homère sont encore pour la plupart suivis dans ce pays. Je suis moins surprise d'y trouver les coutumes antiques, que je ne l'aurais été dans toute autre contrée; les Turcs ne cherchant point à répandre leurs usages, ainsi que le font les autres nations qui s'imaginent être plus policées (1).

Je craindrais de vous ennuyer, si je vous entretenais des remarques que j'ai faites sur les passages d'Homère qui ont des rapports avec les

---

(1) A entendre lady Montague, ces Turcs si polis, si élevés au-dessus des autres peuples par l'excellence de leurs antiques usages, dédaigneraient de les répandre parmi les nations civilisées de l'Europe; mais ces usages, ces habitudes pastorales, et même ces modes transmises de siècle en siècle, depuis Homère et Théocrite, ne sont point dûs aux Turcs, mais aux Grecs, qui couvrent la surface du pays qu'on nomme, et qu'on ne nommera peut-être pas long-tems encore la Turquie d'Europe. Dans ces contrées où ils sont isolés de leurs oppresseurs par les lois, les mœurs, la religion, les usages et les coutumes, les Grecs s'adonnent avec succès à l'agriculture et au commerce. Pour se convaincre de la singulière méprise de l'auteur, il suffit de jeter un coup-d'œil sur quelques pages des Voyages de MM. de Choiseul-Gouffier et de Pouqueville, en Grèce et en Turquie.

coutumes encore existantes : mais je puis vous assurer que les princesses et les femmes de distinction emploient leur tems à broder des voiles ou des robes, et qu'entourées d'esclaves, elles offrent absolument le même tableau qu'Homère nous a retracé d'Andromaque et d'Hélène. La description du ceinturon de Ménélas ressemble exactement à celui que les hommes d'un haut rang portent aujourd'hui ; ils sont richement brodés tout au tour, et s'attachent avec une large agraffe en or. Le voile blanc qu'Hélène jetait sur sa figure, est encore de mode, et je ne vois jamais, ce qui m'arrive continuellement, une demi-douzaine de vieux pachas avec leur barbe vénérable, assis au soleil, sans me rappeler le bon roi Priam et ses conseillers. La danse des femmes me représente parfaitement l'image de la danse de Diane sur les bords de l'Eurotas. Une femme de qualité conduit la danse ; elle est suivie d'une troupe de jeunes filles qui imitent ses pas, et répètent en chœur ses chants : les airs extrêmement vifs et gais, sont néanmoins pleins de mollesse. La conductrice de la danse en varie à son gré les pas, mais à des intervalles égaux. On les exécute avec tant de précision, qu'aucune de nos danses ne me paraît aussi agréable que la leur. Je me mêle souvent parmi les danseuses, mais je ne suis pas assez habile pour les conduire.

Je ne vous parle que des danses grecques, les danses turques sont très-différentes.

J'aurais dû vous dire d'abord que les mœurs orientales nous instruisent du véritable sens de plusieurs passages de l'Écriture, qui ne nous paraissent pas clairs, les phrases des Turcs étant d'ordinaire dans la forme du style que nous appelons le langage de l'Écriture. Le turc vulgaire ne ressemble point à la langue que parlent les gens de la cour et les gens distingués, qui mêlent souvent l'arabe et le persan à leur propre langue. Il paraîtrait aussi ridicule d'employer des expressions ordinairement usitées, lorsqu'on s'entretient avec un homme en place ou avec une femme de condition, que de se servir à notre cour ou dans nos salons du patois d'Yorkshire ou de Sommersetshire.

Les Turcs ont aussi ce qu'ils nomment le langage sublime : c'est proprement le style de l'Écriture ; et ils le consacrent à la poésie. Je pense qu'il vous sera agréable d'en avoir un exemple sous vos yeux, et je suis charmée d'être à même de satisfaire sur ce point votre curiosité. C'est pourquoi je vous fais passer une copie fidèle des vers qu'Ibrahim pacha, le favori régnant, a composés pour la jeune princesse son épouse, à l'époque où il ne lui était pas permis de la voir sans témoins, quoiqu'elle habitât la même

maison que lui. Ce pacha a de l'esprit et de l'érudition. Qu'il soit d'ailleurs capable ou non de faire de bons vers, vous sentez que dans une semblable occasion, il n'aura pas manqué d'avoir recours au meilleur poète de l'empire. Ainsi ces vers peuvent être regardés comme un modèle de la plus belle poésie turque. Vous trouverez sans doute comme moi, qu'ils ont un grand rapport avec le cantique que Salomon composa jadis pour sa royale épouse.

VERS TURCS

Adressés à la sultane, fille aînée du sultan Achmet III.

PREMIÈRE STANCE.

Le rossignol erre maintenant dans les vignes ;
Sa passion est de chercher des
Je descends pour admirer la beauté des vignes ;
La douceur de tes charmes aravi mon ame.
Tes yeux sont noirs et vifs,
Mais sauvages et dédaigneux comme ceux du cerf.

DEUXIÈME STANCE.

Mon bonheur est différé de jour en jour:
Le cruel sultan Achmet ne veut pas me permettre de voir
Ces joues plus vermeilles que les roses.
Je n'ose dérober un de tes baisers.
La douceur de tes charmes a ravi mon ame.
Tes yeux sont noirs et vifs,
Mais sauvages et dédaigneux comme ceux du cerf.

TROISIÈME STANCE.

Le malheureux Ibrahim soupire dans ces vers:
Un dard parti de tes yeux a blessé mon cœur.
Ah! quand l'heure de la possession arrivera-t-elle?
Dois-je encore attendre long-tems?
La douceur de tes charmes a ravi mon ame.
Ah! sultane aux yeux de cerf, ange parmi les anges!
Je désire, mes désirs renaissent sans cesse,
Et pas un seul n'est satisfait!
Peux-tu goûter des délices à déchirer mon ame?

QUATRIÈME STANCE.

Mes cris percent les airs; le sommeil n'approche plus de mes yeux;
Tourne les tiens vers moi, sultane:
Ne laisse aucun voile me cacher ta beauté.
Ah! Dieu, je me meurs! si tu m'appelles, je renais.
Mon cœur est brûlant comme le souffre;
Souffle, et il s'enflammera.
Couronne de ma vie, lumière de mes yeux!
Ma sultane! ma princesse!
Je roule mon visage dans la poussière;
Je suis noyé dans mes brûlantes larmes:
Je délire...... N'as-tu point de compassion?
Ne veux-tu pas m'adresser un regard?...

Je me suis donné beaucoup de soins pour me procurer une traduction littérale de ces vers, et si vous connaissiez mes interprètes, je pourrais m'épargner la peine de vous assurer qu'ils n'ont reçu d'eux aucune teinte poétique. Selon moi, si l'on excuse les fautes qu'on ne peut éviter dans

une traduction de ce genre, ils renferment de grandes beautés. L'épithète aux yeux de cerf me plaît extrêmement, quoiqu'elle ne soit pas agréable en anglais. Je crois qu'elle rend parfaitement l'image de la passion et de l'indifférence qui se peignent dans les yeux d'une maîtresse. Boileau a très-judicieusement observé que nous ne devons jamais juger de l'élévation d'une expression des auteurs anciens, par l'idée qu'elle nous offre, puisqu'elle peut être très-belle dans leur langue, et paraître dans la nôtre basse et rude. Homère vous est trop familier pour que vous n'ayez pas fait la même remarque, et vous devez avoir la même indulgence pour la poésie orientale. Les répétitions placées à la fin des deux premières stances, sont pour une espèce de chœur, à la manière accoutumée des anciens. La musique change apparemment à la troisième stance, où cesse le refrain. Je trouve qu'il entre beaucoup d'art dans les dernières stances, où la passion s'accroît par degrés, et qu'elles suivent la progression naturelle au discours, où l'on s'anime de plus en plus, surtout dans un sujet qui pénètre profondément l'ame. Cela me semble beaucoup plus touchant que notre manière moderne de terminer des chansons d'amour par une pensée qui lui est étrangère.

Le premier vers des stances du pacha est une

description de la saison dans laquelle nous sommes maintenant. La campagne est remplie de rossignols. Une fable arabe, aussi célèbre ici que les plus beaux morceaux d'Ovide le sont parmi nous, consacre les amours des rossignols avec les roses. J'ai essayé de la traduire en vers anglais, pour voir ce que vous m'en direz.

STANCE PREMIÈRE.

Maintenant Philomèle renouvelle ses tendres chants;
Elle soupire toute la nuit son agréable peine.
Je cherche les bocages pour entendre ses chansons amoureuses;
J'y vois un visage plus beau que le printems.
Vos grands yeux de cerf d'où partent mille feux,
Sont aussi brillans, aussi vifs, mais aussi sauvages.

STANCE DEUXIÈME.

En vain un prix céleste m'est promis.
Ah! cruel sultan, qui diffères mes joies!
Tandis que des charmes enivrans blessent mon cœur amoureux,
Je n'ose dérober un baiser pour adoucir mes maux.
Ces yeux, etc.

STANCE TROISIÈME.

Ton amant infortuné se plaint dans ces vers
De tes chères beautés, source des chagrins qui me tuent.
Quand arrivera-t-elle l'heure du bonheur tant souhaitée?
Dois-je attendre encore long-tems? Puis-je encore attendre et vivre?

Ah! belle sultane! fille divinement belle!
Peux-tu, sans y compâtir, voir les souffrances que j'endure?

STANCE QUATRIÈME.

Les cieux s'émeuvent à mes cris perçans:
Je déteste la lumière, et le sommeil fuit mes yeux.
Regarde, sultane, ici ton amant meurt:
Descendant au tombeau, je soupire le dernier adieu.
Appelle-moi, ma déesse, et ma vie se renouvelle.
Ma reine! mon ange! l'unique désir de mon cœur amoureux!
J'extravague.... Mon sein brûle de tous les feux du ciel.
Aye pitié de la passion que tes charmes ont fait naître.

Dans le second vers, j'ai pris la liberté de suivre ce que je suppose être le vrai sens de l'auteur, dans cette prose: *Je descends pour admirer la beauté des vignes*, *etc.*, et mon esprit devine une fiction poétique de l'auteur qui a vu pour la première fois sa maîtresse dans un jardin où il allait admirer le printems. Je n'ai pu m'empêcher de conserver la comparaison des yeux de la sultane avec ceux du cerf, quoique son originalité puisse lui donner un tour burlesque dans notre langue (1). Enfin je ne puis savoir si j'ai

(1) Lady Moutague, qui dans sa verve patriotique a osé élever Shakespear au-dessus de Racine, ne craint pas dans son engoûment pour les Turcs, de préférer à certains égards leur idiôme à la langue anglaise. Doit-on s'en rapporter à son jugement?

réussi dans ma traduction, et je ne crois pas notre anglais propre à exprimer avec violence une passion qui est rarement sentie chez nous avec emportement. Nous manquons d'ailleurs de ces mots composés qui sont très-communs et très-énergiques dans la langue turque.

Vous voyez que je m'occupe avec quelque fruit de la littérature orientale. Je désire que mes études me fournissent l'occasion de satisfaire votre curiosité; c'est le plus grand avantage que je puisse en espérer.

A MADAME S. C.

Andrinople, avril 1717.

Je crois, ma chère, que je devrais vous quereller de n'avoir répondu qu'en décembre, à la lettre que je vous écrivis de Nimègue en août, et non m'excuser de ne vous avoir pas écrit de nouveau. J'ai de bonnes raisons à vous apporter de mon silence, mon voyage ayant été extrêmement pénible ; toutefois, il ne s'est pas terminé d'une manière si désagréable que vous semblez le croire. Je me trouve ici très à mon aise, et je ne suis pas entièrement isolée, ainsi que vous le pensez. Les Grecques, les Françaises, les Anglaises et les Italiennes, qui sont sous notre protection, me font une cour assidue du matin jusqu'au soir : je vous assure que, parmi ces femmes, il en est beaucoup de très-aimables. Il ne serait pas possible à un chrétien, non protégé par un ambassadeur, de vivre en sécurité sous ce gouvernement ; ses dangers s'accroîtraient à proportion de sa fortune.

Les récits effrayans que vous avez entendus faire sur la peste, sont très-peu fondés. J'avoue

que j'ai beaucoup de peine à me réconcilier avec le son d'un mot qui m'a toujours offert la plus horrible image; mais je suis convaincue maintenant qu'ici ce mal n'est autre chose qu'un accès de fièvre, et je vais vous en donner une preuve : nous avons traversé deux ou trois villes qui en étaient le plus violemment infectées; deux personnes en sont mortes dans une maison où nous avons couché. Heureusement on m'a caché ce triste événement, et j'ai cru que la peste, qui avait atteint notre second cuisinier, n'était qu'un fort rhume; cependant nous laissâmes notre médecin pour le soigner, et tous deux vinrent nous rejoindre hier en bonne santé. Maintenant on m'a découvert le secret de leur absence : tous deux avaient eu la peste. Un grand nombre de personnes échappent à la contagion, parce que l'air en est rarement infecté. Je suis persuadée qu'il serait aussi facile de chasser la peste de ce pays, qu'il l'a été de la bannir de l'Italie et de la France; mais elle fait si peu de mal aux Turcs, qu'ils ne s'en inquiètent pas (1), et qu'ils préfèrent souffrir cette maladie, à supporter celles communes à

(1) Lady Montague qui parle de tout avec un certain charme, mais sans rien approfondir, n'a pas vu que le véritable motif de l'insouciance des Turcs sur la peste, tenait au dogme de la fatalité.

nos climats, et qui leur sont entièrement inconnues (1).

A propos de maladies, je vais vous apprendre une chose qui vous fera désirer de vivre à Constantinople. La découverte de l'inoculation y rend exempte de tout danger la petite-vérole, si fatale et si fréquente parmi nous. Une société de vieilles femmes se consacre à faire cette opération, chaque automne au mois de septembre, lorsque la chaleur est un peu diminuée. On s'envoie demander les uns aux autres si quelqu'un souhaite avoir la petite vérole. On se réunit alors comme pour une partie de plaisir, et quand on se trouve quinze à seize, les vieilles femmes arrivent avec

(1) Il faut pousser bien loin l'optimisme pour parler de la peste avec autant de légèreté; on dirait que l'auteur la considère comme une de ces maladies qui effrayent un instant, et qui n'ont aucun danger réel. Cependant lady Montague dut apprendre sur les lieux mêmes combien ce fléau est terrible; elle a pu consulter les Ottomans, non sur la nature du mal, mais sur l'étendue de ses ravages. Quant au caractère de la peste, et à la différence qui existe entre cette maladie et l'épidémie à laquelle on a donné le nom de fièvre jaune, on fera bien de s'en tenir aux excellens mémoires publiés à ce sujet par M. Moreau de Jonès, et surtout par MM. Pariset, Bally, François et Audouard, à qui les philantropes et les savans de tous les pays conserveront une reconnaissance éternelle.

une coquille de noix remplie de matière de la meilleure espèce de petite vérole. Quand on leur a montré la veine qu'on veut se faire ouvrir, elles la piquent avec une espèce d'aiguille, y introduisent autant de matière que la tête de l'aiguille en peut contenir, bandent ensuite la petite plaie avec un morceau creux de la coquille, et elles ouvrent de cette manière quatre ou cinq veines. Cette opération n'est pas plus douloureuse qu'une égratignure. Les Grecs ont ordinairement la superstition de se faire ouvrir une veine au milieu du front, une à chaque bras, et une autre sur la poitrine, pour figurer le signe de la croix; mais ce procédé a des suites désagréables, toutes ces piqûres laissant de petites cicatrices; aussi les personnes qui ne sont pas superstitieuses, se font inoculer aux jambes ou à la partie des bras qui ne se découvre jamais. Les enfans ou les jeunes personnes qui ont subi l'inoculation, se livrent à leurs amusemens accoutumés, et se portent très-bien jusqu'au huitième jour, époque où la fièvre les prend. On garde alors le lit deux ou trois fois vingt-quatre heures. On a rarement plus de vingt à trente boutons à la figure; aucun ne laisse de traces. Une semaine suffit pour rentrer dans son état habituel. A l'endroit où se fait l'incision, il reste un ulcère qui se conserve pendant le cours de la maladie, et je ne doute pas qu'il

ne soit un des grands moyens curatifs. Tous les ans des milliers de personnes subissent cette opération, et l'ambassadeur de France dit plaisamment qu'on prend ici la petite vérole par plaisir, comme on va prendre ailleurs les eaux. Il n'y a point d'exemple que l'inoculation ait été funeste à personne. Vous pouvez penser jusqu'à quel point je suis sûre de ses bienfaits, puisque j'ai l'intention de l'essayer sur mon cher petit enfant. J'ai assez de patriotisme pour tenter d'introduire en Angleterre cette heureuse découverte, et je n'aurais pas manqué d'écrire en détail sur ce sujet à quelques-uns de nos docteurs, si j'en connaissais qui eussent assez de vertu pour détruire en faveur de l'humanité une branche si considérable de leur revenu; mais la petite vérole leur produit trop d'argent pour que la personne qui entreprendrait de mettre un terme à cette maladie (1), ne s'exposât point à leur res-

---

(1) Milady Montague donne une mauvaise opinion des médecins anglais : ils sont loin, à ce qu'il paraît, de ressembler aux nôtres, qui, pour la plupart, se vouent à une vie de sacrifices. Ces insulaires, vains de la supériorité qu'ils s'arrogent sur les autres peuples, n'ont pas, ainsi que nous, à se glorifier d'une foule de grands magistrats, de grands écrivains, d'artistes, de héros, et, ce qui vaut mieux encore, d'un Pariset, d'un Bally, d'un François, d'un Mazet.

sentiment. Toutefois, si je vis assez long-tems pour retourner dans ma terre natale, j'aurai le courage de leur faire la guerre. Admirez mon héroïsme.

A MADAME T....

Andrinople, avril 1717.

Je puis maintenant vous assurer, ma chère T...., que j'ai heureusement terminé mon très-long voyage. Je vous épargnerai le récit des fatigues que j'ai essuyées; vous aimerez mieux être instruite des choses singulières qu'on voit en Turquie. Une lettre écrite de ce pays, dans laquelle on ne trouverait rien d'extraordinaire, vous causerait un désappointement égal à celui qu'éprouveraient à Londres, si j'y retourne, les personnes à qui je n'aurais à montrer aucune rareté de l'Orient.

Que vous raconterai-je? Vous n'avez jamais vu de chameaux; la description que je vous en ferai aura peut-être pour vous l'attrait de la nouveauté. Leur premier aspect produisit un grand effet sur moi : j'avais regardé plusieurs gravures de ces animaux, mais aucune ne m'en avait donné une idée exacte. Je vais hasarder une observation assez hardie, car personne ne l'a faite avant moi. Peut-être me trompé-je, mais je crois que les chameaux appartiennent à la classe des cerfs. Leurs jambes, leur corps, leur cou ont exactement la même forme, et leur couleur est à très-

peu de chose la même. Le chameau, plus grand que le cheval, est par conséquent beaucoup plus gros que le cerf, mais il en a l'agilité. A la défaite de Péter-waradin, les chameaux devancèrent les chevaux les plus légers à la course, et apportèrent à Belgrade les premières nouvelles de la perte de la bataille. Les chameaux ne s'apprivoisent jamais entièrement; aussi leurs conducteurs ont soin de les attacher deux à deux avec de fortes cordes. Un seul homme monté sur un âne conduit jusqu'à cinquante chameaux. J'ai vu une caravane de trois cents de ces animaux : ils portent un tiers de poids de plus que les chevaux. Savoir les charger est un art particulier à cause de la bosse qu'ils ont sur le dos. Ils me paraissent de très-vilaines créatures; leur tête est mal faite et disproportionnée à leur corps. On se sert pour le labourage de buffles, animaux que vous ne connaissez pas davantage : plus gros et plus lourds que les bœufs, ils ont à peu de distance l'une de l'autre deux cornes noires, courtes et épaisses, qui se rejetant en arrière, font le tour de leur tête. On dit que cette corne est très-belle, quand elle a été bien polie. Les buffles sont tous noirs, leur peau est couverte d'un poil très-court, et ils ont des yeux blancs très-petits, ce qui les fait ressembler à des démons. Pour les parer, les gens de la

campagne leur teignent la queue et le poil du front en rouge.

Les chevaux ne sont employés ici à aucun travail pénible, et n'y seraient pas propres. Ils sont beaux, pleins de vivacité, mais petits et faibles, ainsi que les races nées dans les pays froids. Néanmoins, ils sont jolis, et leur pas est agile et sûr. J'en ai un petit blanc, qui est mon favori. Je ne m'en déferais pour rien au monde; il se cabre sous moi avec tant de feu, que vous croiriez qu'il faut du courage pour oser le monter; cependant il n'y eut jamais un cheval si docile au commandement. Ma selle est la première selle de femme qu'on ait vue dans cette partie du monde. Aussi on la regarde, je crois, avec autant de surprise, qu'on a regardé le vaisseau de Colomb, lors de ses premières découvertes en Amérique.

Il y a ici des oiseaux auxquels on porte un respect presque religieux, et qui, par cette raison, y multiplient prodigieusement; les tourterelles, à cause de leur innocence; et les cigognes, parce qu'on suppose qu'elles font chaque hiver un pélerinage à la Mecque. A dire vrai, ce sont les sujets les plus heureux de l'empire turc. Ces oiseaux connaissent si bien les priviléges qu'on leur accorde, qu'ils se promènent sans crainte dans les rues, et qu'ils construisent ordinairement

leur nid dans les étages inférieurs des maisons. Heureux ceux dont les maisons sont ainsi distinguées, car le vulgaire turc croit fermement qu'ils ne seront attaqués cette année-là ni par la peste, ni par le feu. J'ai le bonheur de posséder un de ces nids sacrés sous la fenêtre de ma chambre. Maintenant que je vous parle de ma chambre, je pense que la description des maisons de ce pays vous paraîtra aussi nouvelle que celle des oiseaux ou des quadrupèdes. Je suppose que vous avez lu, dans la plupart des ouvrages sur la Turquie, que les maisons des Ottomans ne sont que de misérables bâtimens. J'ai visité un grand nombre de maisons, et je vous assure qu'on vous a induite en erreur. Nous sommes maintenant logés dans un palais qui appartient au Grand-Seigneur. La manière de construire des Turcs est très-commode et très-convenable pour le climat. Ils se mettent fort peu en peine, il est vrai, d'embellir l'extérieur de leurs maisons, construites ordinairement en bois, ce qui, je l'avoue, a de graves inconvéniens. Mais on ne doit pas en accuser le mauvais goût de la nation, puisque cela tient au despotisme du gouvernement. Toutes les maisons (1) étant à la disposition du Grand-Sei-

---

(1) A moins qu'elles ne soient situées *en vacuf*, c'est-à-dire, adossées à quelque mosquée ou fontaine.

gneur, à la mort des propriétaires, aucun ne se soucie de faire une grande dépense, dont il n'est pas certain que sa famille profitera. On ne cherche qu'à bâtir une maison commode, et qui dure autant que soi. Il importe peu qu'elle s'écroule ensuite.

Les maisons, grandes ou petites, sont divisées en deux parties distinctes qui communiquent seulement par un passage étroit. Le premier corps de logis a sur le devant une large cour, autour de laquelle règne une galerie découverte, ce qui me paraît fort agréable. Cette galerie conduit à tous les appartemens. Ils sont en général assez vastes, et ont deux rangs de fenêtres : le premier est en vitres peintes. Les maisons contiennent rarement plus de deux étages, dont chacun a sa galerie tournante. Les escaliers sont larges, mais ils ne contiennent que trente marches au plus. Ce corps de logis est la maison du maître, à laquelle on joint le *harem*, c'est-à-dire, l'appartement des femmes, car le nom de sérail n'appartient qu'à celui des femmes du Grand-Seigneur. Autour du second corps de logis, règne aussi une galerie tournante, mais elle est du côté du jardin, sur lequel donnent toutes les fenêtres. Il renferme le même nombre d'appartemens que le premier ; mais ils sont plus gais et plus magnifiques, soit en peintures, soit

en meubles. Les fenêtres inférieures sont très-petites et grillées, comme celles des couvens. Des tapis de Perse couvrent les planchers. On relève d'un côté ces tapis, d'environ deux pieds, pour former estrade. Il y en a deux vis-à-vis l'une de l'autre dans ma chambre. C'est là que se place le sofa, qui est couvert du tapis le plus riche : autour règne une espèce de lit de repos, élevé d'un demi-pied, et revêtu d'une étoffe de soie superbe, selon le goût ou la fortune du propriétaire : le mien est écarlate, avec des franges d'or. Autour sont placés contre le mur deux rangs de coussins, les premiers très-larges et les autres étroits. C'est dans ce meuble que les Turcs déploient le plus grand luxe. Les coussins sont ordinairement en brocard, ou brodés en fil d'or sur satin blanc. Rien ne saurait paraître plus agréable, plus riche. Ces siéges sont à-la-fois si commodes et si doux, qu'il me semble que de ma vie je ne pourrai plus supporter les chaises.

Les chambres sont basses : je ne crois pas que ce soit un défaut; elles ont toutes des lambris de bois ornés de marquetterie, ou peints en fleurs. Elles s'ouvrent dans plusieurs endroits par des portes brisées, qui communiquent à des cabinets plus commodes que les nôtres. Entre les fenêtres se trouvent de petites voûtes, où l'on place des vases de parfums et des corbeilles de fleurs;

mais ce qui surtout me plaît, c'est l'usage d'avoir une fontaine de marbre dans le fond de la chambre. Cette fontaine, garnie de plusieurs tuyaux qui versent de l'eau, procure une douce fraîcheur, en même tems qu'elle forme des cascades, qui se jettent d'un bassin dans l'autre avec un agréable murmure. Ces fontaines sont pour la plupart très-belles. Chaque maison renferme un bain, qui se compose ordinairement de deux ou trois petites chambres couvertes en plomb, et pavées en marbre, avec des bassins, des robinets d'eau, et tous les autres objets nécessaires à des bains froids ou chauds.

Vous serez, sans doute, surprise d'une relation si différente de celles que vous avez lues dans les voyages de certains auteurs, habiles à parler de ce qu'ils ne savent pas. Ce ne peut être que dans une occasion extraordinaire, ou lorsqu'il est revêtu d'un caractère public, qu'un chrétien est admis dans la maison d'un Turc, homme de qualité, et personne ne pénètre dans les *harems;* aussi les étrangers ne peuvent connaître que l'extérieur des maisons, qui n'a pas grande apparence. Les appartemens des femmes sont toujours bâtis sur le derrière, éloignés des regards, et ils n'ont de vue que celle de jardins, fermés par des murs très-élevés. Ces jardins n'offrent point de parterres, mais on y voit des

arbres de haute-futaie, qui fournissent un épais ombrage, et qui garantissent des grandes chaleurs, avantage selon moi délicieux. Au milieu du jardin est un *khiosch*, c'est-à-dire un salon spacieux, ordinairement très-orné et décoré d'une superbe fontaine, d'où part un jet d'eau. Le *khiosch*, élevé de neuf à dix pieds, est fermé par des jalousies dorées, auxquelles s'entrelacent la vigne, le jasmin et le chèvre-feuille, qui forment comme une muraille de verdure. Autour de cet édifice sont plantés les arbres dont je vous ai parlé, et c'est dans ce lieu que les femmes jouissent de leurs plus doux plaisirs. Elles y passent la plus grande partie du tems à faire de la musique ou à broder. Les jardins publics ont aussi des *khioschs*, moins beaux que ceux des particuliers, où les personnes qui ne sont pas assez riches pour se procurer chez elles des délassemens, vont boire du café, du sorbet, etc. L'art de construire solidement n'est point ignoré en Turquie. Les mosquées sont en pierres de taille ainsi que les hôtelleries, toutes extrêmement vastes et d'une magnificence extraordinaire. Plusieurs renferment une enceinte, où l'on bâtit des boutiques en arcades, sous lesquelles on loge *gratis* les ouvriers pauvres. Ces bâtimens sont presque toujours contigus à une mosquée, et le corps même de l'hôtellerie est

une salle de la plus noble structure, et qui peut contenir trois à quatre cents personnes; les cours en sont très-spacieuses : elles sont entourées de cloîtres, ce qui leur donne beaucoup de ressemblance avec nos colléges. J'avoue que je crois la charité exercée en cette occasion par les Turcs, mieux entendue que celle de fonder des couvens.

Je vous en ai beaucoup écrit pour une fois. Si vous n'aimez pas les sujets que j'ai choisis, dites-moi ceux qui peuvent vous plaire.

A LA COMTESSE DE ***.

Andrinople, avril 1717.

Je vous ai écrit, ma chère sœur, ainsi qu'à tous mes correspondans d'Angleterre, par le dernier vaisseau, et Dieu seul sait quand j'aurai l'occasion de vous faire parvenir de mes nouvelles. Cependant je ne puis m'empêcher de vous écrire encore, quoique ma lettre puisse rester deux mois sans partir. J'ai l'esprit si occupé de la fête qu'on m'a donnée hier, que je n'aurai point de repos avant de vous en avoir fait le récit. J'entre en matière sans autre préambule. La femme du grand-visir (1) m'avait engagée à dîner, et je me préparai avec une vive joie à prendre part à un festin auquel nulle chrétienne n'avait encore été invitée. Je pensai que je satisferais peu sa curiosité qui était, je n'en doute point, le principal motif de son invitation, si je m'y rendais dans le costume de son pays. Je mis l'habit de cour que je portais à Vienne, et qui est plus

(1) La sultane *Haliten*, favorite et veuve de Mustapha II, mort en 1703.

magnifique que nos vêtemens anglais. J'allai chez elle *incognito*, et dans une voiture turque, pour éviter l'embarras du cérémonial. Je me fis accompagner seulement d'une de mes femmes pour me porter la queue, et d'une Grecque qui me servait d'interprète. Un eunuque noir vint au-devant de moi à la porte de la cour; il m'aida avec respect à descendre de voiture, et me fit traverser plusieurs pièces où des esclaves, richement parées, se tenaient en haie sur mon passage. Dans la pièce du fond, je trouvai leur maîtresse assise sur un sofa, et vêtue de martre. Elle se leva à mon arrivée, s'avança vers moi, et me présenta avec infiniment de politesse à une demi-douzaine de ses amies.

Elle me parut une très-bonne femme, d'environ cinquante ans. Je fus surprise de voir si peu de luxe dans sa maison; les meubles en étaient simples: si l'on excepte la richesse de ses habits et le nombre de ses esclaves, rien n'annonçait l'opulence. La sultane devina ma pensée, et me dit qu'elle n'était plus dans l'âge où l'on consume son tems et son argent en superfluités; qu'elle employait l'un à prier, et l'autre à soulager l'infortune. Il n'y avait point d'affectation dans ses paroles, car elle et son mari se consacrent entièrement à l'exercice de la religion. Il n'a jamais arrêté ses yeux sur une autre femme

que la sienne, et ce qui est plus extraordinaire encore, il ne reçoit aucun don, malgré l'exemple de ses prédécesseurs. Il est si scrupuleux sur ce point, qu'il refusa le présent que lui offrait M. Wortley, jusqu'au moment où il obtint la certitude que c'était un droit attaché à sa place, lors de l'entrée de chaque ambassadeur.

Sa femme me traita avec les plus grands égards jusqu'à l'heure du dîner. On le servit plat à plat; mais ils étaient nombreux et très-bien accommodés à la manière du pays, qui n'est pas si mauvaise qu'on le prétend. Je puis juger savamment de la cuisine des Turcs, ayant demeuré trois semaines à Belgrade dans la maison d'un effendi, qui donnait des dîners splendides, préparés par ses propres cuisiniers. J'en fus très-contente la première semaine; néanmoins, je l'avoue, je commençai alors à m'ennuyer de leur table, et je souhaitai que notre cuisinier y ajoutât un plat ou deux à l'anglaise; mais c'est sans doute l'effet de l'habitude. Je suis portée à croire qu'un Indien, qui n'aurait jamais goûté ni de l'une ni de l'autre cuisine, préférerait leurs ragoûts aux nôtres. Leurs sauces sont très-relevées, et leurs rôtis très-cuits. Ils font un usage fréquent d'épices de la première qualité. Le potage ne se sert qu'à la fin du repas, et ils ont au

moins une aussi grande variété de mets que nous. J'étais très-fâchée de ne pouvoir manger autant que le désirait l'excellente femme qui se montrait très-empressée à me servir. A la fin du repas, on nous apporta le café et des parfums, ce qui est une haute marque de considération. Deux esclaves à genoux parfumèrent mes cheveux, ma robe et mon mouchoir. Après cette cérémonie, la sultane ordonna à ses esclaves de danser en jouant de la guitare : elles obéirent. Leur maîtresse me pria d'excuser leur peu d'habileté, en me disant qu'on ne s'était pas appliqué à les perfectionner dans cet art.

Je répondis à ses politesses, et ne tardai point à prendre congé d'elle. On observa le même cérémonial à ma sortie que lors de mon entrée. J'aurais désiré me rendre chez moi en droite ligne, mais la femme grecque qui m'accompagnait, me sollicita de faire une visite à l'épouse du kiyaya, second officier de l'empire, qu'on aurait dû regarder comme le premier, le grand-visir n'en ayant que le nom, et le kiyaya en exerçant toute l'autorité. J'avais trouvé si peu d'amusement dans le harem du visir, que je ne me souciais guère d'aller dans un autre; mais je cédai aux instances de la Grecque, et je fus récompensée de ma complaisance.

Le harem du kiyaya était loin de ressembler à

celui du grand-visir. La maison seule, tenue avec une magnificence admirable, annonçait la différence qui existe entre une vieille dévote et une jeune beauté. Je trouvai à la porte deux eunuques noirs. Ils me conduisirent dans une longue galerie, entre deux rangs de jeunes filles très-jolies. Leurs cheveux tressés avec art leur descendaient presque sur les talons; elles étaient vêtues d'un beau damas blanc, broché en argent. Je regrettai que la décence ne me permît pas de les contempler à mon aise, mais je n'y songeai plus, dès que je fus entrée dans une vaste rotonde dont les tentures dorées se détachaient en forme de tente; un dôme de verdure en défendait l'entrée aux rayons du soleil; le jasmin et le chèvre-feuille, enlacés aux troncs des arbres voisins, répandaient les plus doux parfums. Ce charmant tableau était encore embelli par une fontaine de marbre blanc, dont les eaux limpides, circulant dans le pavillon, promenaient avec un doux murmure leur cristal argenté de bassin en bassin; le plafond était couvert de fresques qui représentaient diverses fleurs s'échappant de leurs corbeilles d'or. Un sofa, élevé de trois pieds, et couvert de beaux tapis de Perse, servait de siége à l'épouse du kiyaya, qui était appuyée sur des coussins de satin blanc brodé; à ses pieds se tenaient assises deux jeunes filles d'environ douze

ans, belles comme des anges, très-richement vêtues et presque entièrement couvertes de diamans; mais à peine les apercevait-on auprès de l'épouse du kiyaya. Ses charmes effaçaient toutes les femmes qu'on nomme belles, soit en Angleterre, soit en Allemagne. Je ne me rappelle pas une figure qui puisse vous donner une idée de celle de Fatima. A mon approche elle se leva, se tint debout pour me recevoir et pour me saluer selon l'usage, en posant la main sur son cœur, avec une grâce pleine de majesté, que l'éducation même qu'on reçoit à la cour ne donne pas. Fatima arrangea les coussins, m'engagea à m'asseoir, et voulut que j'occupasse la place d'honneur. La Grecque m'avait parlé fort avantageusement de la beauté de Fatima, mais j'étais loin de m'attendre à voir tant d'attraits réunis; et je fus tellement frappée d'admiration, qu'à son aspect je restai quelque tems sans pouvoir parler. L'ensemble de ses traits, leur magique harmonie, l'exacte proportion de ses formes, la vive fraîcheur de son teint que l'art n'avait point flétrie, l'enchantement inexprimable de son sourire, surtout ses yeux grands et noirs, empreints de la douce langueur qui prête une si touchante expression aux yeux bleus; tout en elle offrait l'image du beau idéal. Revenue de ma première surprise, j'examinai avec soin sa figure, dans le

dessein d'y découvrir quelque imperfection; ce fut en vain : je ne réussis qu'à me persuader qu'on a tort de croire qu'une figure parfaitement régulière et belle, ne serait pas agréable. La nature en sa faveur, a surpassé l'art d'Apelles, qui, dit-on, a essayé de former une figure parfaite, en rassemblant dans un seul modèle les traits des beautés les plus illustres de son siècle. Joignez à cela un maintien plein de grâce et de douceur, des mouvemens aisés, un air majestueux, mais exempt de roideur et d'affectation. Je suis convaincue enfin que si on la plaçait sur le trône le plus brillant de l'Europe, chacun la croirait née et élevée pour l'occuper, quoiqu'elle ait toujours vécu dans un pays que nous appelons barbare; pour tout dire en un mot, les beautés les plus célèbres de l'Angleterre s'éclipseraient devant Fatima (1).

Elle était vêtue d'un caftan de brocard d'or à fleurs d'argent, qui laissait voir les contours séduisans de sa taille, et faisait ressortir d'une ma-

(1) Voilà comme on a long-tems écrit les voyages, visité des hôtels ou des harems, tracé quelques lignes plus ou moins spirituelles, qui n'ont que trop souvent égaré l'opinion sur les mœurs et sur la situation des peuples; et c'est plus malheureusement encore comme on a presque toujours écrit aussi l'histoire.

nière admirable la beauté de son sein, voilé seulement par une gaze légère. Elle portait des caleçons couleur d'œillet pâle, une veste verte et argent, des mules de satin blanc décorées d'une riche broderie; des bracelets et une ceinture de diamans ornaient ses bras charmans et sa taille élégante. Un mouchoir turc, couleur d'œillet, et à mouches d'argent, était posé avec art sur sa tête; des épingles en pierres fines de diverses couleurs l'attachaient d'un côté : les beaux cheveux noirs de Fatima, flottaient en longues tresses de différentes formes.

Je crains que vous ne m'accusiez d'exagération lorsque vous lirez ce récit. Je crois avoir vu dans un auteur anglais que les femmes sont toujours en extase lorsqu'elles parlent de la beauté, et je ne vois pas pourquoi on leur en ferait un crime : on devrait au contraire les louer de se livrer sans réserve au sentiment de l'admiration. Les écrivains les plus graves ont cité avec enthousiasme des tableaux et des statues célèbres; les œuvres du Créateur surpassent certainement les imitations que les artistes en ont faites, et méritent encore plus de fixer nos regards. Quant à moi, je ne dissimulerai pas que j'ai senti plus de plaisir à voir la belle Fatima, que je n'en aurais éprouvé à contempler le plus beau chef-d'œuvre de sculpture.

Fatima m'apprit que les deux jeunes personnes assises à ses pieds étaient ses filles, quoiqu'elle parût trop jeune pour être leur mère. Vingt belles esclaves formaient un cercle autour de son ottomane, ce qui me rappela les nymphes de l'antiquité. Je ne pensais pas que la nature pût offrir un tableau si ravissant. A un signe de Fatima, quatre de ses esclaves se mirent à jouer des airs tendres sur des instrumens qui tenaient et du luth et de la guitare : leurs voix s'y marièrent avec grâce, tandis que leurs compagnes se livrèrent tour-à-tour au plaisir de la danse. Je n'avais pas encore vu une danse conduite avec autant d'art, et plus propre à faire naître *certaines idées*. Les airs étaient si tendres, des pauses et des regards si expressifs accompagnaient des mouvemens si doux, si ravissans, elles se penchaient un peu en arrière, et se relevaient avec tant de charmes et de séduction, que, j'en suis sûre, la prude la plus insensible, la plus rigide, n'aurait pu les voir sans rêver à *quelque chose* dont il ne faut pas parler.

Vous avez lu, je l'imagine, que les Turcs n'ont point de musique, ou que leur musique est détestable; mais ceux qui en parlent ainsi n'ont entendu que des musiciens ambulans; ils en jugent comme un étranger qui voudrait juger la musique anglaise, par celle qu'on en-

tend dans les carrefours de Londres. Je puis vous assurer que la musique des Turcs est très-passionnée : je lui préfère, il est vrai, la musique italienne ; mais peut-être est-ce prévention.

J'ai fait connaissance avec une dame grecque qui chante mieux que madame Robinson (1), et qui excelle dans la musique italienne et dans la musique turque ; elle donne la préférence à la dernière. En général, la nature a doué les personnes de ce pays d'une voix agréable et belle.

Après la danse quatre belles esclaves entrèrent un encensoir d'argent à la main, et parfumèrent l'appartement avec de l'ambre, du bois d'aloès et diverses odeurs ; ensuite elles se mirent à genoux, et me servirent du café dans de superbes porcelaines du Japon, et sur des soucoupes de vermeil. Pendant ce tems, l'aimable Fatima s'entretenait avec moi de la manière la plus polie et la plus affectueuse. Elle m'appelait souvent *guzel sultanum*, la belle sultane. Elle me demanda mon amitié avec une grâce parfaite, et me témoigna combien elle regrettait de ne savoir pas parler anglais.

Lorsque je pris congé de Fatima, deux esclaves apportèrent une corbeille d'argent remplie de mouchoirs brodés : Fatima me pria de porter le

(1) Cantatrice anglaise célèbre de son tems.

plus beau pour l'amour d'elle, et donna les autres à celle de mes femmes qui m'accompagnait, et à celle qui me servait d'interprète. On observa à mon départ les mêmes cérémonies qu'à mon arrivée, et je crus vraiment avoir passé quelques heures dans le paradis de Mahomet.

Je ne sais ce que vous penserez de ma relation. Je désirerais qu'elle vous procurât une partie du plaisir que j'ai goûté : je serais heureuse si je pouvais vous y faire participer.

A L'ABBÉ DE ....

Mai 1717.

Avant de quitter Andrinople, je veux vous donner quelques détails sur tout ce que j'y ai vu de curieux. Je ne ferai toutefois aucune dissertation érudite pour vous démontrer si cette ville est ou non l'ancienne *Oreste;* vous en savez là-dessus plus que moi. Andrinople doit le nom qu'elle porte aujourd'hui à l'empereur Adrien; et c'est la première ville européenne qui ait été le siége de l'empire turc : plusieurs sultans en ont fait leur résidence favorite. Mahomet IV, et Mustapha, frère de l'empereur régnant, s'y plaisaient tellement qu'ils avaient abandonné Constantinople; la prédilection de ces sultans pour Andrinople déplut aux janissaires, et ne contribua pas peu aux révoltes qui coûtèrent le trône à ces empereurs. Cependant Achmet III aime à y tenir sa cour, et je ne saurais dire pourquoi. A la vérité, la situation de cette ville est magnifique, et les alentours sont superbes; mais l'air y est très-malsain, et les maladies qu'il cause pénètrent jusque dans le sérail. On donne à cette

ville huit milles de circonférence; je suppose que les jardins y sont compris. Andrinople offre quelques belles ou plutôt quelques vastes maisons, et l'architecture des palais mêmes n'est pas remarquable. Cette ville est en ce moment très-peuplée; mais ses habitans se composent en grande partie de gens attachés au service de la cour, ou à celui du camp : lorsque l'armée et le Grand-Seigneur s'en éloignent, elle reste presque déserte. La rivière de *Maritza*, jadis l'Hèbre, presqu'à sec chaque été, est une des raisons qui contribuent à rendre la ville malsaine. La Maritza, sur laquelle on a bâti deux ponts, ressemble maintenant à un joli ruisseau.

J'eus la fantaisie d'aller à la Bourse dans mon habit turc, qui me déguise assez bien; cependant je ne me sentis pas trop à l'aise, lorsque je me vis entourée d'une foule de janissaires; mais ils n'osent insulter les femmes, et se conduisirent à mon égard avec autant de respect que si je me fusse montrée dans mon costume de représentation. La Bourse est un bâtiment voûté, de cinq cent pas de longueur; il contient trois cent soixante cinq boutiques, garnies de toutes sortes de marchandises, qui y sont étalées de la même manière qu'à la nouvelle Bourse de Londres; mais le pavé en est plus propre, et les boutiques sont tenues avec tant de soin, qu'elles ont l'air

d'être récemment peintes. Les oisifs de toutes les classes vont s'y promener pour se désennuyer; ils y prennent pour la plupart du café ou du sorbet, que les marchands crient comme on crie dans nos théâtres les oranges ou les biscuits.

J'ai observé que le plus grand nombre des riches négocians professe le judaïsme. Ils exercent une grande influence dans ce pays, où ils jouissent de plusieurs priviléges, dont les Turcs sont privés. Les Juifs ont formé en Turquie une république assez considérable, et ils ne sont jugés que d'après leurs propres lois; le commerce est presque tout entier dans leurs mains, parce qu'ils sont très-unis entre eux, et parce que les Turcs, naturellement paresseux, manquent d'industrie. Chaque pacha a pour homme d'affaires un Juif, qui est initié dans tous ses secrets. Il ne se conclut pas un marché, on ne reçoit pas un présent, on ne dispose enfin d'aucune marchandise, que par l'entremise des Juifs. Ils sont les médecins, les intendans, les interprètes de tous les grands. Vous jugerez facilement quels avantages les Juifs, qui ne manquent jamais la plus légère occasion de gagner de l'argent, retirent de la confiance qui leur est accordée.

Ils ont trouvé le secret de se rendre tellement nécessaires, qu'ils sont assurés d'être protégés à la cour, quel que soit le ministre en crédit. De

plus, quoique les marchands français, anglais et italiens connaissent les perfidies des Juifs, ils ne se voyent pas moins obligés de leur confier le manîment de leurs affaires. Le dernier des Israëlites est encore un personnage trop important, pour qu'on ose nuire à ses intérêts. Le corps entier prendrait sa défense avec le même zèle que s'il s'agissait de ses membres les plus distingués. Les Juifs, pour la plupart, possèdent des richesses immenses; mais ils prennent soin de n'étaler aucun luxe en public, et se contentent de vivre dans leur intérieur avec magnificence (1).

Ce sujet propre à fournir matière à beaucoup de réflexions, m'a fait perdre un moment de vue la description de la Bourse. Fondée par Ali-Pacha, dont elle porte le nom, elle est située dans la rue *Tchartshi*, longue d'un mille, et qui est remplie de boutiques, où l'on vend les plus

---

(1) Ce qui a contribué surtout à étendre l'influence commerciale des Juifs, c'est l'asservissement où les Grecs ont été maintenus. Aussi, à mesure que ces derniers luttèrent contre les entraves mises à leur civilisation et à leur industrie, les priviléges des Juifs se sont accrus, grâce à leur isolement des autres nations et aux liens qui les unissent entre eux. De là l'irritation des Juifs, lorsque l'insurrection des Grecs éclata, et la part qu'ils ont prise aux atrocités des Turcs. Delà aussi leur indépendance et leur impunité.

belles marchandises en tout genre, mais à un prix exorbitant, cette ville ne possédant point de manufactures. La rue Tchartshi est couverte, pour que les marchands y soient en toutes saisons à l'abri de la pluie, et pour faciliter leur réunion. On voit à peu de distance le *Bezesten*, autre espèce de bourse construite sur des colonnes. C'est là qu'on trouve tout ce qui sert à l'équipement des chevaux; l'or, les riches broderies, les bijoux qui y brillent en rendent la vue très-agréable. De là, dans ma voiture turque, je me transportai au camp, qui va, sous peu, être transféré sur la frontière. Le sultan était déjà dans sa tente, entouré de la cour la plus magnifique. Vous prendriez les tentes des grands pour des palais. Elles sont peintes en vert, très-vastes, et contiennent un grand nombre d'appartemens. Les tentes des pachas à trois queues sont distinguées par les enseignes de leur pouvoir, déployées au-devant de chacune d'elles; ornées de boules dorées, en plus grand ou plus petit nombre, selon leur rang.

Les femmes vont dans leur voiture pour voir le camp, avec autant d'empressement que les Anglaises en montrent à voir les courses de Hide-Park; mais il est facile d'observer que les soldats n'entrent point en campagne avec beaucoup de plaisir. La guerre est en général un fardeau pour

le peuple ; ce fardeau pèse surtout sur les commerçans, car lorsque le Grand-Seigneur commande en personne l'armée, toutes les compagnies de marchands sont obligées de lui faire, dans cette circonstance, un présent proportionné à leur fortune.

Je me suis levée à six heures du matin pour assister à cette cérémonie, qui ne commença qu'à huit. Le Grand-Seigneur se plaça à une fenêtre du sérail pour voir passer la procession, qui suivit les rues principales, ayant à sa tête un *effendi*, monté sur un chameau richement harnaché. L'effendi lisait à haute voix le livre de la loi, qui était magnifiquement relié et posé sur un superbe coussin. Il s'avançait entouré d'un cortége d'enfans vêtus de blanc, qui chantaient des versets, et d'un musulman qui portait des rameaux verts. Ce musulman représentait le corps des laboureurs. Venaient ensuite des moissonneurs portant d'une main des épis de blé et de l'autre une faucille ; suivaient deux petits charriots, l'un traîné par des bœufs, et sur lequel était un moulin à vent et des enfans employés à moudre du blé ; l'autre, auquel étaient attelés des buffles, portait un four et deux enfans plus jeunes que les premiers, dont l'un semblait occupé à pétrir le pain, l'autre à le retirer du four : ces petits garçons jetaient çà et là des gâ-

teaux au peuple. Ils étaient suivis du corps des boulangers marchant à pied deux à deux, vêtus de leurs habits de fête, et portant des gâteaux, des pains et des pâtés de différentes sortes. Sur leurs pas s'avançaient deux marmitons, qui jouaient le rôle de bouffons. Leurs habits étaient tachés de graisse, et leurs gestes burlesques divertissaient la foule. Toutes les compagnies des marchands de l'empire défilèrent dans le même ordre. Ceux qui jouissent d'une plus grande considération, tels que les joailliers, les merciers, etc., étaient superbement montés, et ils portaient des enseignes magnifiques, qui indiquaient leur genre de commerce; mais on remarquait principalement les fourreurs qui, placés sur un beau char, exposaient à la vue du public des peaux d'hermines et de renards, si bien disposées, qu'on aurait dit que ces animaux vivaient encore ; ils étaient suivis de musiciens et de danseûrs. Je crois que la procession se composait d'environ vingt mille hommes, tous prêts à obéir aux ordres de sa hautesse. La marche était fermée par des volontaires qui venaient demander l'honneur de mourir au service du Grand-Seigneur. Ceux qui formaient cette partie de la procession offraient un spectacle si barbare, que je m'éloignai de la fenêtre : ils étaient nus jusqu'à la ceinture. Les uns s'étaient percé les bras

avec des flèches, qu'ils y laissaient fixées; d'autres en avaient enfoncé dans leur tête, et le sang ruisselait sur leur figure; plusieurs se tailladaient les bras avec des couteaux tranchans, et faisaient jaillir leur sang sur les spectateurs. On regarde tout cela comme une grande preuve de leur amour pour la gloire; on m'a dit que les Musulmans usent aussi de ces moyens pour réussir dans leurs amours. Arrivés sous les fenêtres de leur maîtresse, ils se percent d'une nouvelle flèche en son honneur; et l'amante, sous le voile qui couvre ses traits, laisse échapper des signes d'approbation et d'encouragement pour cette galanterie.

La cérémonie dura pendant huit heures, à mon grand regret; car je m'ennuyai passablement, quoique je fusse dans la maison de la veuve d'un capitan pacha, qui me fit prendre avec une politesse infinie du café, des confitures, des sorbets, et d'autres rafraîchissemens.

J'allai voir, deux jours après, la mosquée du sultan Sélim Ier (1). Cet édifice est vraiment digne d'être examiné. J'avais mon costume turc, et je

---

(1) Dans l'intervalle de l'année 1752 à celle de 1756, ce sultan fit élever à Constantinople une autre mosquée qui porte le même nom, et dont l'architecture est absolument la même.

fus admise sans aucune difficulté. L'extrême complaisance des gardiens me porte à croire qu'on avait deviné qui j'étais. La mosquée, bâtie au milieu de la ville, et sur le point le plus élevé, offre une vue superbe. La première cour a quatre portes, la seconde en a trois: ces cours sont entourées de grilles soutenues par des colonnes de marbre, de l'ordre ionique, d'un beau poli et de belles nuances. Tout le pavé est en marbre blanc, et le plafond des grilles est divisé en plusieurs coupoles ou dômes, surmontés de boules dorées. On voit au milieu de chaque cour des fontaines de marbre blanc. L'entrée principale de la mosquée est un portique formé de colonnes de marbre vert; il a cinq portes. L'intérieur de la mosquée est un dôme immense. Je me connais si peu en architecture, que je n'ose juger des proportions de cet édifice; toutefois, elles me parurent très-régulières, et c'est, je crois, le plus beau monument que j'aye vu. Il contient deux rangs de galeries en marbre, soutenues par des colonnes avec des balustrades aussi de marbre. Le pavé également en marbre est garni de tapis de Perse. Mais ce qui, dans mon opinion, contribue beaucoup à la beauté de la mosquée, c'est qu'elle n'est pas divisée par des bancs et encombrée de chaises comme nos églises. Les colonnes, la plupart de marbre rouge

et blanc, ne sont pas défigurées par ces petites images et par ces tableaux qui donnent aux églises des papistes l'air d'une boutique de colifichets. Les murs de l'enceinte sont décorés de mosaïques qui représentent des fleurs d'un éclat si vif, que je ne pouvais m'imaginer quelles pierres on avait employées pour produire un effet si agréable. Mais en m'approchant, je vis que ces pierres étaient incrustées avec de la porcelaine du Japon. Au ceintre de la coupole est suspendu un grand lustre de vermeil, entouré d'environ deux mille plus petits. L'illumination doit offrir un spectacle magnifique, mais elle n'a lieu que pendant la nuit, et nulle femme alors ne peut entrer dans la mosquée. Sous ce grand lustre est un large pupitre de bois sculpté et doré; et tout près une fontaine pour les ablutions qui, vous le savez, forment une partie essentielle du culte des Musulmans. A l'un des angles, on voit une petite galerie fermée par des jalousies dorées, et destinée au Grand-Seigneur. A l'extrémité, est une grande niche, de deux pieds de haut, qui ressemble à un autel; un riche brocard d'or la couvre, et devant sont placés deux chandeliers de vermeil, de hauteur d'homme, et dans lesquels on met des bougies de la grosseur du poing. L'extérieur de la mosquée est orné de tours d'une élévation extraordinaire, dorées au sommet; c'est

de là que les Imans appellent à la prière. J'eus la curiosité de monter au faîte de l'un de ces minarets, construit avec un art admirable. La même porte conduit à trois escaliers différens, qui aboutissent à trois étages particuliers de la tour, de manière que trois prêtres peuvent y circuler sans se rencontrer. Auprès de la mosquée s'élève un bâtiment où de pauvres ouvriers logent *gratis*. J'y vis plusieurs derviches en prière; ils se vêtissent d'une pièce de drap uni; ils ont les bras nus, et sur la tête un bonnet de laine, qui ressemble à un grand chapeau rond sans bords. J'ai été visiter d'autres mosquées; elles sont toutes bâties à l'instar de la première, mais elles ne l'égalent point en splendeur. Les églises d'Allemagne ou d'Angleterre n'approchent pas de la mosquée dont je vous ai fait la description. Je ne puis rien dire des églises des pays que je n'ai pas vus. Le sérail ne me semble pas un palais très-magnifique; mais ses jardins extrêmement vastes offrent un grand nombre de ruisseaux, et sont garnis d'arbres superbes. C'est tout ce que j'en sais, n'y ayant jamais été introduite.

Je ne vous dirai rien de l'entrée de M. Wortley ni de son audience. Ces cérémonies se passent toujours de la même manière, et on les a décrites tant de fois, qu'il est plus qu'inutile que je vous en entretienne. Le jeune prince, âgé

de onze ans environ, y assiste assis auprès de son père. C'est un bel enfant, mais il ne succédera probablement pas au sultan Achmet, parce qu'il reste deux fils du sultan Mustapha, frère aîné d'Achmet. Le moins jeune fils de Mustapha a vingt ans, et c'est sur lui que reposent les espérances du peuple. Le Grand-Seigneur est avare et sanguinaire, et j'ai des raisons pour penser que les Turcs désirent impatiemment la fin de son règne.

A L'ABBÉ DE ***.

Constantinople, mai 1717.

J'ai été assez heureuse pour avoir un tems superbe pendant mon voyage, et comme nous sommes à présent aux plus beaux jours de l'été, j'ai joui avec délices de l'aspect des sites les plus agréables : les prés étaient émaillés de fleurs de toute espèce, qu'on cultive dans les jardins, et couverts d'herbes odoriférantes qui remplissaient l'air des plus doux parfums, à mesure que ma berline les foulait. Le Grand-Seigneur nous a fourni trente fourgons fermés pour nos bagages, et six voitures du pays pour mes femmes. Nous trouvâmes la route presque entièrement remplie de grands *spahis* et de leurs équipages, ils arrivaient d'Asie pour se réunir à l'armée. Dans ces contrées, la coutume des voyageurs est de passer la nuit sous des tentes; j'ai préféré me reposer dans les maisons.

Je ne vous fatiguerai pas du nom de tous les villages que nous traversâmes, et qui ne présentent rien de remarquable. Je vous parlerai seulement de *Tchtorlie*, qui possède un *conac*, petit

sérail à l'usage du Grand-Seigneur, lorsqu'il voyage de ce côté. J'eus la curiosité de visiter les appartemens destinés aux femmes de sa cour. Ils sont au milieu d'un bocage épais que rafraîchissent des fontaines. Je fus extrêmement surprise de voir les murs presque entièrement couverts de distiques en vers turcs écrits avec un crayon. Je me les fis expliquer par mon interprète, et j'en trouvai plusieurs très-bien tournés. Cependant je crois, ainsi qu'il me l'a dit, qu'ils perdent une partie de leur beauté dans la traduction. En voici un littéralement rendu:

Nous venons dans ce monde; nous y logeons et nous passons;
Mais celui qui loge dans mon cœur n'en sortira jamais.

Le reste de notre route nous conduisit à travers de superbes prairies sur les côtes de la mer de *Marmora*, l'ancienne *Propontis;* nous nous arrêtâmes la nuit à *Sélivré*, ville autrefois considérable et maintenant un assez bon port passablement construit. Sélivré possède un pont de trente-deux arcades. On y voit une ancienne église grecque très-célèbre. Je conduisais dans une de mes voitures une grecque qui m'avait montré le désir de profiter de mon voyage pour faire ses dévotions dans cette église, et je fus charmée de trouver l'occasion d'y aller avec elle; j'obser-

vai que cet édifice, mal bâti, offre à l'extérieur des ornemens semblables à ceux des églises romaines, mais moins riches. On m'y montra le corps d'un saint, dans lequel je mis quelques pièces d'argent, et un tableau de la vierge Marie, dessiné par saint Luc lui même : ce tableau ne donne pas une haute idée de son talent. Toutefois cette vierge n'est pas moins renommée pour ses miracles que la plus belle madone d'Italie. Les Grecs montrent un goût extravagant dans leurs tableaux, qu'ils peignent toujours sur un fond doré. Jugez quel bel effet cela produit. D'ailleurs ils n'ont aucune idée des ombres, ni des proportions. Sélivré est le séjour d'un évêque grec; il officia dans sa robe de pourpre, et à peine étais-je de retour à mon auberge, qu'il m'envoya un cierge presque aussi gros que moi.

Nous passâmes la nuit suivante dans une ville appelée Bujuck-Chekmedji (Grand-Pont); et la nuit d'après à Kujuck-Chekmedji (Petit-Pont). Nous y logeâmes dans une maison charmante, qui était autrefois un monastère de derviches; elle a sur le devant une large cour environnée d'une balustrade de marbre, et au centre une belle fontaine. L'aspect de ce lieu et des jardins qui l'environnent est des plus agréables, et m'offrit la preuve que les moines de toutes les religions savent très-bien choisir leur retraite. Ce

n'ont pas été mariées, une rose pare le haut du monument. Les sépultures particulières à chaque famille sont séparées par une cloison, et environnées d'arbres. Des lampes qui brûlent constamment ornent les tombeaux des sultans et ceux des personnes de distinction. Quand j'ai parlé du mahométisme, j'ai oublié de faire mention de deux particularités attachées à ce culte : la première m'avait d'abord paru si étrange, que je me refusai d'y croire. Il est cependant très-vrai que lorsqu'un homme a divorcé solennellement, il ne peut reprendre sa femme qu'après qu'un autre homme a passé une nuit avec elle. On a vu des maris qui se sont soumis à cette loi, plutôt que de vivre toujours séparés de leur bien-aimée. L'autre point de doctrine est également extraordinaire. On regarde comme dans un état de réprobation, toute femme qui meurt sans avoir été mariée. A l'appui de cette croyance, ils disent que le créateur a formé la femme pour croître et pour multiplier ; ils disent que son devoir sur la terre est de faire des enfans et d'en prendre soin, et que c'est l'unique vertu que Dieu exige d'elle. Il est vrai que le genre de vie des femmes les exclut de tout commerce public, et ne leur permet guère de pratiquer d'autres vertus.

L'opinion reçue parmi nous, que les Turcs n'accordent point une ame aux femmes, est sans

fondement. Ils pensent, il est vrai, que l'ame des femmes n'est pas d'une nature aussi noble que celle des hommes, et qu'elle ne sera point admise dans le paradis, où ils posséderont éternellement des beautés célestes; mais, suivant eux, il est un lieu de délices, réservé aux ames d'un ordre inférieur, où toutes les femmes vertueuses jouiront d'un bonheur sans fin. Il existe des femmes très-superstitieuses et qui ne resteraient pas dix jours veuves, dans la crainte de mourir en état de réprobation; mais celles qui aiment la liberté, et qui ne sont pas esclaves de la religion, ne se marient que lorsqu'elles ont réellement peur de mourir. Ce point de théologie est bien différent de celui qui enseigne que rien n'est plus agréable à Dieu que le vœu d'une continence perpétuelle : lequel de ces deux préceptes est le plus raisonnable? Je vous en laisse le juge.

J'ai réussi jusqu'à un certain point à me faire une collection de médailles grecques. On trouve ici des antiquaires de profession, qui procurent tout ce qu'on désire en ce genre; mais vous ne sauriez vous figurer l'étonnement qu'ils montrent lorsque je leur demande de vieilles médailles, il leur semble apparemment qu'il n'est permis de s'occuper de semblables recherches qu'à ceux qui sont eux-mêmes devenus une pièce antique. J'en ai déjà plusieurs des rois de Macédoine, parmi

lesquelles il s'en trouve une de Persée, si belle, que je crois voir tous ses vices peints sur sa figure. J'ai un porphyre superbement gravé, une vraie sculpture grecque; mais je ne sais ce qu'elle représente; à mon retour nos savans, j'espère, me l'expliqueront. Les antiquaires de ce pays n'y connaissent rien; leur mérite se borne à faire habilement leur commerce : ils ont des correspondans à Alep, au grand Caire, en Arabie et dans la Palestine, qui leur envoient tout ce qu'ils trouvent, et souvent ils reçoivent des morceaux de cuivre, propres seulement à être fondus pour fabriquer des casseroles ou des chaudrons. Ces marchands vendent leurs médailles le plus cher qu'ils peuvent, sans en connaître la valeur. Ceux qui prétendent à la science, la poussent ordinairement assez loin pour voir l'effigie d'un saint dans les médailles grecques. Un d'eux, me montrant une Pallas avec une victoire dans la main sur le revers, m'assura que c'était la vierge Marie qui tenait un crucifix. Le même homme m'offrit une tête d'un Socrate sur une sardoine, et pour en relever le prix, lui donna le nom de saint Augustin.

J'ai demandé une momie, et j'espère qu'elle me parviendra saine et sauve; malgré l'accident survenu à la momie très-bien conservée qui était destinée au roi de Suède, il en avait donné

un prix considérable. Les Turcs s'imaginèrent qu'un secret important était caché là-dessous, que c'était le corps de..... Dieu sait qui, et que de sa conservation pouvait dépendre le destin de leur empire. Ils se rappelèrent à cette occasion quelques vieilles prophéties, et la momie fut consignée prisonnière aux sept tours, où elle est toujours restée. Je n'ose essayer mon crédit pour obtenir son élargissement; mais j'espère que la mienne passera sans examen.

A MONSIEUR POPE.

Belgrade village, juin 1717.

J'ESPÈRE que vous avez déjà reçu deux ou trois de mes lettres. La vôtre ne m'est parvenue qu'hier, quoique datée du 3 février; vous m'y supposez morte et enterrée, cependant je vous ai déjà informé que j'étais encore vivante; mais à vous dire vrai, ma situation me paraît précisément la même que celle où doivent être nos ames après notre mort.

Les chaleurs insupportables qu'on éprouve à Constantinople, m'ont conduite dans le village de Belgrade. Il offre un tableau semblable à la description que les poètes ont faite des Champs-Élysées. Je suis au milieu d'un bois planté, en grande partie, d'arbres fruitiers: il est arrosé d'un nombre considérable de fontaines, célèbres par l'excellence de leurs eaux. Ce bois est divisé en plusieurs allées où le soleil ne saurait pénétrer, et on y marche sur un gazon si fin et si épais qu'il me paraît l'ouvrage de l'industrie, tandis que je sais qu'il est celui de la nature. Nous ne sommes pas loin de la mer Noire, d'où il nous

vient continuellement des zéphirs rafraîchissans, qui tempèrent les feux de l'été. Belgrade n'est habité que par les chrétiens les plus riches : ils se rassemblent chaque soir auprès d'une fontaine, à cinquante pas de ma maison, pour s'y livrer aux plaisirs de la danse et du chant. La beauté des femmes, et un costume à la fois noble et simple nous représentent les nymphes de l'antiquité, telles que les poètes et les peintres les ont retracées. Mais ce qui me persuade le plus que j'habite l'autre monde, c'est la situation de mon cœur et la profonde ignorance où je suis de ce qui se passe parmi les vivans. Quand, par hasard, j'en reçois quelques nouvelles, je les apprends avec une sorte d'impassibilité. Cependant, je soupire encore après les parens et les amis que j'ai laissés derrière moi ; semblable, à cet égard, aux ames dont parle l'auteur admirable qui a dit : « Les esprits des morts sont fortement attachés » aux parens et aux amis qu'ils ont laissés sur la » terre ; qui peut le nier ? »

Je suis un exemple frappant de cette vérité ; je crois que Virgile pensait aussi que dans l'ame de l'homme survit quelque chose des passions humaines.

Curæ non ipsæ in morte relinquunt.

Pour que Belgrade fût un véritable Élysée, il

y faudrait un fleuve Léthé, mais malheureusement il n'y en a point.

Je suis quelquefois assez ennuyée des chansons, des danses et des rayons du soleil, et je préfèrerais la fumée et les sottises qui vous environnent. Je m'efforce alors de me persuader que ma vie est plus variée et plus agréable que la vôtre. A quoi passé-je la mienne? le lundi, à la chasse; le mardi, à lire de l'anglais; le mercredi, à étudier la langue turque, dans laquelle, pour le dire en passant, je suis déjà très-instruite; le jeudi, à méditer les auteurs classiques; le vendredi, à écrire ou à me promener; le samedi, à travailler à l'aiguille, et le dimanche à recevoir des visites et à entendre de la musique. Il me semble que c'est mieux employer la semaine, que d'aller le lundi, au parlement; le mardi, chez lady Mehun; le mercredi, à l'opéra; le jeudi, à la comédie; le vendredi, chez miss Chetwynd, etc.; cercle éternel des mêmes folies et des mêmes scandales, sans cesse répétés, qui ne m'occupent pas plus maintenant que si j'étais parmi les ombres. Ici je puis entendre parler des choses désagréables avec pitié, mais sans indignation. L'espace immense qui nous sépare détruit l'intérêt de toutes les nouvelles; je ne saurais en éprouver beaucoup de joie ni beaucoup de chagrin, lorsque je pense que peut-être la cause qui les a pro-

duites n'existait déjà plus avant que la lettre qui les contenait me fût parvenue. Toutefois, mon insouciance ne s'étend pas jusqu'à oublier le petit nombre de mes amis; et, morte pour tout le monde, je suis encore sensible à votre amitié et à celle de M. Congrève, et je désire vivre dans le souvenir de tous les deux.

A LADY RICH.

Belgrade village, juin 1717.

Je demande sincèrement pardon à votre grâce, mais je n'ai pu m'empêcher de rire de bon cœur de votre lettre, et des commissions que vous me faites l'honneur de me donner.

Vous désirez que je vous achète une esclave grecque qui possède mille bonnes qualités. Les Grecs sont sujets et non esclaves (1). Les femmes qu'on achète, à ce titre, ont été prises à la guerre ou enlevées de la Russie, de la Circassie, de la Georgie, par les Tartares, et sont, en général,

(1) Il faut distinguer l'esclavage domestique de l'esclavage politique et civil. L'esclavage domestique existe en Turquie, et presque tous les esclaves sont Grecs. L'esclavage politique pèse sur la nation grecque, en masse; hors de l'Alcoran, elle se trouve hors la loi : elle n'a ni droits, ni priviléges, ni liberté, ni sûreté. Son existence est absolument précaire; elle se voit entièrement soumise au joug de la conquête. L'histoire oppose à l'opinion de lady Montagu un argument sans réplique.

de pauvres malheureuses si gauches, que vous ne les croiriez pas dignes de vous servir. On en a fait, il est vrai, plusieurs milliers de prisonnières dans la Morée; mais elles ont presque toutes été rachetées par les charitables contributions des chrétiens, ou leurs parens en ont payé la rançon à Venise. Les belles esclaves qui servent ici les femmes d'un haut rang, ou qui sont destinées aux plaisirs des grands, ont toutes été achetées dès l'âge de huit à neuf ans : élevées avec le plus grand soin, elles excellent dans le chant, dans la danse, dans la broderie, etc. Ces esclaves sont ordinairement Circassiennes, et leurs maîtres ne les vendent jamais que pour les punir de quelque faute grave. Quand par hasard elles cessent de leur plaire, ils en font présent à leurs amis, ou ils leur rendent la liberté. Les femmes qu'on expose en vente dans les marchés, sont toujours coupables de quelque crime, ou tellement dépourvues de mérite, qu'elles ne peuvent être utiles à rien. Vous douterez, sans doute, de la véracité de mon récit qui, je l'avoue, ne ressemble point aux idées qu'on a sur ce sujet en Angleterre; mais je vous dis la pure vérité.

Vos lettres sont pleines de méprises d'un bout à l'autre. Je vois que vous avez puisé vos notions sur la Turquie, dans les ouvrages de ce digne M. Dumont, qui montre autant d'ignorance que

de présomption. Je goûte un singulier plaisir à lire ici les voyages dans le Levant, qui sont, en général, pleins de mensonges et d'absurdités. Je m'en amuse beaucoup : ils ne manquent pas de parler en détail des femmes qu'ils n'ont à coup sûr jamais vues ; de faire le portrait des hommes en place chez qui ils n'ont jamais été admis, et de décrire des mosquées dans lesquelles il ne leur a point été permis d'entrer. Les Turcs, d'un caractère très-orgueilleux, ne conversent pas avec un étranger, à moins qu'il ne jouisse d'une haute considération dans son pays. Je parle des Turcs de distinction ; quant aux gens de la classe inférieure, ils ne sauraient avoir aucune connaissance sur les mœurs et sur le génie de leur nation.

Je vous enverrai certainement du baume de la Mecque, mais il n'est pas aussi facile de s'en procurer que vous le supposez ; et je ne puis, en conscience, vous conseiller d'en faire usage. Je ne sais comment il a tant de célébrité. Toutes les femmes de ma connaissance, tant à Londres qu'à Vienne, m'ont prié de leur en faire passer des pots. J'en ai reçu en présent une petite quantité d'une qualité supérieure, et qui est d'un grand prix. Je m'empressai de m'en servir, j'en attendais des effets extraordinaires ; le lendemain matin j'étais effectivement changée d'une manière étonnante, j'avais la figure très-enflée et rouge

comme celle de lady H. Je restai trois jours dans ce déplorable état, et je vous assure que, pendant cet intervalle, je passai des momens fort désagréables. Je craignais de demeurer toujours ainsi, et j'en ressentais une mortification d'autant plus vive, que M. Wortley me reprochait sans cesse mon imprudence. Cependant, ma figure est revenue *in statu quo*, et les femmes du pays disent que depuis l'opération, je suis très-embellie; mais mon miroir ne me le dit pas. Si on devait juger des vertus de ce baume par la beauté des femmes de ces contrées, qui toutes en font usage, il est certain qu'il ne saurait avoir trop de réputation, car elles ont le plus beau teint du monde. Quant à moi, je suis bien décidée à ne plus m'exposer à la douleur qu'il m'a fait souffrir; mon teint peut suivre son cours naturel et se flétrir avec le tems. Je fais très-peu de cas des secrets de ce genre. Toutefois, que votre grâce agisse comme il lui plaira; souvenez-vous seulement, si vous vous en servez, que vous ne pourrez de quelques jours vous montrer en public.

Si l'on en croit les femmes de ce pays, il est, pour se faire aimer, d'autres charmes plus sûrs que celui de la beauté, qui est, vous le savez, notre seule puissance. Elles affirment posséder des secrets qui, par le moyen des enchantemens, leur donnent un

empire absolu sur les hommes qu'elles veulent enchaîner. Moi, qui ne suis pas très-disposée à croire aux miracles, je n'ajoute pas foi à leurs secrets. Je discutai sur ce point hier soir, avec une femme qui raisonne fort bien sur tout autre sujet, et qui se fâcha réellement contre moi, parce que je ne croyais pas à une quarantaine d'histoires qu'elle me raconta pour me prouver la vérité de ce qu'elle avançait. Enfin, elle me cita plusieurs mariages ridicules auxquels on ne pouvait assigner une autre cause. Je l'assurai qu'en Angleterre, où nous ignorons entièrement la science de la magie, où le climat n'est pas à moitié aussi chaud qu'en Turquie, où les femmes sont moins belles, il se contractait des mariages ridicules, et que nous ne voyions rien de surnaturel à ce qu'un homme fît des extravagances pour l'amour d'une femme. Tous mes argumens ne parvinrent point à la convaincre de l'inutilité de la science qu'elle cultive. Elle ajouta qu'elle se ferait un scrupule d'user de charmes pour elle-même, mais qu'elle en aurait le pouvoir quand elle le voudrait. Examinant ensuite ma figure, elle dit d'un air doctoral que les enchantemens n'opéreraient rien sur moi, qu'il y avait des personnes à l'abri de leurs effets, mais en très-petit nombre. Vous pensez bien que j'ai beaucoup ri de ces discours. Cependant, toutes les femmes partagent

cette opinion : elles ne croient pas avoir commerce avec le diable, mais elles prétendent qu'il existe des compositions propres à inspirer l'amour. Si l'on pouvait charger un vaisseau de ces compositions, je crois que ce serait le meilleur moyen de faire une fortune rapide. Que ne donneraient pas certaines femmes de notre connaissance, pour se procurer une semblable marchandise?

Adieu, ma chère milady, je ne puis terminer ma lettre par un sujet qui offre à l'imagination des tableaux plus agréables; je vous laisse y rêver. Que de félicitations ne recevrais-je point à mon retour, si mes voyages m'avaient fourni l'occasion de m'instruire dans une science si merveilleuse!

A MONSIEUR POPE.

De Péra, 1er. septembre 1717.

Belgrade, qui était entre les mains des Turcs lorsque je vous écrivis dernièrement, appartient aujourd'hui aux Impériaux. Un janissaire, saisi d'une terreur panique qui lui donna des ailes, a franchi en neuf jours le chemin de Belgrade, où campe l'armée turque, pour apporter à Milord, dans Constantinople, la nouvelle de la victoire complète, remportée sur les Ottomans, par les troupes de l'empereur. Le prince Eugène, qui les commandait, a déployé, dans l'action, autant de prudence que de valeur. Deux jours après la bataille, la ville a été bloquée. Il me serait impossible d'exprimer la consternation que cette défaite a produite ici, dans la crainte que quelques chefs ne profitassent du ressentiment et de l'indignation du peuple, pour faire une révolution. Le Grand-Seigneur, suivant la douce méthode de ce bienheureux gouvernement, a donné l'ordre d'étrangler différens personnages, objets de sa méfiance impériale. Il a pareillement ordonné à son trésorier de compter d'avance plu-

sieurs mois de paie aux janissaires ; ce qui semblait beaucoup moins utile, car ils se sont très-mal comportés dans cette campagne, et le mépris public semble avoir un peu tempéré leur licence féroce. Un grand nombre d'entre eux ont fui sans avoir combattu. Rentrés dans la capitale, les janissaires n'ont eu ni le courage ni le pouvoir de se garantir des insultes de la multitude : les petits enfans eux-mêmes les raillent et leur crachent au visage. Pendant la bataille, les janissaires et les spahis s'occupaient noblement à piller leur propre camp, au lieu d'aider, ainsi qu'on le leur demandait, à sauver les bagages et la caisse militaire, qui ne furent protégés que par les pachas et par leur suite.

Je vous mande de tristes choses en réponse à votre intéresante lettre : vous m'avez parlé avec tant de charme, de tous les plaisirs des hommes de lettres et des gens de goût ; vous m'avez retracé d'une manière si touchante les momens délicieux que vous passez avec eux sous l'ombrage des bois ; et moi, je vous offre le spectacle barbare des Turcs et des Allemands, occupés à s'égorger les uns les autres. Mais voilà le tableau que présente ce pays : les muses en sont exilées, les beaux-arts semblent en être bannis pour toujours ; les habitans, dans l'intérieur de leur maison, mettent leur bonheur à languir au sein d'une

indolente volupté, et, dans le palais, règne l'indécision, la défiance, la terreur.

J'aime assez les plaisirs que la délicatesse accompagne, que les grâces épurent; mais le plaisir ne se montre point ici sous des formes attrayantes. Les Turcs ne connaissent point les entretiens choisis d'une société éclairée : ils demeurent étrangers aux amusemens de l'esprit. Cependant, je crois qu'ils en seraient susceptibles, si la honteuse servitude où les retient un gouvernement despotique, n'étouffait leur génie, n'enchaînait leur curiosité, et ne détruisait en eux les aimables penchans qui font le charme de la vie. Les seules passions auxquelles ils se livrent entièrement, sont les fades amours du Harem. Ces amours sont encore troublés par la contrainte que le sombre despotisme imprime à tant de femmes, et par l'inquiète humiliation à laquelle on les réduit. Aussi, je crois que leurs voluptés sont mêlées d'une triste amertume. Toutefois, on ne renferme point les femmes aussi sévèrement que quelques écrivains l'ont prétendu : leur esclavage ne les empêche pas de se livrer à des aventures galantes, et elles ne manquent pas d'user de la liberté qu'on leur laisse de sortir déguisées, de manière à ne pouvoir être reconnues; mais elles éprouvent la crainte continuelle d'être découvertes; et, quand elles le sont, elles souf-

frent les effets d'une jalousie effrénée. Un moment d'erreur peut coûter la vie. La magnificence et l'éclat qui règnent dans la maison des femmes d'un certain rang, doivent être mis au nombre de leurs plus chères jouissances ; elles se plaisent à rassembler une foule d'esclaves éclatantes de parures, et dont les talens, pour la musique et pour la danse, amusent leurs loisirs ; mais, à travers ce luxe inconnu en Europe, perce un air froid et composé qui met bientôt le plaisir en fuite. Les yeux seuls sont satisfaits chez les femmes turques, que dépare une politesse cérémonieuse. Les beautés grecques, d'un caractère très-différent, possèdent mieux l'art de plaire. Leurs formes, leurs manières, leurs entretiens, leurs divertissemens, tout a de la grâce et de l'élégance.

J'ai appris sans étonnement que M. Addisson était nommé ministre d'état. On lui avait déjà offert cette place, il la refusa, et je crois qu'il aurait bien fait de la refuser encore. Un emploi semblable, et une femme comme la comtesse (1), ne me paraissent pas trop convenables à un asmathique, et je suis persuadée qu'il ne tardera pas à désirer de se débarrasser de l'un et de

(1) La comtesse de Warwich, qu'Addisson avait épousée en 1716.

l'autre. Je l'approuve d'abandonner son gros dictionnaire, dont vous et d'autres personnes m'ont si souvent parlé. Mais brisons sur ce sujet ; je ne vous en dirais pas si librement ma pensée, si je n'étais certaine que ma lettre vous arrivera par une main fidèle, et sans qu'on puisse l'ouvrir. Je brûle de revoir l'Angleterre ; vous et M. Congrève en avez fait une terre classique. Vous ne refuserez sûrement pas de partager ce genre de gloire. Quelque raison que vous ayez d'ailleurs de ne pas être content de M. Addisson, je vous regarde comme les trois poètes du monde les plus heureux : l'un est secrétaire d'état ; l'autre, nommé à deux places très-lucratives, jouit, néanmoins, d'un doux loisir ; et vous, que votre ministère éloigne des postes de la cour et des emplois civils, vous avez trouvé la pierre philosophale. L'Iliade d'Homère a été, par vous, reproduite dans notre langue ; vous l'avez épurée dans le creuset de votre poésie brillante, et sans lui faire rien perdre de son antique et noble simplicité. Vous avez fait couler vers Twickenham l'or des ondes du Pactole. Oui, vous avez trouvé la pierre philosophale, puisque, seul, vous avez découvert un secret que personne n'a pu vous dérober. Addisson et Tickell l'ont cherchée vainement : leurs essais ne leur ont pas coûté leur fortune, mais une partie de leur réputation, tandis

que vous avez hérité du manteau et du génie du poète divin. Nous possèderons, je l'espère, une Odissée de vous. L'Angleterre attend avec impatience ce bonheur ; et moi, je suivrai dans ses voyages , avec un plaisir extrême, cet Ulysse :

Observateur profond des mœurs et des hommes,

Quand il nous instruira dans vos vers sublimes;

Je le préfère au fils impétueux de Pelée, qui raillait son général, qui répandait des larmes pour sa maîtresse, etc.

Les beautés de l'Iliade ne reposent pas toutes, il est vrai, sur le personnage d'Achille ; mais je souhaiterais qu'Homère eût choisi pour son héros, un guerrier moins capricieux et moins bourru. Je sens qu'un héros parfait est un être chimérique et surnaturel ; mais Homère aurait pu nous offrir celui de son Épopée, avec les faiblesses inséparables de l'humanité, et, toutefois, ne pas nous présenter un fou comme Achille. Il me sied mal, au reste, de jouer le rôle de critique ; c'est pourquoi je prends soudain congé de vous.

AU COMTE DE ***.

De Péra, près Constantinople.

VOTRE aimable lettre, Monsieur, m'a touchée infiniment. Vous verrez par la longueur de mon papier, que mon intention est de répondre à toutes vos questions, autant que me le permettra la faible connaissance que j'ai de votre langue. Je crains que l'expression ne répondant pas à ma pensée, je ne sois obligée de rendre ma réponse plus courte que je ne le voudrais. Songez que je vais vous parler un langage qui m'est étranger, et pardonnez-moi d'avance les sottises ou les mauvaises plaisanteries qui pourront tomber de ma plume : elles ne naîtront pas de la légèreté de mon caractère, ni de l'insensibilité de mon ame, mais de la difficulté de rendre mes idées ainsi que je le voudrais. Ce préambule achevé, je commence :

Vos notions sur le Coran, sont fort justes. Les prêtres grecs, les plus menteurs de l'univers, selon moi, dans l'intention de flétrir la loi de Mahomet, ont fait mille contes absurdes pour

empêcher de lire le Coran avec réflexion : ils craignaient qu'un examen sérieux de ses défauts ne fût suivi d'une critique judicieuse, et qu'on n'arrivât à découvrir leurs propres fictions et leur légende ridicule. En fait de fables, les Grecs et les Musulmans n'ont rien à se reprocher. Ces derniers reconnaissent une multitude de saints, sur les tombeaux desquels s'opèrent de tems en tems des miracles, et l'histoire de ces bienheureux mahométans ne renferme pas moins d'extravagances que les romans mystiques des prêtres grecs.

Je répondrai à votre seconde question, qu'il est absolument faux, en dépit de l'opinion adoptée, que Mahomet n'accorde aucune place aux femmes, dans l'état de félicité éternelle. Le prophète était trop passionné ; il aimait trop les femmes, pour se montrer si barbare envers elles. Il leur a promis un très-beau paradis, séparé, il est vrai, de celui où seront leurs époux ; mais je crois que les femmes, pour la plupart, du moins, ne trouvent pas que ce soit un grand malheur, et que leur regret de cette séparation ne leur rendra pas moins doux ce lieu de délices.

J'ajouterai que le prophète n'exige pas des femmes, pour les admettre dans le paradis qu'il leur destine, les vertus sévères qui font tant d'inutiles dans ce monde. Il veut, qu'avant tout, elles travaillent à créer de petits Musulmans : les

filles qui gardent le célibat, et les veuves qui ne contractent point un second mariage, meurent en état de péché mortel, et sont exclues du paradis. Dieu, dit le prophète, n'a pas voulu que les femmes fussent appelées à gouverner ou à réformer le monde; il ne leur a pas donné les qualités propres à conduire les affaires de l'état, ou à soutenir les fatigues de la guerre, mais il leur a réservé une fonction non moins honorable, celle de multiplier le genre humain. Ainsi lorsque, volontairement ou par négligence, elles ne remplissent pas leur vocation, celle de mettre au jour des enfans et de les élever, les femmes deviennent coupables d'une espèce de rebellion aux ordres de la divinité. Voilà des principes très-opposés à ceux qui peuplent vos monastères. Que deviendraient votre sainte Catherine, votre sainte Claire et vos saintes vierges, et vos saintes veuves, si on les jugeait d'après le système de morale du prophète: elles seraient traitées comme ces créatures infames qui déshonorent leur sexe. J'ignore quelle est votre opinion sur une doctrine que nos usages nous font paraître si étrange; toutefois, Monsieur, je vous assure que les Turcs ne sont pas dépourvus, ainsi que nous le croyons, de politique, de philosophie, et même de galanterie.

Leur art militaire ne ressemble point à celui

qu'on pratique dans la chrétienté. Une longue paix les a plongés, à cet égard, dans l'apathie : satisfaits de leur situation, accoutumés à un luxe sans bornes, ils haïssent tout ce qui a l'apparence du travail ; néanmoins, ils commencent à vouloir s'instruire. Quelques sciences fleurissent parmi eux. Les effendis, assez dignes de ce titre, ne croient pas plus aux inspirations de Mahomet qu'à l'infaillibilité du pape ; ils professent le plus pur déisme et ne s'en cachent point dans l'intimité : ils regardent leurs lois comme des institutions humaines, mais que le sage doit respecter, quoiqu'elles soient autant l'ouvrage de l'enthousiasme que celui de la politique.

Je crois me rappeler que je vous ai dit, dans une autre lettre, que nous étions logés à Belgrade, chez un des principaux effendis, homme très-riche, plein d'instruction et d'esprit, et de la société la plus agréable. Nous restâmes un mois dans sa maison ; nous partagions sa table : il buvait sans scrupule du vin ; je l'en plaisantais quelquefois ; alors il me répondait que toutes les productions de la terre devaient servir à l'homme ; que Dieu ne nous aurait pas donné la vigne, si c'eût été un mal de boire son agréable jus ; que, néanmoins, la loi qui en défend l'usage au peuple, est utile, parce qu'il ne saurait point en user avec modération. Cet effendi n'é-

tait point étranger à nos coutumes; il paraissait même avoir des notions sur nos disputes religieuses, et sur nos livres de controverse.

Mon papier, tout grand qu'il est, touche à sa fin. Pour qu'il me suffise, je me vois obligée de sauter de la religion aux tulipes, afin de vous satisfaire sur les éclaircissemens que vous me demandez. Le mélange de ces fleurs produit des effets extraordinaires; mais, ce qui me paraît plus extraordinaire encore, ce sont les expériences faites sur les animaux, et dont vous me parlez : elles se répètent ici tous les jours. Les faubourgs de Pera, de Tophana et de Galata, sont peuplés de personnes de tous les pays de l'univers. Des mariages qui s'y contractent, sortent des espèces d'hommes bizarres. Il n'y existe point une seule famille qui puisse se vanter de n'avoir reçu aucun mélange par les alliances. On voit souvent la fille d'un Grec et d'une Italienne avoir un Français pour aïeul, une grand'mère arménienne; et, si l'on remonte plus haut, des ancêtres anglais, moscovites, asiatiques. Ces unions produisent les figures les plus singulières qu'on puisse imaginer. Je ne saurais douter à présent qu'il y ait diverses races d'hommes; les blancs, les noirs dont la tête est couverte de laine, et ceux qui ont de longs cheveux; d'autres qui ont de très-petits yeux, comme les Chinois et les Tartares; les

hommes sans barbe, comme les Brésiliens; ceux enfin, pour n'en pas citer un plus grand nombre, de la Nouvelle-Zimble, qui ont la peau huileuse et jaune : voilà des espèces très-différentes. J'en demande pardon aux personnes qui s'offenseraient de ma comparaison, mais les races ne sont pas plus caractéristiques entre un levrier, un chien de basse-cour, un épagneul, un dogue, et Diane ma petite chienne. De ces espèces d'animaux mêlés, il résulte de nouveaux métis : il en sera de même des hommes, si l'on veut multiplier les expériences ; les espèces varieraient à l'infini. J'en vois des preuves chaque jour ; il n'est pas rare de rencontrer ici, dans la même personne, la perfidie d'un Grec, la défiance d'un Italien, l'arrogance d'un Espagnol, le bavardage d'un Français, et quelques accès de rêverie anglaise, ornée d'un peu de cette stupidité que les Saxons, nos ancêtres, nous ont transmise. Celui qui me divertit le plus de tous ces composés, c'est la progéniture d'un Hollandais et d'une Grecque. Il est curieux d'examiner le résultat de l'union de ces atômes hétérogènes. Peignez-vous de grands yeux noirs sur une figure aussi blafarde que le poisson de la Hollande; et un air de vivacité maternelle, empâté dans l'épaisseur paternelle ; l'envie de briller, naturelle aux Grecques, et l'avarice hollandaise. Une jeune

femme de cette espèce, se ruinera pour orner sa tête de pierreries, et ne mettra point le prix nécessaire pour avoir des souliers propres, ni même des mules : elle se chausse horriblement. Ce tableau révolte une Anglaise, qui cherche tant à plaire par sa chaussure, et qui est tellement susceptible sur ce point, que c'est pour cela seulement qu'elle fait cas de la grandeur de son panier. J'aurais encore à vous instruire de beaucoup d'autres singularités, mais je suis au bout de mon français et de mon papier.

A MADAME T....

Péra, près Constantinople, 1717.

Je suis très-reconnaissante, ma chère T...., de votre charmante lettre. Vous êtes la seule de mes correspondans qui ayez pensé que je serais satisfaite de recevoir des nouvelles de ce qui se passe parmi vous. Les autres me disent, et presque tous dans les mêmes termes, qu'ils supposent que je sais tout. Pourquoi le supposent-ils? Je n'en puis imaginer la raison. Seraient-ils persuadés que la race du pigeon de Mahomet existe encore dans ce pays, et que j'en reçois des avertissemens divins.

Je désirerais répondre à votre bonté, en vous envoyant quelques relations intéressantes, mais j'ignore quelle est la scène arrivée sous mes yeux qui satisferait le plus votre curiosité, ou si même vous en avez pour des événemens qui se passent si loin de vous. D'ailleurs, la situation où je me trouve maintenant, n'est guère propre à me permettre de tracer des tableaux amusans. Ma tête est entièrement occupée des préparatifs exigés

par l'augmentation de ma famille. J'attends chaque jour l'instant de mettre un enfant au jour : vous devinerez combien ma situation est pénible. Cependant, je suis consolée par la gloire que je vais recueillir de cet événement, et par la joie d'avoir échappé au mépris. Vous ne savez à quoi j'en veux venir ; le voici :

Le déshonneur qui frappe en Turquie une épouse stérile est plus fort que celui auquel est exposée, chez nous, une fille qui devient mère. Quand une femme cesse d'avoir des enfans, elle est jugée trop vieille pour devenir mère, quoique sa figure atteste sa jeunesse. Cette opinion reçue, les dames sont très-empressées à donner des preuves de fécondité ; ce qui est aussi nécessaire pour les faire admettre dans *l'ordre des beautés*, que les preuves de noblesse le sont, pour être reçu chevalier de Malte. La honte attachée au malheur d'être stérile leur paraît si affreuse, qu'elles ne se contentent pas d'employer les moyens naturels pour avoir des enfans ; mais elles ont recours à toutes sortes de remèdes, dont l'usage leur coûte souvent la vie. Sans exagération, toutes les femmes de ma connaissance ont chacune douze ou treize enfans. Quelques-unes des plus âgées se vantent d'en avoir eu vingt-cinq ou trente. Elles inspirent plus ou moins de respect, selon que le nombre en a été plus ou moins

considérable. Dans le tems de leur grossesse, elles disent ordinairement qu'elles espèrent que Dieu sera assez miséricordieux pour leur accorder deux enfans à la fois. Je leur ai quelquefois demandé comment elles feraient pour élever tous les enfans qu'elles désiraient? Alors elles répondaient que la peste leur en tuerait certainement la moitié; événement qui arrive presque toujours sans que les parens en soient très-affligés. La vanité d'en avoir mis au monde un grand nombre les touche plus que le bonheur de les conserver. L'ambassadrice française a été obligée, ainsi que moi, de se soumettre à la mode. A peine habite-t-elle la Turquie depuis un an, elle y est déjà accouchée, et la voilà enceinte. Ce qui me paraît le plus étonnant, c'est de voir les femmes de ce pays, exemptes de la malédiction prononcée contre notre sexe. Elles reçoivent du monde le jour de leur délivrance, et rendent leurs visites à la fin de la quinzaine, ornées de leurs bijoux et de leurs nouvelles parures. Je désirerais jouir de l'influence du climat, sous ce rapport; mais je crains de rester Anglaise à cet égard, ainsi que pour le feu et pour la peste, qu'on redoute très-peu ici. Plusieurs familles ont eu deux ou trois fois leurs maisons brûlées de fond en comble, accident dû à la manière de se chauffer. On ne se sert ni de cheminée ni de poêle, mais

d'une certaine machine appelée *tendour*, haute de deux pieds, et de la forme d'une table : on la couvre d'un beau tapis ou de quelque broderie. Le tendour est fait de bois, même le pied sur lequel on étend un peu de cendres chaudes. On se chauffe les jambes, en les passant sous le tapis. On jase, on lit, on travaille assis près de cette table ; quelquefois on s'y endort, et s'il arrive qu'en rêvant on renverse le tendour, les cendres chaudes mettent le feu à la maison. Cinq cents habitations ont été brûlées de cette manière, il y a quinze jours, et depuis, j'ai vu plusieurs de leurs propriétaires qui ne paraissent pas affectés d'un malheur qui arrive continuellement. Quand un incendie éclate, les propriétaires jettent leurs effets dans une barque et regardent brûler leurs maisons avec beaucoup de philosophie. Il est rare que leurs personnes courent quelques dangers, parce qu'on n'a point d'escaliers à descendre.

Après vous avoir entretenue de choses que je n'aime pas, il est juste que je vous parle de ce qui me plaît. Le climat de ce pays est vraiment enchanteur. Aujourd'hui 4 janvier, j'écris les fenêtres de ma chambre ouvertes, et je me chauffe aux rayons du soleil, tandis que vous gelez assise à côté d'un triste feu de charbon de terre. Ma chambre est jonchée d'œillets de di-

verses couleurs, de roses et de jonquilles fraîchement cueillis dans mon jardin.

J'admire aussi plusieurs articles de législation turque, qui, à notre honte, sont faits avec des intentions plus saines et mieux exécutés que les nôtres. J'applaudis particulièrement aux lois rendues contre les menteurs, espèce de criminels qui, Dieu le sait, marchent triomphans partout ailleurs. Quand ils sont convaincus ici d'être les auteurs de quelque fausseté notoire, on les marque au front avec un fer chaud. Que de beaux fronts nous verrions défigurés ! Si cette loi était en usage parmi nous, que d'honnêtes gens seraient forcés de porter une perruque descendant jusqu'aux sourcils! J'allais vous entretenir de plusieurs autres réglemens, qui concernent la justice, mais il faut que j'envoie chercher ma sage-femme.

A LA COMTESSE DE ***.

Péra, près Constantinople, mars 1717.

Il y a plusieurs mois que je ne vous ai écrit, ma chère sœur. Ne donné-je pas en cela une grande preuve d'abnégation de moi-même ; mais je ne sais où vous adresser mes lettres, ni quelle partie du monde vous habitez. Je n'ai reçu aucune lettre de vous depuis votre petit billet, daté du mois d'avril dernier, et par lequel vous m'annonciez que vous étiez sur le point de quitter l'Angleterre. Vous me promettiez de m'instruire du lieu où vous fixeriez votre séjour. C'est envain que j'ai attendu jusqu'aujourd'hui l'effet de votre promesse. Je viens d'apprendre, à l'instant, par la Gazette, votre retour à Londres, et je me hasarde à vous adresser cette lettre à votre hôtel. J'aimerais mieux que dix de mes lettres fussent perdues, que de vous laisser imaginer que je ne vous ai point écrit, et il y aurait bien du malheur si, sur dix, une ne vous parvenait pas. Cependant, je garde des copies pour prouver le désir que j'ai de vous apprendre, autant

qu'il est en mon pouvoir, tout ce qu'il y a d'agréable dans mes voyages, tandis que vous êtes à l'abri de leurs fatigues et de leurs incommodités. Je souhaite d'abord que vous vous réjouissiez de la nièce (1) que je vous ai mise au monde, il y a cinq semaines. Je ne compte pas sa naissance au nombre de mes aventures les plus divertissantes. J'avoue, toutefois, que les couches ne sont pas de moitié si pénibles qu'en Angleterre. J'y trouve la même différence qu'entre un petit rhume de cerveau qui vous prend ici de tems à autre, et les fluxions de poitrine si communes à Londres. Aucune accouchée ne reste en Turquie un mois sans sortir, et je ne suis pas tellement éprise de nos usages, que de m'y conformer mal-à-propos. J'ai rendu mes visites au bout de trois semaines. Quatre jours après, j'ai traversé le bras de mer qui sépare Péra de Constantinople, pour y faire une nouvelle visite, et j'ai eu la bonne fortune de m'instruire de beaucoup de choses curieuses.

Je veux voir la sultane Hafiten, favorite de l'empereur Mustapha, qui, comme vous le savez, ou peut-être comme vous ne le savez pas, a été déposé par son frère, le sultan régnant, et mourut cinq semaines plus tard. L'opinion pu-

(1) La comtesse de Bute.

blique est qu'il a été empoisonné. On signifia immédiatement à la sultane l'ordre absolu de sortir du sérail, et de se choisir un époux parmi les plus grands seigneurs de la Porte. Vous croyez, je le suppose, que cette proposition l'enchanta? Au contraire : les femmes qui ont été appelées et qui se regardent effectivement comme reines voient, dans la liberté, la plus grande disgrâce, le plus grand affront qu'elles puissent éprouver. La sultane se jeta aux pieds d'Achmet, le suppliant de la poignarder, plutôt que de traiter avec mépris la veuve de son frère. Elle lui représenta, avec l'accent de la douleur la plus vive, qu'elle se croyait en droit de ne pas subir un malheur semblable, elle qui avait donné cinq princes à la famille ottomane. Mais, comme tous ses fils sont morts, et qu'il ne lui reste qu'une fille, le Grand-Seigneur n'accueillit pas ses réclamations, et la contraignit à faire un choix. Elle épousa Bekir, effendi secrétaire-d'état, vieillard de quatre-vingts ans. Elle voulut ainsi convaincre tout le monde qu'elle était dans la ferme résolution de garder le vœu qu'elle avait fait, de ne point souffrir qu'un second mari partageât sa couche; et, dans la dure loi qu'on lui imposait d'honorer un de ses sujets du titre d'époux, elle a donné ce titre, par reconnaissance, à l'homme qui la présenta, lorsqu'elle

n'avait encore que dix ans, à son dernier seigneur.

La sultane n'a point encore permis à Bekir, effendi, de lui rendre une seule visite, quoiqu'il y ait quinze ans qu'elle habite sa maison. Elle y passe ses jours dans un deuil perpétuel, et montre une constance très-peu connue chez les chrétiens, surtout dans une veuve de vingt et un ans. Elle en a maintenant trente-six. Nul eunuque noir ne la garde : son mari est obligé de la traiter en reine, et n'a point le droit de s'informer de ce qui se passe dans ses appartemens.

On m'introduisit dans une grande salle ; toute la longueur en était occupée par un sofa, couvert de velours bleu pâle à fond argenté, avec des coussins de la même étoffe, et dont les piliers de marbre blanc figuraient une ruelle. On me pria de m'y asseoir jusqu'à l'arrivée de la sultane ; elle avait imaginé cette manière de me recevoir, afin d'éviter de se lever lorsque j'entrerais. Cependant elle me fit une inclinaison de tête lorsque je m'avançai à sa rencontre. J'étais curieuse d'observer une femme qui avait obtenu la faveur d'un sultan auquel on présentait chaque jour, et de toutes les parties du monde, les beautés les plus parfaites. Mais elle ne me parut pas avoir jamais été la moitié si belle que l'aimable Fatima, que je vis à Andrinople : cependant elle conserve

encore les traces d'une belle figure, que les chagrins ont flétrie plus que le tems. Ses vêtemens étaient d'une richesse si extraordinaire que je ne puis m'empêcher de vous les décrire. Elle portait un *donalma ;* cet habit, qui ne diffère du caftan que par la longueur des manches et par des plis à l'extrémité inférieure, faisait ressortir admirablement sa taille ; il était d'une étoffe couleur de pourpre et garni, des deux côtés jusqu'en bas, ainsi qu'au tour des manches, de perles de la plus belle eau et de la grosseur d'un bouton ordinaire ; ne supposez pas toutefois que je veuille dire aussi larges que ceux de mylord, mais à peu près de la dimension d'un pois ; à chaque bouton il y avait un brandebourg en diamans, de la forme des brandebourgs en or placés ordinairement sur les habits de cour qu'on porte dans les fêtes d'anniversaire. Son donalma était attaché à la ceinture par deux gros glands de perles plus petites, et le tour des bras était orné d'une large broderie en gros diamans ; un seul, taillé en losange, fermait le col de sa chemise. Des diamans couvraient en entier sa ceinture, aussi large que les plus larges rubans d'Angleterre. La sultane avait au col trois chaînes, qui descendaient jusqu'à ses genoux ; l'une, de grosses perles, se terminait par une superbe émeraude de la grosseur d'un œuf de canne ; l'autre, de

deux cents émeraudes d'un très-beau vert, serrées les unes contre les autres et très-bien assorties, et chacune de la largeur d'un écu et de l'épaisseur de trois ; la troisième enfin, de petites émeraudes rondes. Ses boucles d'oreilles l'emportaient sur tout le reste par leur beauté : elles se composaient de deux diamans de la forme d'une poire, mais beaucoup moins gros. Autour de son *kalpac* étaient quatre rangs de perles, les plus blanches et les plus belles qu'on puisse trouver, et qui suffiraient pour faire quatre colliers, chacun aussi grand que celui de la duchesse de Malborough. Ils étaient attachés avec deux boutons figurant des roses formées par deux rubis, servant de pierre du milieu, et entourées de vingt diamans blancs. Des épingles d'émeraudes et de diamans couvraient sa coiffure. Elle avait des bracelets en diamans magnifiques et une bague en brillans les plus gros que j'aie vus, excepté le *pitt*. Les jouailliers seuls peuvent estimer la valeur de cette parure, mais suivant le prix des pierreries à Londres, je l'évalue à cent mille livres sterlings. Je suis sûre qu'il n'est point en Europe une souveraine qui en possède la moitié autant ; et les diamans de l'impératrice, quoique très-beaux, paraîtraient de très-peu de valeur à côté de ceux de la sultane.

Elle m'a donné un dîner de cinquante plats,

qui, selon l'usage du pays, n'ont paru que l'un après l'autre, ce qui était fort ennuyeux : la magnificence de la table répondait parfaitement à celle de sa parure. Les couteaux avaient des lames d'or et des manches garnis en diamans. Le luxe de la nappe et des serviettes me causa quelque contrariété ; elles étaient de très-belle gaze, et ornées de broderies en soie et en or, qui représentaient des fleurs, qu'on aurait cru pouvoir cueillir, tant elles paraissaient naturelles. J'éprouvais un véritable chagrin à me servir de ma serviette, qui était aussi bien travaillée que les plus beaux mouchoirs qu'on trouve dans ce pays. Vous jugerez facilement qu'elle fut entièrement salie avant que le dîner ait été terminé : le sorbet, liqueur qu'on boit pendant le repas, était dans des coupes de porcelaine placées sur des soucoupes d'or massif. Après dîner on versa de l'eau dans des bassins d'or, et l'on apporta des essuie-mains semblables aux serviettes. On nous servit le café dans des tasses de porcelaine à soucoupes d'or (1).

---

(1) Tous ces détails paraissent minutieux, mais ils seront recueillis, avec intérêt, par le lecteur philosophe. Cette magnificence, étalée dans l'intérieur du sérail; ce luxe éblouissant, décrit avec une complaisance si ingénue, et sans doute aussi sans exagération, sont les signes trop généralement

La sultane me parut d'une humeur assez agréable ; elle m'entretint avec beaucoup de politesse. Je ne laissai pas échapper l'occasion de m'instruire des usages du sérail, usages que nous connaissons si peu. Elle m'assura que la coutume prétendue du sultan de jeter le mouchoir à la femme qu'il honore de son amour, est absolument fabuleuse. Voici le fait : lorsque le Grand-Seigneur a choisi une sultane, il envoie le *kyslar-aga* lui annoncer son élévation. Aussitôt elle est complimentée par toutes les autres femmes, qui la conduisent au bain, et la parent avec toute l'adresse et la recherche possible. L'empereur fait précéder sa visite d'un présent royal ; le présent reçu, il entre dans l'appartement de la sultane. Il est faux qu'elle soit obligée de se glisser dans le lit par les pieds. La première femme dont le Grand-Seigneur a fait choix occupe dès-lors le premier rang, et le garde toujours dans la suite : il n'appartient point à la mère du fils aîné du

---

méconnus de la tyrannie et de la faiblesse du gouvernement turc. Combien les tableaux qui enchantaient lady Montagu l'eussent attristée, si elle eût réfléchi que chacun des trésors amoncelés sous ses yeux était le fruit d'une exécution ou d'une spoliation arbitraires, et si elle eût saisi le contraste hideux qui existe entre la misère publique et le faste mystérieux du Grand-Seigneur!

sultan, ainsi que veulent le faire croire quelques écrivains. Le sultan vient quelquefois se récréer au milieu de toutes ses femmes, qui forment un cercle autour de lui. La sultane m'avoua que la plus légère marque de préférence qu'il accordait dans cette occasion à l'une d'elles, éveillait le dépit et la jalousie dans le cœur des autres. N'en est-il pas de même dans les cercles de nos cours, où l'on mendie un regard du monarque, où l'on n'épargne rien, pas même une bassesse pour s'attirer un sourire, qui consume d'envie les personnes qui n'en sont pas l'objet.

Elle ne prononça jamais le nom du sultan sans verser de pleurs; cependant elle se plaisait à en parler. « Mon bonheur passé, disait-elle, me » paraît un songe, mais je ne saurais oublier » que je fus aimée par le plus grand, par le plus » aimable des hommes. Il m'avait choisie entre » toutes les autres : je l'accompagnais dans toutes » ses campagnes, et je n'aurais pas voulu lui » survivre, si je n'avais adoré la princesse sa » fille. Cependant ma vive tendresse pour elle » suffit à peine pour me faire prendre soin de » ma vie. Quand j'ai perdu le sultan, je suis » restée un an entier sans voir la lumière. Le » tems a calmé mon désespoir, néanmoins je passe » encore plusieurs jours de chaque semaine dans

» les larmes ; ces jours, je les consacre à la mé-
» moire de mon sultan. »

Il n'y avait point d'affectation dans le discours de la sultane ; il me fut facile de voir qu'elle était profondément affligée, quoique son aimable naturel l'engageât à chercher les moyens de me procurer de l'amusement. Elle m'invita à faire un tour de promenade. Aussitôt une de ses esclaves lui apporta une pelisse de riche brocard, doublée de martre. Je l'accompagnai dans son jardin, où je n'aperçus de remarquable que les fontaines. Elle me montra ensuite tous ses appartemens ; dans sa chambre à coucher, je vis sa toilette déployée : ce meuble se compose de deux glaces dont les cadres sont couverts de perles : sa *talpoche de nuit* s'attache avec des épingles de diamans ; à côté étaient trois robes de superbe martre, chacune de la valeur de mille *dollars* au moins, deux *cents livres sterlings*. Je ne doutai pas que ces riches vêtemens n'eussent été à dessein exposés à la vue, quoiqu'ils parussent jetés négligemment sur le sofa. Quand je pris congé de la sultane on me rendit les mêmes honneurs que j'avais reçus chez le grand visir ; on m'apporta des parfums et l'on m'offrit un très-beau mouchoir brodé. Elle a trente grandes esclaves et dix petites, dont la plus âgée approche de sept ans au plus. Je n'ai

jamais vu de si jolies petites filles; toutes étaient richement habillées, et je m'aperçus que la sultane faisait ses délices de ces aimables enfans. Ils doivent lui coûter des sommes considérables. Une fille de cet âge ne se vend pas moins de cent livres sterlings. Leurs coiffures se forment de guirlandes de fleurs, mêlées aux tresses de leurs cheveux : leur habillement est d'étoffe d'or. Elles servent à genoux à la sultane le café, l'eau à laver, etc. Une grande partie de l'occupation des esclaves plus âgées consiste à élever ces jeunes filles, à leur apprendre à broder, et à les servir avec le même soin que si elles étaient les enfans de la maison.

N'allez pas vous imaginer que le tableau que je vous offre se soit embelli sous ma plume, je l'ai fidèlement retracé. Votre récit, direz-vous, ressemble aux Contes arabes. — Ces nappes brodées et ces diamans gros comme des œufs de canne! — Vous oubliez, ma chère sœur, que ces contes, narrés par un auteur de ce pays, sont, à l'exception des enchantemens, une peinture exacte des mœurs et des usages de l'Orient. Les voyageurs se trouvent dans une situation délicate; répètent-ils ce qu'on a déjà dit? on les traite d'écrivains insipides qui n'ont rien su observer; rapportent-ils des faits jusqu'alors inconnus? on les proclame des faiseurs de romans.

On ne réfléchit pas que l'intervalle qui sépare les rangs apporte une différence dans les sociétés qu'on fréquente; on ne prend pas garde au plus ou moins de goût qu'ils ont pour l'observation, au changement que le tems opère dans les coutumes, tandis qu'il est certain qu'elles se modifient chez les divers peuples au moins tous les vingt ans. La vérité est qu'on juge les voyageurs avec la même candeur, la même indulgence, et la même impartialité qu'on juge ses voisins dans toutes les circonstances. Quant à moi, si je vis assez long-tems pour retourner parmi vous, je connais si bien le caractère de mes chers amis et de mes connaissances, que je suis résolue à ne leur rien dire, afin d'éviter le reproche d'en trop dire, que charitablement ils ne manqueraient pas de m'adresser. Pour vous, je l'espère, vous ne me ferez point l'injure de douter de la vérité des faits que je vous affirme. Toutefois je vous laisse la liberté d'être surprise de détails si nouveaux pour vous.

Que penseriez-vous, si je vous apprenais que je suis entrée dans un harem, dont les appartemens d'hiver sont boisés en marqueterie de nacre de perles, en ivoire de différentes couleurs, et en bois d'olivier d'un travail exactement semblable à celui des petites boîtes qu'on fait en Turquie, et que vous connaissez. Les murs des

appartemens d'été sont incrustés de porcelaine du Japon, les plafonds dorés, et les planchers couverts des plus beaux tapis de Perse ? Cependant rien de plus vrai : tel est le palais de mon aimable amie, la belle Fatima, avec laquelle je me liai à Andrinople. J'ai été lui rendre visite hier, et je la trouvai encore plus belle que la première fois. Elle vint me recevoir à la porte de sa chambre, et, me tendant la main de la manière la plus gracieuse : « Vous autres chrétiennes, dit-elle, avec un sourire qui la rendait aussi belle qu'un ange, vous avez la réputation d'être inconstantes ; et, malgré la bienveillance que vous m'avez témoignée à Andrinople, je ne m'attendais pas au plaisir de vous revoir jamais. Je suis maintenant persuadée que j'ai réellement le bonheur de vous plaire ; et si vous saviez de quelle manière j'ai parlé de vous à nos dames, vous seriez sûre que vous ne faites que me rendre justice en m'accordant votre amitié. Fatima me fit asseoir sur le sofa, à la place d'honneur. Je restai l'après midi avec elle, et je n'ai jamais passé de momens plus délicieux ».

La sultane Hafiten est, ainsi qu'on doit s'attendre à trouver une femme turque, très-empressée à dire des choses obligeantes, mais elle ne sait comment s'y prendre, et l'on s'aperçoit à son embarras, qu'elle a toujours vécu loin du

monde; mais Fatima a toute la politesse et les manières distinguées de la cour. Son air m'inspire tout à la fois le respect et la tendresse, et maintenant que je comprends sa langue, son esprit me semble aussi ravissant que sa beauté. Elle désire beaucoup connaître les mœurs des peuples étrangers, et elle n'a pas pour son pays cette partialité si commune aux petites ames. Une Grecque que j'avais menée avec moi, et qu'on n'aurait certainement pas admise, si elle n'eût été de ma suite, me montra la surprise qu'excitent naturellement à la première vue tant de beautés et tant de grâces, et me dit en italien : « Ce n'est pas une femme turque, et c'est assuré- » ment une chrétienne. » Fatima devina qu'elle parlait d'elle, et me demanda ce qu'elle disait : je me tus dans la crainte de l'offenser; mais la dame grecque le lui répéta. Fatima sourit et dit : « Ce n'est pas la première fois qu'on m'adresse ce compliment : ma mère, née en Pologne, avait été prise au siége de Caminieck, et mon père disait quelquefois en riant, qu'il croyait que sa femme, chrétienne, avait trouvé un chrétien galant, parce que je n'avais pas l'air d'une petite Turque». J'assurai Fatima que si toutes les femmes turques lui ressemblaient, il serait de nécessité absolue, pour le repos du genre humain, de les cacher à tous les regards; j'ajoutai qu'une figure

telle que la sienne ferait un grand bruit à Paris et à Londres. « Je ne puis vous croire, répondit-elle : si la beauté était dans votre pays d'un aussi grand prix que vous le dites, on ne vous en aurait jamais laissé sortir ». — Peut-être riez-vous, ma chère sœur, de ma vanité à vous répéter ce compliment, mais je le redis seulement, parce que je le crois bien tourné et qu'il vous donnera une idée de l'esprit de Fatima et de l'agrément de son entretien.

Sa maison est meublée avec goût et magnificence : ses appartemens d'hiver sont en velours ciselé sur un fond doré, et ceux d'été en belle toile des Indes brodée en or. Les maisons des femmes turques d'un haut rang sont tenues avec autant de propreté que les maisons de Hollande. Le palais de Fatima est situé dans la partie la plus élevée de la ville, et l'on voit des fenêtres de son appartement d'été, la mer, les îles, et les montagnes d'Asie.

Ma lettre est devenue insensiblement si longue, que j'en ai honte. C'est un bien mauvais symptôme : ce sera un grand bonheur si je ne deviens pas tout-à-fait une conteuse d'histoires. Notre proverbe qui dit que la science n'est pas un fardeau, peut être vrai pour soi-même ; mais trop de savoir peut nous rendre désagréables.

A LADY RICH.

Péra, mars 1717.

Je suis heureuse, ma chère lady, que vous me donniez enfin une commission que je puisse faire sans vous frustrer dans votre attente ; cependant je dois vous apprendre qu'il ne me sera point si facile de la remplir que peut-être vous le pensez, et que si je n'eusse pas été plus active dans mes recherches que les autres étrangers, je me verrais forcée de vous répondre par des excuses, ainsi que je l'ai fait, lorsque vous me priâtes de vous acheter une esclave grecque. Dans le désir de vous satisfaire, je me suis procuré une lettre turque d'amour : je l'ai mise dans une petite boîte, et j'ai recommandé au capitaine du Smyrniote de vous la remettre avec ma lettre. Voici la traduction littérale de la lettre d'amour : la première chose que vous retirerez de la bourse est une petite perle, qui s'appelle en turc *ingi*, et qu'on interprète de la manière suivante :

Ingi.......... *Seusin guzelerin gingi*
Perle......... La plus belle des jeunes beautés
Caremfil...... *Carenfilsen cararen yok*

Clou de gérofle. *Conge gulsum timarin yok*
Benseny chok than severim
Senin Beuden, haberin yok.
Vous avez la forme élégante de ce clou de gérofle!
Vous êtes un bouton de rose.
Il y a long-tems que je vous aime, et vous ne vous en êtes pas encore aperçu.

Pul.......... *Derdime derman bul.*
Jonquille...... Ayez pitié de ma passion.
Kihat........ *Birlerum sahat sahat.*
Papier........ Je me meurs à chaque instant.
Erum........ *Ver bize bir unnet.*
Poire......... Donnez-moi quelque espérance.
Iabun........ *Derdinden oldum zabun.*
Savon......... Je suis malade d'amour.
Chenur....... *Ben oligym size umur.*
Charbon...... Puissé-je mourir, et que mes jours soient ajoutés à votre vie.
Gul.......... *Ben aglarum sengul.*
Une rose...... Puissiez-vous être heureuse, et vos chagrins devenir les miens!
Hasir........ *Olüm sana yazir.*
Une paille..... Souffrez que je sois votre esclave.
Io ho........ *Usteme bulummaz pahu.*
Drap.......... On ne saurait vous apprécier.
Tartsin....... *Sen ghel ben chekeim senin hartsin.*
Canelle....... Ma fortune est à vous.
Giro.......... *Esking-ilen oldum ghira.*
Allumette..... Je brûle! je brûle! ma flamme me consume!
Sirma........ *Uzuun benden a yirma.*
Fil doré....... Ne détournez pas de moi votre visage.

Satch......... *Bazmazum tateh.*
Cheveu....... Couronne de ma tête.
Uzum........ *Benim iki guzum.*
Raisin........ Mes yeux!
Til.......... *Ulugorum tez ghel.*
Fil d'or....... Je meurs! venez vite!
Et par *post-scriptum*,
Beber........ *Bize bir dogm haber.*
Poivre........ Envoyez-moi une réponse.

Vous voyez que cette lettre est tout en vers, et je puis vous assurer qu'on exige autant de goût dans le choix des couleurs, que chez nous dans le choix des expressions. Il y a peut-être un million de vers consacrés à cet usage; il n'est point de couleur, de fleur, d'herbe, de fruit, de caillou, d'arbuste, de plume qui n'ait son vers particulier; vous pouvez quereller, faire des reproches, envoyer des lettres d'amour, d'amitié, de politesse, ou même des nouvelles, sans vous noircir les doigts avec de l'encre.

Je pense que vous êtes étonnée de mon profond savoir; mais hélas! ma chère milady, je suis presque tombée dans le malheur, si commun aux ambitieux : tandis qu'ils poursuivent des conquêtes au loin, une révolte éclate dans leurs états. Je suis en grand danger d'oublier l'anglais; je trouve maintenant beaucoup plus de difficulté à vous écrire dans ma langue que l'année dernière: je suis obligée de chercher les expressions, et je

dois laisser de côté les langues étrangères pour étudier la mienne. L'esprit, la force et le pouvoir de l'homme sont limités : la mémoire ne peut retenir qu'un certain nombre d'images ; et il est enfin aussi impossible à une créature humaine de connaître parfaitement dix langues, que de tenir dans une entière soumission dix royaumes, ou de se battre contre dix hommes à la fois. Je crains à la fin de ne savoir parfaitement aucune langue.

Le lieu de ma résidence offre le tableau de la tour de Babel. A Péra on parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, esclavon, valaque, allemand, hollandais, français, anglais, italien, hongrois, et ce qu'il y a de pis, c'est que dans ma maison on parle dix langues différentes. Mes palfreniers sont Arabes ; mes laquais, Français, Anglais et Allemands; la nourrice est Arménienne, mes servantes Russes; et une demi-douzaine d'autres domestiques sont Grecs; mon intendant est Italien, mes janissaires sont Turcs. Ainsi, je vis au milieu d'une confusion de langages dont l'accent et les sons différens produisent un effet très-extraordinaire sur les naturels du pays. Ils apprennent toutes ces langues, mais ils n'en savent jamais une assez bien pour l'écrire ou pour la lire. Il est ici peu d'hommes, de femmes, ou même d'enfans, qui ne puis-

sent pas se faire entendre en cinq ou six langues. Je connais plusieurs enfans de trois ou quatre ans qui parlent italien, français, grec, turc et russe : ils apprennent cette dernière langue de leurs nourrices, qui viennent ordinairement de ce pays. Cela vous paraîtra presque incroyable, et à mon avis c'est une des choses les plus curieuses que j'aie remarquées en Turquie, et cela diminue singulièrement le mérite de nos femmes, qui se regardent comme de grands génies, quand elles ont acquis une connaissance superficielle du français ou de l'italien.

Je suis fort chagrine d'oublier chaque jour quelques mots de l'anglais, que je préfère à toutes les autres langues; et, je vous l'avoue avec autant de regret que d'humiliation, je finirai simplement cette lettre, ne trouvant pas une phrase supportable pour l'achever à mon gré.

A LA COMTESSE DE ***.

Enfin je reçois des nouvelles de ma chère lady Bristol. Je suis persuadée que cette lettre n'est pas la première que vous m'ayez fait l'amitié de m'adresser, mais mon malheur aura voulu que les autres se soient perdues. Depuis ma dernière, je suis restée tranquillement à Constantinople, ville que je dois, en conscience, faire exactement connaître à votre seigneurie; car, j'en suis sûre, vous avez puisé, ce que vous en savez, dans les récits d'écrivains qui sont pleins de partialité et d'erreurs. Il est des personnes qui ont passé des années à Péra sans avoir vu la capitale, et qui, cependant, prétendent en faire la description.

Péra, Tophana et Galata, qui, réunies, formeraient une très-belle ville, sont entièrement habitées par les *Francs chrétiens* (1) : elles sont séparées de Constantinople par la mer qui, dans cet endroit, est moins large que la Tamise. Les chrétiens ont beaucoup de répugnance à s'exposer aux aventures qui leur arrivent quelquefois

---

(1) Noms donnés aux Européens qui habitent la Turquie.

avec les Lévantins, monstres pires que nos bateliers; et les femmes sont obligées de se voiler pour venir ici, précaution qui leur déplaît infiniment. Elles portent, il est vrai, des voiles à Péra, mais elles ne les emploient qu'à relever l'éclat de leur beauté; art qu'on ne leur permet point à Constantinople. Aussi la plupart des femmes ne vont pas voir cette ville, et l'ambassadrice française retournera en France, sans connaître la capitale de la Turquie.

Vous serez étonnée, madame, que j'y sois allée très-souvent. Le asmack ou voile turc, ne m'incommode pas : je le porte avec plaisir; et, lors même qu'il en serait autrement, je m'exposerais volontiers à supporter ses inconvéniens, pour satisfaire la passion qui a le plus d'empire sur moi : la curiosité. D'ailleurs, le plaisir d'aller en bateau à Chelsea, n'est pas comparable à celui de voguer sur le beau canal que forme ici la mer, et d'où l'on découvre, pendant vingt milles, longueur présumée du Bosphore, les sites les plus beaux et les plus variés. Le côté de l'Asie est couvert d'arbres fruitiers, de villages et de paysages délicieux. Du côté de l'Europe, s'élève Constantinople, située sur sept collines. Cette ville est une des plus considérables du monde, et l'inégalité de la hauteur des sept collines la fait encore paraître deux fois plus

grande qu'elle ne l'est effectivement. Elle offre un agréable mélange de pins, de cyprès, de palais, de mosquées, et d'édifices publics, bâtis au-dessus les uns des autres, avec autant de beauté, et pour ainsi dire, de symétrie que votre seigneurie a pu en trouver dans un cabinet où l'on voit disposés avec art des chandeliers, des boîtes à thé et des vases placés en gradin, et entremêlés de corbeilles, de magots et de candélabres. La comparaison, toute singulière qu'elle est, donne une idée exacte du tableau que j'essaie de vous retracer.

J'ai eu soin de voir, dans le sérail, tout ce qu'on peut y voir. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer : c'est un palais d'une étendue immense, mais très-irrégulier. Tout ce que je sais de ses jardins, c'est qu'ils forment une vaste enceinte, et qu'ils renferment un nombre considérable de beaux cyprès. Les bâtimens sont en belles pierres de taille, et surmontés de tours et de pyramides, remarquables par l'éclat de leur dorure. Je ne crois pas que le palais d'aucun prince chrétien soit, de moitié, aussi vaste : il a six grandes cours, toutes de forme ronde, garnies au tour d'arbres et de galeries en pierres : l'une est destinée aux gardes, l'autre aux esclaves ; la troisième aux officiers de cuisine ; dans la quatrième, sont les écuries. Le di-

van habite la cinquième, et la sixième renferme les appartemens où se donnent les audiences. Le côté où logent les femmes n'a pas moins d'étendue, il est pareillement divisé en plusieurs cours, où se tiennent leurs eunuques et les personnes de leur suite.

L'édifice le plus remarquable après le sérail, c'est Sainte-Sophie, qu'on ne voit qu'avec difficulté. Pour en solliciter l'entrée, j'ai envoyé trois fois chez le caïmaikan (le gouverneur de la ville). Il assembla les principaux effendis ou chefs de la loi, et demanda au mufti s'il était permis de satisfaire à mes désirs. Ils passèrent plusieurs jours à délibérer sur ce point important. J'insistai, et l'on répondit enfin favorablement à ma requête. Je n'ai pu savoir pourquoi les Turcs sont plus scrupuleux à l'égard de cette mosquée qu'à l'égard des autres, où les chrétiens entrent sans obstacle. Je pense qu'ils s'imaginent qu'ayant été autrefois consacrée au culte catholique, les chrétiens, sous prétexte de curiosité, pourraient la profaner par des prières adressées aux saints, dont il reste encore dans la mosaïque des traces que les ravages des tems pourront seuls effacer. Il est absolument faux que les Turcs, ainsi que tant d'écrivains l'ont assuré, aient détruit les images qui existaient dans Constantinople. Le dôme de Sainte-Sophie, de

cent trente pieds de diamètre, est bâti sur des arcades soutenues par d'immenses colonnes en marbre : le pavé et les escaliers sont de marbre. Il y a deux rangs de galeries appuyées sur des colonnes en marbre colorié. Le toit est en mosaïque, et tombe en ruine : on m'en présenta quelques débris. Cette composition me parut être de la même matière que celle qui sert à fabriquer de faux bijoux. On conserve à Sainte-Sophie le tombeau de l'empereur Constantin, auquel on porte une grande vénération.

Je ne vous fais qu'une description imparfaite et sans intérêt de cet édifice célèbre. Je me connais si peu en architecture, que je n'ose vous en parler avec plus de détails, dans la crainte de commettre quelques erreurs. Peut-être me trompé-je? mais il y a des mosquées turques qui me plaisent davantage que celle de Sainte-Sophie. La mosquée du sultan Solyman est un quarré parfait, flanqué de quatre tours. Au centre, s'élève un dôme magnifique, soutenu par de superbes colonnes en marbre : aux extrémités, il y en a deux autres plus petits, qui sont supportés de la même manière. Le pavé et la galerie qui est autour de la mosquée sont en marbre. Sous le grand dôme est une fontaine ornée de colonnes de marbre d'une couleur si vive, que j'ai peine à croire que ce soit du marbre naturel.

D'un côté, est une chaire en marbre blanc, et de l'autre une petite galerie destinée au Grand-Seigneur. Un bel escalier y conduit : elle est fermée par des jalousies dorées. Dans le fond, s'élève une espèce d'autel, où est inscrit le nom de Dieu. Auprès, sont placés deux chandeliers de la hauteur d'un homme, et qui renferment des cierges plus gros que trois de nos flambeaux. De beaux tapis couvrent le pavé, et la mosquée est éclairée par un grand nombre de lampes. La cour qui y conduit est très-spacieuse; l'enceinte en est fermée par une colonnade en marbre gris, surmontée de vingt huit dômes plombés, distribués sur les deux côtés. Une belle fontaine avec des bassins occupe le centre.

Cette description peut servir pour toutes les mosquées de Constantinople, construites sur le même plan : elles ne diffèrent que par la grandeur. La mosquée de la sultane Valide, la plus vaste, est tout en marbre, et c'est je crois l'édifice le plus beau, le plus étonnant que j'aie jamais vu. C'est un honneur pour notre sexe, car elle fut fondée par la mère de Mahomet IV. Entre nous, l'église de Saint-Paul figurerait à côté de cette mosquée, comme nos places à côté de l'Atlerdan (1) ou place aux chevaux : c'était un

(1) Plus communément appelé Atméydan.

hyppodrome, sous le règne des empereurs grecs. Au milieu, s'élève une colonne de bronze entourée de trois serpens entrelacés. Il est impossible de savoir dans quel siècle on a construit une colonne si singulière. Les Grecs ne rapportent que des légendes fabuleuses, lorsqu'on leur en parle, et il paraît qu'elle n'a jamais porté aucun signe, ni aucune inscription. A l'extrémité supérieure de l'hyppodrome, on voit un obélisque de porphyre, venu probablement d'Egypte. Il est chargé d'hiérogliphes parfaitement conservés, que je regarde comme d'anciennes énigmes. Il est placé sur quatre petites colonnes en bronze, assises sur un piédestal carré, en pierres de taille, et couvert, des deux côtés, de bas reliefs : l'un représente une bataille, et l'autre une assemblée. On lit, sur les deux autres, des inscriptions *grecques* et *latines ;* voici la dernière :

Difficilis quondam dominis parere serenis
Jussus, et extinctis palmam portare tyrannis.
Omnia Theodosio cedunt, sobolique perenni.

Mylord vous expliquera ces trois lignes : n'allez pas vous imaginer que ce soit un billet doux pour lui.

Toutes les figures sont représentées avec la tête haute, et je ne puis m'empêcher de me fâcher contre l'impudence des auteurs, qui disent

que les têtes n'existent plus. Je suis sûre qu'ils n'ont pas vu les obélisques et qu'ils en parlent d'après les récits des Grecs, qui résistent avec une opiniâtreté incroyable à la conviction de leurs propres yeux, toutes les fois qu'ils ont avancé des faussetés tendant à déshonorer leurs ennemis. A les en croire, Constantinople n'offre rien de si beau que Sainte-Sophie, quoiqu'il renferme, à mon avis, plusieurs mosquées plus grandes et plus belles. La mosquée du sultan Achmet a cela de remarquable, que les portes sont en airain. Toutes ces mosquées contiennent des petites chapelles, où l'on a élevé des tombeaux à ceux qui les ont fondées, ainsi qu'aux personnes de leur famille, et près desquels on brûle des cierges en leur honneur.

Les édifices où se tiennent les marchands sont remarquables par leur beauté : ils ont de superbes galeries, en partie soutenues par des colonnes. Il y règne une propreté admirable. Chaque espèce de commerce a sa galerie particulière, où les marchandises sont disposées dans le même ordre qu'à *New-Exchange* de Londres. Le besisten ou quartier des jouailliers, offre une si grande quantité de diamans et de pierres précieuses de diverses espèces, que les yeux en sont éblouis. Le quartier des brodeurs présente aussi un aspect magnifique; et beaucoup de personnes

s'y rendent pour leur plaisir plus que pour leurs affaires. La plupart des marchés se tiennent dans de superbes places. Ils sont très-bien approvisionnés, et peut-être même y trouve-t-on plus d'espèces de denrées que dans aucune autre ville du monde. Vous désirez, sans doute, que je vous instruise de quelques particularités sur les esclaves, et vous allez vous imaginer que je suis à moitié Turque, quand vous verrez que je n'en parlerai pas avec la même horreur que les chrétiens qui en ont parlé avant moi. Mais je ne puis m'empêcher d'applaudir à l'humanité des Turcs envers ces infortunés. Ils ne les maltraitent jamais, et je ne vois rien de plus dur, dans leur condition, que dans l'état de servitude ordinaire. Les esclaves ne reçoivent pas de gages, mais on leur donne, chaque année, des habillemens d'un prix beaucoup plus grand que le salaire alloué à nos domestiques. Vous me direz que les hommes achètent les femmes avec des intentions criminelles? Je répondrai qu'on les vend et qu'on les achète d'une manière aussi publique, et non moins infâme dans nos grandes cités chrétiennes.

Je dois ajouter à la description de Constantinople, que la fameuse colonne historique n'existe plus (1). Elle s'est écroulée deux ans enviro

(1) La colonne arcadienne, élevée en 404, sur le modè

avant mon arrivée en Turquie, et je n'ai vu d'autres restes d'antiquités que les aqueducs, qui sont si vastes, que je suis porté à croire qu'ils existaient antérieurement à l'empire grec. Les Turcs ont placé sur la plupart des pierres des inscriptions en leur langue, pour donner à leurs ancêtres l'honneur de ces beaux ouvrages. Mais la supercherie est facile à découvrir.

Les autres édifices publics sont les hôtelleries et les monastères. Les premiers sont très-vastes et très-nombreux; les seconds peu nombreux et d'une construction très-simple. J'ai eu la curiosité d'en aller voir un, et d'examiner les pratiques de dévotion des derviches, qui sont aussi ridicules que celles usitées à Rome. Les derviches ont la permission de se marier, mais ils sont obligés de se vêtir d'une manière bizarre. Ils s'enveloppent d'une pièce de gros drap blanc, et laissent leurs jambes et leurs bras nus. Leur ordre n'a de règles que celles que leur prescrivent leurs cérémonies extravagantes. Le mercredi et le jeudi ils s'assemblent dans une grande salle, où ils se tiennent tous debout, les yeux baissés et les bras en croix, tandis que l'iman ou prédi-

---

des colonnes Trajane et Antonine, à Rome, fut entièrement renversée en 1695. Elle avait été violemment endommagée par des tremblemens de terre et par des incendies.

cateur lit quelques passages du Coran, qui est placé sur un pupitre au milieu de la salle. Quand il a fini, huit ou dix d'entre eux forment un concert mélancolique avec leurs chalumeaux; instrument qui ne manque pas d'harmonie. Le prédicateur reprend sa lecture, et commente en peu de mots ce qu'il a lu. Les derviches recommencent leur musique; les uns chantent tandis que les autres les accompagnent avec leurs chalumeaux, jusqu'à ce que leur chef, le seul qui soit habillé en vert, exécute une espèce de danse religieuse. Ils se rangent alors tous debout en cercle autour de lui; et, tandis que les uns jouent du chalumeau, les autres relèvent leur robe qui est très-ample, la roulent autour de leur reins, et se mettent à tourner sur eux-mêmes avec une rapidité inconcevable, et sans rompre la mesure, que les musiciens pressent ou ralentissent à leur gré. Cela dure environ une heure, pendant laquelle chacun conserve sa souplesse, et ne donne aucun signe d'étourdissement. On ne s'en étonne point, quand on sait que tous prennent cette habitude dès l'enfance, étant consacrés, pour la plupart, presque en naissant, à ce genre d'occupation. J'ai vu parmi eux de petits derviches de six à sept ans, qui ne paraissent pas plus fatigués de cet exercice que les autres. A la fin de la cérémonie, ils s'écrient tous : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Ma-*

homet est son prophète. Ils baisent ensuite la main de l'iman, et se retirent. Tout cela se fait avec une extrême gravité. Les derviches mènent une vie fort austère; ils ne lèvent jamais les yeux, et semblent dans une contemplation perpétuelle. Les cérémonies de leur culte prêtent au ridicule; toutefois je trouve quelque chose de touchant dans leur contenance soumise et religieuse.

A LA COMTESSE DE ***.

Je me prépare maintenant à quitter Constantinople. Vous m'accuserez peut-être d'hypocrisie quand je vous dirai que c'est avec regret; vous auriez tort. Je suis accoutumée au climat, je sais le turc, et je me trouve bien ici. J'aime beaucoup à voyager, mais je tremble à l'idée de tous les accidens qui peuvent arriver pendant une si longue route, entreprise avec une nombreuse famille, et surtout avec un enfant à la mamelle. Dans cette occasion, je cherche, ainsi que je l'ai fait dans les circonstances critiques de ma vie, à tirer parti de ma situation. Chaque jour, enveloppée de mon ferigée et de mon asmack, je me promène dans Constantinople, et je m'amuse à regarder tout ce qu'il offre de curieux.

Vous vous attendez que cette déclaration sera suivie de détails sur ce que j'ai vu; mais je ne suis pas d'humeur à copier tout ce qui a été dit et redit tant de fois. Dans quel but vous écrirai-je que Constantinople, l'ancienne Byzance, est à présent au pouvoir d'un peuple qu'on suppose Scythe d'origine; qu'il contient 5 à 600 mos-

quées; que Sainte-Sophie fut fondée par Justinien, etc., etc. Ce n'est pas par ignorance, je vous assure, que je m'abstiens de vous dire toutes ces belles choses; il m'en coûterait peu de feuilleter Kérolles et sir Paul Ricaut, et de vous donner la liste des empereurs turcs. Mais je ne vous apprendrai pas ce que vous pouvez apprendre dans tous les auteurs qui ont parlé de la Turquie. Je me sens plus portée, grâce à l'esprit de contradiction ordinaire aux femmes, à vous découvrir une grande partie des erreurs commises par les écrivains. L'admirable M. Hill (1) n'assure-t-il pas gravement avoir vu dans Sainte-Sophie une colonne de laquelle découlait un baume qui possède la vertu de guérir les cerveaux dérangés. Il n'existe ici aucune tradition de ce genre, et je suppose que ce fait fut révélé à M. Hill, dans une vision qu'il eut pendant son séjour extraordinaire dans les catacombes d'Égypte; car je suis sûre que l'idée d'un miracle semblable n'est jamais venue ici dans la tête de personne.

---

(1) Aaron-Hill voyagea à Constantinople à l'âge de quinze ans, et y fut reçu avec bonté par l'ambassadeur anglais, lord Paget, son parent. Il retourna en Angleterre, en 1703, publia bientôt après ses Notices sur la Turquie, *in-f°.*, et fit représenter Zara et Mérope, tragédies qui occupent encore une place dans le théâtre anglais.

Il est assez plaisant d'observer avec quelle sensibilité cet écrivain, et ses confrères les compilateurs de voyages, déplorent la triste reclusion des femmes turques, qu'on doit peut-être regarder comme les femmes les plus libres du monde, et qui sont du moins les seules dont les jours, exempts de soins, se passent au sein de plaisirs continuels. Les Turques emploient tout leur tems à faire ou à recevoir des visites, à aller aux bains, à dépenser de l'argent, à inventer de nouvelles modes ; on se moquerait d'un mari qui exigerait que sa femme fût économe. Les dépenses des musulmanes n'ont de limite que leurs caprices. Le mari doit gagner de l'argent, sa femme le dépenser : cette prérogative s'étend même jusqu'à la classe la plus indigente ; je connais un pauvre homme qui colporte des schalls brodés, il a la plus misérable tournure de porte-balles qu'on puisse imaginer, et sa femme dédaignerait d'avoir d'autres vêtemens que des robes en or, des fourrures d'hermine, et elle se pare de diamans. Il est vrai que les femmes ne se montrent point en d'autres lieux publics que les bains, où elles ne sont vues que par des personnes de leur sexe ; mais c'est un divertissement qui leur donne beaucoup de plaisir.

J'ai été il y a trois jours dans un des plus beaux bains de la ville, et j'ai eu l'occasion d'assister

à la réception d'une nouvelle mariée, ainsi qu'à toutes les cérémonies usitées en semblable circonstance. Elles m'ont rappelé l'épithalame composée par Théocrite pour le mariage d'Hélène. Il m'a semblé qu'on avait absolument conservé les coutumes antiques. Les amies de la mariée, les parentes et les connaissances des deux familles qui viennent de s'allier, se rendent au bain; une foule de personnes y vont aussi par curiosité, et je crois qu'il y avait ce jour-là au moins deux cents femmes. Toutes celles qui étaient mariées et les veuves se placèrent autour des salles sur des siéges de marbre; les jeunes filles se dépouillèrent à la hâte de leurs habillemens, et se montrèrent sans autre parure que leurs longs cheveux tressés avec des perles ou des rubans. Deux d'entre elles allèrent jusqu'à la porte au-devant de la nouvelle épouse, que conduisaient sa mère et sa parente la plus respectable. La mariée, très-belle, âgée d'environ dix-sept ans, richement vêtue et couverte de diamans, fut mise aussitôt dans l'état de nature. Deux jeunes filles remplirent de parfums deux vases de vermeil et commencèrent à défiler à la tête d'un cortége de trente autres jeunes filles. Les coryphées chantèrent l'épithalame, que les autres répétèrent en chœur. Ensuite les deux dernières jeunes filles s'emparèrent de la mariée, qui avait les yeux baissés et un air

de modestie ravissant. Elles firent, dans le même ordre, le tour des trois grandes salles du bain. Le charme de ce spectacle ne peut se décrire : ces jeunes filles avaient pour la plupart une taille divine et le teint d'une blancheur éblouissante. L'usage fréquent des bains leur rend la peau très-lisse et très-délicate. Cette cérémonie terminée, on conduisit la mariée vers les matrones, qui étaient assises en cercle dans une des salles du bain. Chacune lui fit un compliment et un présent ; les unes lui donnèrent des diamans, les autres des pièces d'étoffes, des schalls ou des objets de fantaisie. Elle leur témoigna sa reconnaissance en leur baisant la main.

Je suis charmée d'avoir vu cette cérémonie ; et, vous pouvez m'en croire, les femmes turques ont pour le moins autant d'esprit et de politesse que nous. Il est vrai que les mêmes usages qui leur procurent les moyens de satisfaire des penchans vicieux, quand elles en ont, donnent aussi aux maris outragés le pouvoir de se venger cruellement, et je ne doute pas qu'elles ne soient quelquefois très-sévèrement punies de leurs imprudences. Il y a environ deux mois qu'on a trouvé près de chez moi, et à la pointe du jour, le corps sanglant d'une jeune femme, seulement enveloppé d'une chemise grossière. Elle avait reçu deux coups de poignard, l'un au côté, l'autre dans le seiu. Son

cadavre conservait encore de la chaleur. Cette femme était d'une beauté si surprenante, que presque tous les hommes de Péra ont été la voir ; mais comme les femmes turques ne découvrent jamais leur figure, il fut impossible à personne de la reconnaître. On pense qu'elle a été apportée du côté de Constantinople au milieu de la nuit, et jetée dans cet endroit. Peu de recherches furent faites pour ce meurtre, et l'on enterra ce corps sans cérémonie et sans bruit. La justice ne poursuit pas ici l'assassin comme chez nous. C'est au plus proche parent du mort qu'appartient le soin et le droit de le venger ; et si l'on juge à propos d'arranger l'affaire avec de l'argent, ce qui se fait presque toujours, il n'est plus question de rien. On croirait qu'un tel vice dans le gouvernement tendrait à multiplier les tragédies de ce genre, néanmoins elles sont très-rares ; cela prouve assez que le peuple turc n'est pas naturellement cruel. Je ne crois pas non plus qu'il mérite la dénomination de barbare qu'on se plaît à lui donner (1). Je suis très-liée avec une chrétienne,

---

(1) Il est assez curieux de voir avec quel zèle lady Montagu prend la défense des Turcs, contre leurs antagonistes. Il semblerait qu'ils ont toujours eu les mœurs les plus douces, et que le frein des lois leur est inutile. Ne pourrait-on pas lui répondre, que si l'officier public ne poursuit pas les crimes,

femme de qualité, qui a pris par choix un mari turc. C'est une femme très-agréable et très-sensée. Son histoire est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous la raconter ; mais je vous promets de le faire en peu de mots.

Elle est Espagnole, et elle habitait Naples avec sa famille à l'époque où ce royaume était sous la domination de l'Espagne. Elle revenait de Naples avec son frère sur un vaisseau ; ils furent attaqués, abordés et pris par un amiral turc. Comment vous raconterai-je décemment le reste de l'aventure ? Il lui arriva le même accident arrivé à la belle Lucrèce, bien des années auparavant ; mais elle était trop bonne chrétienne pour se tuer, ainsi que le fit cette païenne de Rome. L'amiral, charmé de la beauté, des longues souffrances et de la douceur de sa belle captive, accorda dès sa première demande la liberté de son frère, qui se rendit à la hâte en Espagne, et envoya, peu de mois après, la somme de 4,000 livres sterlings, pour la rançon de sa sœur. Le Turc prit l'argent,

---

s'ils ne sont pas publiquement dénoncés et punis, c'est que les lois seraient insuffisantes pour protéger leurs ministres contre la vengeance des parens et des amis du meurtrier ? L'impunité, consacrée par les mœurs, érigée en loi, sous un gouvernement, d'ailleurs absolu et sanguinaire, n'est-elle pas la preuve la plus évidente de la barbarie d'une nation ?

le présenta à sa captive, et lui dit qu'elle était libre. Mais cette femme réfléchit que ses parens, instruits de son aventure, croiraient devoir la confiner dans un couvent pour le reste de ses jours. Son amant était musulman, mais beau, tendre et passionné. Il l'entourait de plaisirs, la comblait de présens, et déployait pour lui plaire toute la magnificence orientale. Elle répondit à l'amiral, avec beaucoup de fermeté, que sa liberté ne lui était pas si chère que son honneur, et qu'elle ne pouvait le recouvrer que par son mariage avec lui. Elle le pria d'accepter sa rançon pour sa dot, et de lui donner la satisfaction de prouver que nul homme que son époux ne pouvait se vanter d'avoir obtenu ses faveurs. L'amiral, transporté de joie, renvoya l'argent à la famille de la belle captive, en disant qu'il était assez heureux de la posséder. Il l'épousa et n'eut jamais d'autre femme. Elle m'a assuré qu'elle s'était constamment félicitée du parti qu'elle avait pris. L'amiral mourut quelques années après son mariage, et la laissa une des plus riches veuves de Constantinople; mais la déconsidération attachée à l'état de veuve engagea celle de l'amiral à donner sa main au capitan-pacha, c'est-à-dire à l'amiral qui a succédé à son premier mari. Je crains que vous ne pensiez que mon amie s'était éprise de son ravisseur; mais je crois, ainsi qu'elle

me l'a dit, que sa conduite a été dirigée par des principes d'honneur. Au reste elle aurait pu raisonnablement, sans avoir de passion pour l'amiral, être touchée de sa générosité; sentiment naturel à presque tous les Turcs de distinction. La générosité dérive en général de la franchise, et il est très-rare qu'un Turc soutienne solennellement un mensonge. Je ne parle pas des Turcs de la classe commune: elle a peu de vertus, parce qu'elle est très-ignorante. Les faux témoins s'y trouvent à meilleur marché que parmi les chrétiens. Il ne saurait guère en être autrement; le parjure n'étant pas puni avec assez de rigueur.

Je vais maintenant vous entretenir de leurs lois. Je ne me rappelle pas si je vous ai parlé de l'adoption, coutume en vigueur dans ce pays. Elle est très-ordinaire parmi les Turcs, et encore plus parmi les Grecs et parmi les Arméniens. Comme ils n'ont pas la faculté de laisser leur fortune à un ami ou à un parent éloigné, dans la crainte qu'elle ne tombe dans le trésor du Grand-Seigneur; lorsqu'il est probable qu'ils n'auront point d'enfant, ils choisissent un joli petit garçon ou une jolie petite fille, dans la classe la plus indigente : ils se présentent devant le cadi avec l'enfant et ses parens, et déclarent qu'ils l'adoptent pour leur héritier. Les parens renoncent au même instant à toute espèce d'autorité sur l'enfant : on

passe un contrat devant témoins; l'enfant adopté ne peut être déshérité.

J'ai vu toutefois plus d'un homme réduit à la mendicité refuser de se séparer de ses enfans en faveur des Grecs les plus riches, tant a de puissance l'instinct d'affection naturel aux parens. Néanmoins les pères adoptifs sont en général très-tendres envers les enfans de leur *âme*, ainsi qu'ils les appellent. J'avoue que la coutume de l'adoption me plaît davantage que la coutume absurde, au moyen de laquelle nous perpétuons notre nom. Il me semble plus raisonnable de faire la fortune et le bonheur d'un enfant que j'élève à ma manière et *sur mes genoux*, pour me servir d'une expression turque, d'un enfant qui apprit à me respecter, à m'aimer; que de laisser mon bien à un individu qui n'a de rapport avec moi que par quelques lettres de l'alphabet. Tel est cependant l'usage suivi parmi nous.

Maintenant que j'ai fait mention des Arméniens, peut-être vous sera-t-il agréable que je vous entretienne de cette nation, qui vous est, j'en suis certaine, entièrement inconnue. Je ne vous ennuierai point du détail géographique de leur pays; vous verrez sa situation sur une carte. Je ne vous parlerai pas non plus de leur ancienne grandeur; l'histoire romaine vous en instruira. Ils sont maintenant soumis aux Turcs et très-ba-

biles dans le commerce; ils croissent et multiplient assez pour se disperser en grand nombre dans toute l'étendue de la domination de l'empire ottoman. Ils furent, à ce qu'ils disent, convertis au christianisme par saint Grégoire, et ils sont peut-être les chrétiens les plus dévots de la terre. Le précepte principal que leurs prêtres leur enseignent, c'est d'observer le carême, qui dure au moins sept mois de l'année. Personne, sous aucun prétexte, ne peut se dispenser de suivre ce précepte dans toute sa rigueur. Aucune circonstance ne les excuse, s'ils mangent pendant cet intervalle autre chose que des herbes ou des racines sans huile, et du pain sec. C'est le régime perpétuel durant ces diètes. Un des interprètes de M. Wortley est de cette nation, et le pauvre malheureux fut tellement affaibli par l'austérité de ses jeûnes, qu'on désespéra de ses jours. Cependant ni les ordres de son maître, ni les supplications du docteur, qui lui déclara que, s'il persistait dans son régime, il ne répondait pas de sa vie, ne purent l'engager à prendre deux ou trois cuillerées de bouillon. Excepté cette pratique, qu'on doit regarder plutôt comme un usage que comme un article de foi, je vois très-peu de différence entre leur religion et la nôtre. Il est vrai qu'ils me semblent incliner pour la doctrine de M. Whiston. Je crois que l'église grecque elle-

même s'en rapproche, puisqu'il est certain que si le Saint-Esprit procède seulement du père, le fils est subordonné à tous deux. Au reste, les Arméniens n'ont aucune notion de la transubstantiation, malgré la relation de sir Paul Ricaut, qui me semble l'avoir écrite en 1679, pour flatter notre cour. Ces peuples ont une grande horreur pour ceux qui se convertissent à la religion romaine.

Ce qui me paraît le plus extraordinaire dans leurs coutumes, c'est leur mariage : il ne ressemble à aucun de ceux qui se contractent dans le monde connu. On les fiance très-jeunes, mais ils ne peuvent se voir que trois jours après l'hymen. La mariée est conduite à l'église avec une espèce de chapeau, qui a l'air de supporter un morceau d'étoffe carré. On jette dessus un voile de soie rouge, qui la couvre entièrement. Le prêtre demande à l'époux s'il est content de se marier avec cette femme, *fût-elle sourde* où *aveugle*, ce sont ses propres expressions. Quand il a répondu oui, les parens et les amis des deux familles chantent et dansent en menant la nouvelle épouse chez son époux. Aussitôt son arrivée, elle est placée sur un coussin dans le coin d'un sofa. Personne ne soulève le voile, pas même son mari. Il y a quelque chose de si singulier, de si monstrueux dans cet usage, que je

ne pouvais y croire. Mais plusieurs Arméniens m'en ont garanti la vérité, particulièrement un jeune homme, qui versait des larmes en me disant que sa mère l'avait promis à une fille qu'il devait épouser de cette manière. Il me protestait qu'il aimerait mieux mourir que de se soumettre à cet esclavage, car il se représentait sa fiancée remplie de difformités.

Je m'imagine que vous bénissez votre sort en lisant ma relation. Je ne saurais terminer ma lettre par une histoire plus surprenante, et qui cependant est aussi vraie que mon amitié pour vous.

A L'ABBÉ DE ***.

Constantinople, mai 1718.

J'ai reçu de vos nouvelles avec un plaisir extrême, et ma vanité, il faut pardonner ce défaut à la fragilité humaine, n'a pas été peu flattée des questions scientifiques que vous me faites, quoique je ne sois pas en état d'y répondre. Mais quand je saurais les mathématiques aussi bien qu'Euclide, j'aurais besoin d'un siècle au moins pour faire des observations justes sur l'air et sur les vapeurs. Il n'y a pas encore une année que j'habite la Turquie, et je suis à l'instant de la quitter, tant il est dans ma destinée de courir le monde! Cette nouvelle ne vous étonnera pas plus qu'elle ne m'a surprise.

Peut-être m'accuserez-vous de paresse ou d'ignorance, et peut-être de l'une et de l'autre à la fois, parce que je ne vous parle pas de la cour de Turquie; je ne pourrais que répéter ce qu'en a dit sir Paul Ricaut. Lisez sa relation; vous y trouverez des détails amples et véridiques sur les visirs, sur les beglers-beys, sur le gouvernement civil et militaire, sur les officiers du sérail etc.;

il est facile de s'en procurer la liste. Quant aux autres histoires! . . . . . Dieu sait! . . . . . je n'en dirai pas davantage; chacun a la liberté d'écrire ses propres observations. D'ailleurs les mœurs des peuples peuvent changer, ou plusieurs de leurs coutumes échapper à l'attention du voyageur; mais il n'en est pas de même du gouvernement, et comme je ne puis en rien dire de nouveau, je n'en dirai rien du tout.

Je garderai le même silence sur l'Arsenal et sur les sept Tours. Quant aux mosquées, je vous ai envoyé la description de la plus belle de toutes. Néanmoins je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer une méprise de *Gemelli*, (écrivain que j'estime cependant plus que les autres auteurs de voyages.) Gemelli avance qu'il ne reste aucun vestige de la ville de Chalcédoine. J'y fus hier, en traversant le canal dans ma gondole, la mer étant très-resserrée entre Constantinople et Chalcédoine. Cette dernière ville, encore très-grande, renferme plusieurs mosquées; les chrétiens l'appellent toujours Chalcédoine, les Turcs lui ont donné un autre nom que j'ai oublié, mais qui n'est qu'une corruption du même mot (1). Je suppose que, trompé par son guide, Gemelli,

(1) *Cadykuy* ou la ville des juges, à cause du grand concile que les chrétiens y ont tenu.

qui n'est resté que peu de temps dans ce pays, n'a pas eu celui de rectifier son erreur; cet écrivain ayant surtout le mérite d'être exact. Je ne connais rien de plus délicieux que le canal; les Turcs en apprécient tellement la beauté que tous construisent leurs maisons de plaisance sur ses rives, d'où l'on jouit des points de vue les plus admirables de l'Europe et de l'Asie. On y a bâti plus de cent palais magnifiques, à peu de distance les uns des autres. Comme les grandeurs humaines ont encore moins de stabilité en Turquie que partout ailleurs, il arrive souvent que les héritiers d'un grand pacha à trois queues, ne sont pas assez riches pour entretenir les maisons qu'il fit construire : aussi en peu d'années beaucoup tombent en ruines. J'allai voir hier celle du dernier grand visir, qui fut tué à Peter-Waradin; elle avait été construite pour recevoir sa royale épouse, la fille du Grand-Seigneur régnant; mais il n'a pas vécu assez long-tems pour l'y posséder. J'aurais un grand désir de vous en faire la description; je n'y cède pas dans la crainte de ne vous en donner qu'une idée imparfaite : elle est située sur le point le plus agréable du canal, adossée à une colline, et bordée d'un côté par une superbe forêt; l'étendue du bâtiment est immense. Le gardien m'a assuré qu'il contenait huit cents chambres; je ne vous réponds pas de leur nombre,

je ne les ai pas comptées; mais il est certain qu'il est considérable. Toutes sont ornées de marbre, de dorures, et de belles peintures, qui représentent des fleurs et des fruits de choix : les fenêtres ont toutes des carreaux en beau crystal d'Angleterre; enfin on a prodigué dans cette maison la magnificence dont pouvait s'entourer un jeune homme voluptueux et vain, qui avait à sa disposition les richesses du vaste empire qu'il commandait. Les appartemens destinés aux bains ont principalement fixé mes regards; il y en a deux bâtis sur le même plan, et qui communiquent l'un à l'autre; les baignoires, les fontaines et le pavé sont en marbre blanc, les plafonds sont dorés, et les murs incrustés de porcelaine de la Chine. Près de là sont deux chambres, dont la plus élevée est divisée en plusieurs rangs de sofas; des quatre extrémités on voit tomber du plafond des cascades qui se jettent dans des coquilles de marbre blanc, et coulent ainsi jusqu'au milieu de la chambre, où elles se réunissent dans un large bassin; du centre s'élève un jet d'eau qui va toucher le plafond; les murs, faits en treillis, sont garnis à l'extérieur de vignes et de chevrefeuilles, qui forment une tapisserie de verdure, et répandent une douce obscurité dans ces réduits délicieux.

Je pourrais vous conduire dans les autres ap-

partemens, qui sont dignes de votre curiosité; mais il est très-difficile de décrire un palais turc, à cause de l'irrégularité de sa construction. Il n'a point de façades ni d'ailes; la confusion qui règne dans sa bâtisse ajoute à l'agrément de l'ensemble; mais on serait inintelligible, si on entreprenait de la retracer dans une lettre. Je me bornerai à vous donner une idée de la chambre destinée au sultan lorsqu'il vient voir sa fille. Cette chambre a des lambris de nacre de perle, attachés avec des émeraudes. Il y a d'autres salles également lambrissées en nacre de perle et en bois d'olivier, incrusté en porcelaine de la Chine; les galeries, très-vastes et très-nombreuses, sont ornées de vases de fleurs et de jattes en porcelaine pleines de fruits assortis, si bien imités en plâtre, et d'une couleur si vive, qu'ils produisent un effet admirable. Le jardin est digne de la maison. Les arbrisseaux, les fontaines, les promenades sont entre-mêlés et même confondus d'une manière très-agréable. On ne peut y désirer aucune espèce d'ornement, excepté des statues. Vous voyez, monsieur, que les Turcs ne sont pas si grossiers qu'on nous les représente (1). Il est vrai que leur

(1) Une dernière réflexion explique suffisamment la partialité de lady Montagu, pour les Turcs. M. Wortley, son mari, jouait, en 1717, à Constantinople, le même rôle que lord

magnificence est d'un goût différent de la nôtre, mais je croirais presque qu'ils ont une plus juste idée que nous de l'emploi qu'on doit faire de la vie. Ils la passent au milieu des chants, de la danse, des jardins; à boire des vins exquis, à faire une chère délicate, tandis que nous tourmentons nos pauvres cerveaux à rêver des projets de politique, ou à étudier des sciences, dans

---

Strafort, en 1821 et 1822. Médiateur entre l'Autriche et la Porte, il fallait qu'il présentât la nation ottomane dans le jour le moins défavorable au parti de l'opposition, afin de prévenir ses réclamations contre les plans politiques du cabinet de St.-James. Il nous semble qu'on doit considérer une partie des lettres de la célèbre Anglaise comme des documens diplomatiques, dont l'effet était d'autant plus certain, que ces lettres ne devaient pas être publiées. M. Wortley échoua dans sa mission. Si sa femme l'eût pressenti, sa correspondance aurait peut-être présenté une couleur plus sombre et plus vraie; mais il était nécessaire de dissimuler cet échec; de dire peu de choses sur le gouvernement turc; d'être entièrement muette sur les audiences reçues par l'ambassadeur, et sur ses négociations infructueuses; enfin, il fallait paraître quitter Constantinople, ainsi qu'on quitte une salle de bal.

Quoi qu'il en soit, les lettres de lady Montagu offrent un double intérêt, parce qu'elles disent et parce qu'elles cherchent à cacher, et que devine le lecteur judicieux, qui, rapprochant le passé du présent, jugera la nation turque ainsi qu'elle le mérite.

lesquelles nous n'atteindrons point à la perfection. Si nous y arrivons, nous ne pourrons persuader aux autres qu'elles ont le prix que nous y attachons. Il est certain que ce que nous sentons, ou ce que nous voyons, sont les seules choses qui nous appartiennent, si quelque chose peut nous appartenir. L'éclat de la renommée, l'orgueil des éloges, avantages qu'on poursuit avec tant d'ardeur, sont, quand on les a obtenus, de faibles récompenses du tems et des travaux employés à les acquérir. Nous vieillissons et nous mourons avant de recueillir le fruit de nos pénibles veilles. Si l'on considère la courte durée des jours de l'homme, on conviendra que l'étude la plus utile consiste dans la recherche des plaisirs propres à l'instant présent. Je n'ose m'occuper plus long-tems de ce système, peut-être vous en ai-je déjà trop dit; mais je me repose sur la connaissance que vous avez de mon cœur. Je n'aurai pas à redouter de vous les insipides railleries par lesquelles d'autres personnes répondraient à cette lettre. Vous savez qu'on peut séparer l'idée du plaisir de l'idée du vice, et que les insensés seuls les confondent ensemble. Néanmoins, je vous permets de rire de ma déclaration; c'est-à-dire que je préférerais être un riche effendi avec toute son ignorance, que d'être sir Isaac Newton avec tout son savoir.

A L'ABBÉ DE ....

Tunis, juillet 1718.

J'AI quitté Constantinople le 6 du mois dernier, et c'est ici le premier lieu de poste d'où je puisse vous envoyer une lettre. J'ai souvent regretté de n'avoir pas l'occasion de vous faire partager le plaisir que j'éprouvais à voyager à travers la plus belle partie du monde ; chaque scène m'y inspirait une idée poétique.

« Echauffée du génie d'Apollon, je contemplais ces îles immortelles et cette mer si bien connue. Ici les muses ont si souvent fait résonner leur lyre, qu'il n'existe point une montagne qu'elles n'aient chantée. »

Je vous demande pardon pour ma saillie, et je continuerai, si je puis, le reste de ma relation en simple prose. Le second jour de notre embarquement, le vaisseau dépassa Gallipolis, jolie ville située dans la baie de Cherson, et très-révérée par les Turcs, parce que c'est la première ville qu'ils ont conquise en Europe. Le cinquième jour, à cinq heures du matin, nous jetâmes l'an-

cre dans l'Hellespont, entre les châteaux de Sestos et d'Abydos, nommés aujourd'hui les Dardanelles. Ce sont maintenant deux petits châteaux ruinés, peu forts, et dominés par une petite colline, que je n'aurais pas vue, je l'avoue, si notre capitaine et nos officiers ne nous l'avaient fait remarquer. J'étais entièrement absorbée par l'histoire tragique que rappellent ces lieux :

« L'amant qui nageait et l'épouse du soir, combien Héro aima, et comment Léandre périt. »

Encore des vers ! je suis à coup sûr infectée de l'air poétique qu'on respire en ces lieux. L'air d'Abydos est sans aucun doute très-propre à inspirer l'amour ; cette douce passion livra le château entre les mains des Turcs, qui l'assiégèrent sous le règne d'Orchan. La fille du gouverneur s'imagina qu'elle avait vu dans un songe son époux futur : toutefois je n'ai pas entendu dire qu'elle eût dormi sur le *gâteau nuptial*, ou qu'elle eût jeûné le *jour de sainte Agnès*. Quoi qu'il en soit, la jeune fille crut reconnaître dans un assiégeant la charmante figure qui l'occupait, et, jalouse d'obéir à sa destinée, elle lui jeta, par-dessus le rempart, un billet où elle lui offrait de lui livrer et sa personne et le château. L'officier porta la lettre à son général, qui consentit à éprouver la sincérité de la jeune fille, se

retira avec ses troupes, et commanda au jeune homme de s'approcher à minuit, avec une escorte d'élite, des murailles d'Abydos. On reçut l'officier à l'heure indiquée. Les Turcs égorgèrent la garnison, et firent prisonnier le père de la jeune fille, qui épousa son amant. Cette ville est la première que les Milésiens fondèrent en Asie. Sestos, située en Europe, était autrefois la capitale de la Chersonèse. Depuis que j'ai vu ce détroit, je ne trouve rien de fabuleux dans l'aventure de Léandre, ni rien d'extraordinaire dans la construction du pont de bateaux de Xercès. Il est si étroit qu'il n'est pas surprenant qu'un jeune amant ait essayé de le traverser à la nage, ou qu'un roi ambitieux ait voulu le faire passer à son armée. Mais ce détroit est tellement exposé aux tempêtes, que je ne suis point étonnée que l'amant ait péri, et que le pont ait été mis en pièces. De là nous avions vue sur le mont Ida;

« Où Junon reçut jadis les caresses du tendre
» Jupiter, et où le maître du monde se vit sub-
» jugué par l'amour. »

A quelques lieues plus loin, j'aperçus le promontoire où la vieille Hécube fut ensevelie. Une lieue au-delà se trouve le cap des janissaires, le fameux promontoire de Sigée, où nous jetâmes l'ancre. Ma curiosité me prêta des forces pour monter jusqu'à la cime, afin de voir la place

du tombeau d'Achille. Alexandre, dépouillé de ses vêtemens, en fit le tour en l'honneur du héros grec; cérémonie qui ne manqua pas sans doute de réjouir son ombre. J'y vis les ruines d'une ville considérable, et j'y trouvai une pierre sur laquelle M. Wortley lut distinctement ces mots: *De Si Gœn Polin*. Nous la fîmes porter à bord de notre vaisseau; mais un prêtre grec, homme d'ailleurs le plus ignorant du monde, nous montra beaucoup d'autres pierres plus curieuses, sur lesquelles il ne sut nous donner aucune explication. De chaque côté de la porte de la petite église, on voit deux grosses pierres d'environ dix pieds de longueur, cinq de large et trois d'épaisseur : celle du côté droit est en beau marbre blanc et représente, en bas relief, une femme qui paraît être une divinité assise sur un siége, ayant un marchepied; devant elle une femme en pleurs lui présente un jeune enfant qu'elle tient entre ses bras. D'autres femmes qui portent aussi des enfans la suivent en procession. Il est certain que ce bas relief a fait partie d'un ancien tombeau; je n'ai pas la prétention de vous en expliquer le sens véritable. Sur la pierre placée du côté gauche, on lit une très-belle inscription; elle est d'un grec trop ancien pour que M. Wortley puisse le traduire. Je suis désolée de ne pas posséder l'original. On aurait pu l'acheter à un

prix modique de ces pauvres habitans; mais notre capitaine nous assura qu'il faudrait des machines construites exprès pour transporter le bas relief sur le bord de la mer, et que, supposé qu'on réussît à l'y conduire, sa chaloupe ne serait pas assez large pour le contenir (1). De pauvres paysans grecs, qui portent l'habit de Scio, habitent aujourd'hui les ruines de cette grande ville. Le vêtement des femmes consiste en des jupons courts, fixés aux épaules par des bretelles. Elles ont de larges manches de toile blanche; elles se chaussent proprement. Une pièce de mousseline couvre leur tête et retombe à grands plis sur leurs épaules. Un de mes compatriotes, M. Sandys (2), dont l'ouvrage est un des meilleurs du genre, suppose, en parlant de ces ruines, qu'elles sont les fonde-

---

(1) Le premier des marbres, dont il est question, est gravé dans les Antiquités Ioniennes, publiées par la société des amateurs, et décrites par le docteur Chandler, dans son voyage de l'Asie-Mineure. Le second porte l'inscription célèbre que l'on cite si souvent en preuve du Βουστρο φηδον, une des plus anciennes manières d'écrire le grec. Quant aux détails circonstanciés et aux gravures, voyez Chishal, Shackforth et Chandler. Inscript. antiq. knight. the greek alphabet., etc.

(2) George Sandys, un des voyageurs les plus estimables dans le Levant, dont l'ouvrage avait déjà eu quatre éditions sous le règne de Charles Ier.

mens d'une ville commencée par Constantin, qui, depuis, bâtit Bysance. Rien ne me semble appuyer son opinion, et je suis portée à croire que ces ruines datent de beaucoup plus loin.

Du haut de ce promontoire nous vîmes distinctement le *Simoïs*, qui descend du mont Ida, et qui serpente à travers une vallée spacieuse. Le Simoïs est maintenant une rivière considérable, qu'on appelle *Simores*. Elle reçoit le *Scamandre*, qui nous a semblé n'être qu'un petit ruisseau couvert de vase. Peut-être est-il plus large en hiver. C'était jadis le Xanthe, qui prit rang parmi les dieux, ainsi que le dit Homère. C'est encore sous ce nom mythologique, que la nymphe Œnone l'invoque dans son Épitre à Pâris. Sous celui de Scamandre, les jeunes vierges troyennes (1) avaient coutume de lui offrir leurs premières faveurs, jusqu'à ce que l'aventure racontée si agréablement par M. de la Fontaine, fit abolir cette cérémonie payenne. Quand le Scamandre a réuni ses eaux à celles du Simoïs, ces deux fleuves se jettent ensemble dans la mer.

Il ne reste plus maintenant de Troie que la

(1) Consulter le Dictionnaire de Bayle, à l'art. Scamandre. Il en est parlé dans les Lettres d'Oschines, vol. 1, pag. 125 et 126, édit. de Genève, de 1607, et aussi dans Philostrate et Vigenerus.

place où jadis exista cette ville. Je suis fermement persuadée que les débris d'antiquités qu'on a trouvés aux environs, sont beaucoup plus modernes, et je pense à cet égard comme *Strabon*. Au reste, ce n'est pas sans plaisir que j'ai vu la vallée où mon imagination me retraçait le célèbre duel qui eut lieu entre Ménélas et Pâris, où s'élevait la plus vaste cité de l'univers. Il est certain qu'on ne saurait choisir une situation plus favorable pour la capitale d'un grand empire, et qu'elle est plus avantageuse que celle de Constantinople. Le port est accessible aux vaisseaux qui viennent de quelque partie du monde que ce soit, tandis qu'ils ne peuvent approcher de celui de Constantinople; pendant six mois de l'année que souffle le vent du Nord.

Au septentrion du promontoire de Sigée, nous avons vu celui de Rhetium, célèbre par le tombeau d'Ajax. Pendant que nous contemplions ces rivières, ces campagnes fameuses, j'admirais l'exactitude géographique d'Homère, que je tenais à la main. Les épithètes qu'il donne aux montagnes, aux plaines, sont encore presque toutes justes, et je passai plusieurs heures dans une contemplation aussi agréable que celle de don Quichote sur le Montésinos. Nous fîmes voile la nuit suivante vers le rivage où l'on croit communément que Troie était placée. Je me levai à

deux heures du matin pour voir, à la fraîcheur du jour, les ruines qu'on montre aux étrangers, et que les Turcs appellent *Eskystamboul* (vieux Constantinople (1). Pour cette raison et pour plusieurs autres, je conjecture que ce sont les restes de la ville commencée par Constantin. Je louai un âne, seul équipage du pays, et je m'enfonçai à quelques milles dans la campagne, afin de faire le tour des anciens murs, qui étaient d'une étendue immense. Nous trouvâmes les ruines d'un château, placé autrefois sur une colline, et ceux d'un autre dans la vallée; plusieurs colonnes brisées et deux piédestaux, sur lesquels on lit les inscriptions suivantes :

I.

DIVI. AUG. COL.
ET COL IUL. PHILIPPENSIS
EORUNDEM PRINCIPUM
COL. IUL. PARIANÆ, TRIBUN.

(1) Alexandria Troas, que les anciens voyageurs ont à tort regardée comme le site de l'ancienne Troie. *Voyez* Belon, ch. 6, in-4°., 1588. Viaggi di Pietro della Valle, in-4°., 1650. Gibboni (Rom. Hist., vol. 3, pag. 10). Remarquez que Mod, dans ses Observations sur la Troade, pag. 140 et 141, a confondu Ilium avec Alexandria Troas, quoiqu'elles soient à seize milles de distance l'une de l'autre. Il y a, dans les Antiquités Ioniennes, quelques belles vues de ces ruines.

MILIT. COH. XXXII. VOLUNTAR.
TRIB. MILIT. LEG. XIII. GEM.
PRAEFECTO EQUIT. ALAE. I.
SCUBULORUM
VIC. VII.

II.

DIVI. IULI. FLAMINI
C. ANTONIO. M. F.
VOLT. RUFO. FLAMIN.
DIV. AUG. COL. CI... APRENS.
ET. COL. IUL... PHILIPPENSIS.
EORUNDEM ET PRINCIP. ITEM.
COL. IUL. PARIANAE TRIB.
MILIT. COH. XXXII. VOLUNTARIOR.
TRIB. MILIT. XIII.
GEM. PRAEF. EQUIT. ALAE. I.
SCUBULORUM
VIC. VIII

Je ne doute pas que les ruines qu'on remarque près de cet endroit ne soient les restes d'un temple dédié à Auguste, et je ne vois pas pourquoi M. Sandys les croit les ruines d'un temple chrétien, puisqu'il est avéré que c'était un édifice élevé par les Romains. Il y a plusieurs tombeaux en beau marbre et de grandes pièces de granit; mais les Turcs en diminuent chaque jour le nombre par la quantité de boulets qu'ils en tirent pour leurs canons. Nous traversâmes le soir l'île de Ténédos, jadis protégée par Apollon, qui

la céda à Daphné ; tandis qu'il en était amoureux. Ténédos n'a que dix milles de circonférence ; mais elle est très-riche, très-peuplée et célèbre par ses excellens vins. Je ne saurais m'empêcher de parler de Lesbos, où Sapho chanta, où régna Pittacus, et si fameuse par la naissance d'Alcée, de Théophraste et d'Arion, ces grands maîtres en poésie, en philosophie, en musique. Ce fut une des dernières îles qui restèrent sous la domination des chrétiens, après la conquête de Constantinople par les Turcs. Il est inutile que je vous parle des Cantacuzènes, princes que vous connaissez aussi bien que moi. Je quittai avec regret cette île pour faire voile dans la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel, laissant à gauche Scio, l'ancienne Chio (1), la plus riche et la plus peuplée de toutes ces îles ; elle est féconde en coton, en soie, en blé, et elle est plantée de forêts, d'orangers, de limoniers, et porte le mont Arvisian, encore célèbre par son nectar, que Virgile a si souvent loué. On y voit la meilleure manufacture de soie de toute la Turquie. La ville est bien bâtie ; les femmes y sont d'une grande beauté, et vont à

(1) Au moment où elle était en pleine insurrection, cette île vient d'être attaquée par une armée turque formidable qui l'a détruite de fond en comble : une grande partie de ses habitans a été passée au fil de l'épée.

visage découvert comme dans les pays chrétiens. Plusieurs familles riches l'habitent ; mais elles renferment leur magnificence dans l'intérieur de leurs maisons, pour échapper à la jalousie des Turcs, qui ont ici un pacha. Toutefois, elles jouissent d'une liberté raisonnable et se livrent au génie de leur pays (1).

Ces Grecs passent leur tems à table, à chanter, à danser ; aussi rians que leurs bocages, aussi heureux que leur climat, ils portent facilement leurs chaînes, quoiqu'ils ne soient que depuis 1566 sous le joug des Turcs. Peut-être ne leur est-il pas plus difficile d'obéir au Grand-Seigneur qu'à la république de Gênes, à laquelle ils furent vendus par l'empereur grec.

Mais je m'égare dans les recherches historiques, ce qui est très-mal, surtout lorsque je vous écris. En passant le détroit qui est entre l'île d'Andros, de l'Achaïe, à présent Livadie, nous vîmes le promontoire de Sunium, appelé maintenant le cap Colonne, où sont encore debout les hautes colonnes du temple de Minerve. Cette vue imposante m'a fait regretter doublement le superbe temple de Thésée, qui était encore pres-

---

(1) Cette tolérance du despotisme ottoman ne provenait que de l'intérêt que les Turcs avaient à ménager l'île la plus industrieuse de l'Archipel et de l'influence du commerce sur l'état moral des nations.

que entier lors de la dernière campagne dans la Morée ; mais les Turcs y déposèrent leur poudre ; une explosion le réduisit en cendres. Vous devinez que j'avais fort envie de débarquer dans le célèbre Péloponèse, bien qu'on n'y voie plus sur les rives de l'Esopus, du Penée, de l'Inachus et de l'Eurotas, ni les champs de l'Arcadie ni les autres scènes de l'ancienne mythologie. Mais à la place des demi-dieux et des héros, on m'a dit qu'il y avait des voleurs, et que je courais grand risque de tomber entre leurs mains, si j'entreprenais de pénétrer dans ce pays désert. Je conserve néanmoins tant de vénération pour lui, que j'ai peine à m'empêcher de vous en raconter l'histoire depuis la fondation de Bysance et de Corinthe, jusqu'à la dernière campagne des Turcs. Cependant, je vous sacrifie mon désir en ce moment, comme je sacrifiai celui d'y descendre. Nous fîmes tranquillement voile par le cap d'Angela, autrefois *Malea*, où je ne vis aucune trace du fameux temple d'Apollon. Nous arrivâmes le même jour vers le soir, à la vue de Candie, pays très-montagneux. Nous distinguâmes aisément le mont Ida. Virgile a dit qu'il avait cent villes.

Centum urbes habitant magnos.

Leur capitale a été le théâtre des passions les

plus monstrueuses. Métellus fit le premier la conquête de cette patrie de Jupiter; elle tomba ensuite entre les mains de........; mais je passe au dernier siége de Candie, et j'en éprouve un tel chagrin, que je ferai sur toutes les autres îles cette réflexion générale, qu'il est impossible d'imaginer rien de plus agréable que ce voyage ne l'aurait été il y a deux ou trois mille ans. Alors, après avoir pris le matin le thé avec Sapho, j'aurais pu aller sur le midi visiter le temple d'Homère à Chios, et passer le reste de la journée à lever les plans des temples magnifiques, à dessiner les chefs-d'œuvre des statuaires, à converser avec les hommes les plus polis et les plus aimables. Hélas! les arts ne brillent plus dans ce pays; les merveilles de la nature seule y vivent encore, et ce fut avec un plaisir infini que je contemplai le mont Etna, dont les flammes apparaissent dans la nuit comme un fanal, à plusieurs milles en mer, et livrent l'imagination à des conjectures poétiques. Néanmoins, j'honore trop la philosophie pour croire à la folie d'Empedocle; et Lucien ne me fera jamais croire à un semblable scandale dans l'homme dont Lucrèce a dit:

Vix humana videtur stirpe creatus.

Nous passâmes à Trinaocrie, sans entendre une seule des Sirènes décrites par Homère, et sans tom-

ber ni dans Scylla ni dans Caribde. Nous arrivâmes sains et saufs à Malte, autrefois appelée *Melita*, à cause de l'abondance de miel qu'on y recueille. C'est un rocher entièrement couvert d'un peu de terre. Le grand maître y vit en souverain ; mais il est aujourd'hui très-faiblement défendu du côté de la mer. Ses fortifications, peut-être les plus belles du monde, sont taillées à pic dans le roc. En sortant de Malte, nous fûmes assaillis par une violente tempête, et nous avons été très-heureux, après huit jours de traversée, d'aborder à Porto-Farino, sur le rivage d'Afrique, où notre vaisseau est maintenant à l'ancre.

ADDITION

AUX CONSIDÉRATIONS SUR LES TURCS, etc.

L'ESSAI sur les Turcs dans la Balance de l'Europe, était livré à l'impression à la fin de 1821, quand des circonstances étrangères ont suspendu la publication des *Lettres sur la Turquie*. En attendant, les événemens ont suivi leur cours, assez lentement toutefois pour que nos observations conservent encore le mérite de l'à propos.

L'ultimatum présenté au divan par la cour de Saint-Pétersbourg a été rejeté ; il l'a été nonobstant les négociations des cabinets de Vienne et de Saint-James. On devait s'y attendre : la Porte ottomane est et sera toujours étrangère à la politique des congrès. Que lui importent les décisions des quatre grandes puissances qui, après avoir démembré l'empire de Napoléon, ont procédé au partage des conquêtes de la France?

Que lui importent les mesures prises contre les libéraux, les révolutionnaires, les Carbonari de tous les pays, par les congrès de Carlsbadt, de Troppau et de Laybach? Que lui importent l'occupation de Naples et du Piémont par les armées autrichiennes, l'agitation de l'Espagne, le cordon sanitaire, etc., etc.? La Porte n'a rien à y démêler. Est-elle entrée dans la coalition des souverains? s'est-elle agrandie de Raguse et des îles Ioniennes? A-t-elle quelques rapports avec ces gouvernemens, qui, après avoir étendu leur domination, ont à satisfaire les exigeances des peuples qui les ont secondés à cette condition?

Non, la Porte ottomane est toujours restée en dehors de l'Europe; le soin de calmer ses troubles intérieurs ne la concerne nullement, elle serait bien plutôt intéressée à les fomenter.

Le rejet de l'ultimatum de la Russie n'a donc rien de surprenant, et, loin que la lenteur des négociations fût un augure de paix, cette lenteur annonçait la guerre. Il est évident en effet que les Turcs, effrayés des

préparatifs militaires de la Russie, auraient cédé d'abord, mais qu'ils n'ont cherché à gagner du temps, que dans l'intention de lui résister et de lui opposer des armées plus formidables. La question de l'occupation de deux provinces turques par des armées *infidèles*, du rétablissement des églises chrétiennes, des rayas révoltés, du paiement des frais de l'armement extraordinaire du gouvernement russe, était facile à résoudre. La question de la lutte active de l'Angleterre contre la Russie n'offrait pas plus de difficulté. Les politiques les moins clairvoyans ne pouvaient se dissimuler que l'Angleterre a besoin de la guerre pour prévenir l'état de marasme qui la menace, pour la soustraire à l'inaction hostile de ses prolétaires, et pour conserver une influence politique déjà envahie par le Nord.

Ainsi la guerre a dû être regardée comme certaine entre l'Angleterre et la Turquie d'une part, et la Russie de l'autre. Or cette guerre ne pouvait intéresser que ces deux grandes puissances, sans aucun avantage réel pour l'indépendance de la Grèce, ou

pour l'affermissement de l'empire ottoman; en d'autres termes, pour la consolidation de l'équilibre européen. J'en ai expliqué les causes.

De cette vérité découlent deux conséquences : la première, que l'Europe devait, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, favoriser la cause des Grecs contre les Turcs; la cause d'une civilisation *toujours* croissante contre une barbarie décrépite; la cause d'une légitimité réelle et incontestable, d'après les principes mêmes de la Sainte-Alliance, contre une usurpation anarchique et anti-chrétienne; la cause de la prospérité commerciale du continent contre le monopole maritime; enfin la cause de l'indépendance européenne, contre les efforts de deux grandes puissances qui tendent toutes les deux à l'anéantir.

Tout autre danger devait disparaître devant celui-là. Il faut à l'Europe une barrière de fer contre la Russie; il faut que la digue à opposer à ce torrent, du côté du Midi, soit composée de matériaux neufs, solides, liés par un ciment indestructible, le génie de la

liberté. C'est à cette digue que l'Europe entière aurait dû travailler sans relâche depuis un an, et sa construction serait aujourd'hui achevée; et du cap de Corone à l'embouchure du Danube, une puissance vierge, jouissant des bienfaits d'une constitution représentative, s'élèverait aujourd'hui, redoutable à tous les ennemis de son indépendance, sans exception de culte.

Et quant aux résultats de ce concours, dont l'humanité et la religion faisaient un devoir à tout gouvernement chrétien, que pouvait-on en redouter?

La Grèce eût-elle trahi ses protecteurs en faveur de la Russie? mais jusqu'ici le gouvernement russe n'a rien fait pour la Grèce. Quelles divisions de ses armées ont passé le Pruth, pour venger la détention du baron de Strogonoff, et pour sauver quelques débris du pillage de la Valachie et de la Moldavie? Quelles victimes a-t-il arrachées au fer des bourreaux? Comment a-t-il prévenu ces innombrables rassemblemens qui couvrent en ce moment les rives désolées de la Propontide; et cette levée en masse des Ot-

tomans, qui, si la paix eût répondu aux vœux et à l'espoir des journaux ministériels anglais, eût porté la dévastation et le carnage dans l'Attique, dans la Thessalie et dans le Péloponèse?

L'hésitation du cabinet de Saint-Pétersbourg eût été mortelle pour les Grecs, s'ils n'avaient été pénétrés de la confiance du désespoir; ils ne l'ignorent point; *et tous* les plans qui pourraient être concertés désormais pour le seul agrandissement de quelques puissances, loin de les désarmer, ne feraient que redoubler leur énergie, si ces plans menaçaient leur indépendance.

La prépondérance de la Russie, dans le Midi, n'eût point été à craindre, si les cabinets de la chrétienté les plus intéressés au maintien de l'équilibre européen s'étaient ligués à tems contre les Turcs, et avaient, en réglant les mouvemens des Hellènes, détruit dans leur nouvel empire tout germe de divisions intestines.

Il suffisait, pour cela, de favoriser l'impulsion des soldats volontaires qui, dans tous les pays, se présentaient pour secourir

les descendans et les rivaux des Miltiade et des Léonidas; et lors même qu'il eût fallu agir ostensiblement, un corps d'armée autrichien eût été plus convenablement placé en avant de Belgrade et de Temeswar, qu'à Messine et dans les Calabres; une flotte anglaise dans le Sund, que dans les eaux de l'Ionie; et une division de l'armée française dans les plaines de Pharsale, que sur la ligne sanitaire de Bayonne, que l'épidémie ne menaçait point.

« Mais l'Autriche eût abandonné l'Italie » aux révolutionnaires; mais Corfou eût été » perdu pour les Anglais; mais en France » les incursions des *Descamisados*, les tentatives des *Jacobins* dans l'intérieur..... » Mais la toute-puissance de la Russie! dirai-je à mon tour... Sera-t-il tems de la comprimer, lorsqu'après avoir condensé si long-tems ses forces sur le Pruth, pendant que les Turcs saccageaient la Valachie et la Moldavie, elle ne trouvera dans ces contrées qu'un désert jusqu'au Danube, et cherchera sur la rive droite d'un nouveau Rubicon, l'aliment d'une ambition sans mesure, que les obstacles n'auront fait qu'irriter.

Après tout, discutons en peu de mots ces objections. L'Autriche ne peut conserver long-tems l'Italie, surtout après les réactions de Naples et du Piémont ; le cabinet de Vienne l'a senti lui-même. C'est contre le vœu des princes de la maison d'Autriche que la terreur dans ces deux royaumes a été mise à l'ordre du jour ; c'est même, il faut le croire, contre l'opinion personnelle du roi de Naples. Quoi qu'il en soit, l'Autriche a senti que l'anarchie n'est nulle part une source de prospérité ; qu'il n'est rien que le souffle du despotisme ne dessèche et ne tue. Or, l'Autriche a besoin des ressources de l'Italie, et elle abandonnera ce pays épuisé, ruiné de fond en comble. Si elle ne le faisait point, les moindres dissentions entre elle et l'Angleterre le lui enleveraient.

L'Angleterre, à son tour, tant qu'elle se bornera à soutenir les Turcs, ne peut songer long-tems à conserver les îles Ioniennes. Si ces îles n'ont jamais formé une confédération grecque indépendante, elles ont du moins été placées sous le protectorat de la Russie, dans un tems où elle avait une puissance

moins prépondérante, et où la Turquie était plus solidement assise en Europe.

Quant au gouvernement français, son ministère a changé. Sans examiner ni les actes, ni le système des nouveaux ministres, ne serait-il pas permis de penser qu'en suivant la seule ligne droite, celle de la Charte, on anéantirait jusqu'à la trace de nos déplorables divisions; qu'on rendrait inutiles, du côté de l'Espagne, toutes autres précautions que celles purement sanitaires; enfin, qu'au-dehors on pourrait mettre la France en possession de la part d'influence politique que devraient lui assurer un sol fertile, une industrie active, une population guerrière, et trente millions d'habitans.

Par un admirable enchaînement de circonstances, le gouvernement français se trouvait dans une position à prendre l'initiative dans toutes les mesures conservatrices de l'indépendance du continent. Il le peut encore, puisque, dans la lutte commencée peut-être en ce moment, la coalition seule des gouvernemens constitutionnels est capable d'empêcher l'Europe de tomber dans

le moyen âge. Pour cela, faudrait-il la bouleverser de nouveau, et armer des millions de soldats ? non; deux ordonnances suffiraient. Mais le tems presse, plus tard elles seraient inutiles.

Cependant le torrent du Nord mugit au loin; et la digue, dont on aurait dû se hâter d'achever la construction, s'élève à peine à fleur d'eau; devant elle sont des matériaux amoncelés sans ordre; ces matériaux, gardons-nous de les disperser; et que du moins si le torrent les renverse, ce ne soit qu'après s'y être brisé lui-même. Faisons à la fois des vœux pour que, dans la patrie d'Epaminondas et de Démosthènes, les hordes du Don ne remplacent point les barbares du Bosphore.

Le vœu que nous émettons ici est, dans l'état actuel des choses, le plus conforme aux véritables intérêts de tous les gouvernemens de l'Europe, même à ceux du gouvernement anglais et du gouvernement russe.

Une des causes principales du discrédit où est tombé le ministère britannique, est cette persévérance à considérer le machia-

vélisme comme un sûr moyen d'agrandissement, russe ou autrichien contre les Turcs, en 1807: il est devenu aujourd'hui turc contre les Russes et contre les Grecs, car ces deux peuples sont unis par le sentiment religieux, inséparable du patriotisme chez les nations qu'une extrême civilisation n'a point corrompues.

En agissant ainsi, de quelques prétextes qu'il colore cette prétendue neutralité, qui fournit aux Ottomans des armes et des munitions, qui ouvre aux débris de leur flotte les eaux de l'Ionie fermées à la marine des Hellènes, le cabinet de Saint-James se livre aveuglément à l'animadversion de l'opinion européenne, sans espoir de résultat pour son agrandissement politique et commercial. En effet, s'il parvient à assurer une supériorité momentanée à des barbares sur un peuple qui, par cela seul qu'il sait combattre pour sa liberté, est digne de la conquérir; cette supériorité, éteignant la civilisation dans ces contrées, achèvera d'y anéantir tout esprit agricole et commercial. Par conséquent, les Anglais y seront réduits à s'épuiser en vains

efforts pour policer la Turquie, ou bien à s'emparer ouvertement de l'Archipel et de la Grèce, pour accaparer le commerce entier de la Méditerranée, et à rallumer ainsi le foyer d'une guerre générale.

Les tâtonnemens du gouvernement russe ne sont pas moins impolitiques. Ses formidables armées couvrent la Russie méridionale, leur entretien a dû tarir le trésor de l'empereur. Ces milliers de bataillons ne respirent que la guerre : le génie militaire, échauffé par le fanatisme, a passé dans leurs mœurs, et Alexandre peut trouver, dans sa famille, des exemples qui prouvent à quel point il est dangereux de contrarier les mœurs moscovites.

Supposons que, sur ce point, il n'ait rien à redouter, et que ses troupes attendent patiemment que M. de Metternich leur permette le passage du Pruth, ce qui sera le plus tard possible; dans l'intervalle, qui peut répondre que les hordes tartares n'aient fait un désert de ces provinces où l'on ne s'insurgea peut-être que sous la foi de la protection russe? Qui peut répondre que

l'Angleterre n'occupera pas le Péloponèse après avoir acheté la neutralité de l'Autriche par la ratification de l'asservissement complet de l'Italie? Quand toutes les lumières diplomatiques sont cachées sous le boisseau, peut-on pousser trop loin les conjectures? Dans cette hypothèse, que deviendrait la Russie, arrêtée à chaque pas et par cet amas de ruines qu'elle eût dû prévenir, et par les féroces Osmanlis, altérés d'une vengeance long-tems promise, et par ces Anglais qui, sous le nom d'auxiliaires, seront dans la lutte les ennemis les plus acharnés? Alors, des deux parts, l'ambition n'aurait plus de masque; l'Europe assisterait, muette de stupeur, à un combat où il ne s'agirait plus que du choix de ses fers; mais secouant la poudre des tombeaux sur les débris sanglans des armées ennemies, le spectre accusateur de la Grèce se lèverait pour justifier la Providence.

Cependant il est permis encore d'espérer pour l'Europe, et pour la mère-patrie de la civilisation, un avenir plus heureux. Le tems approche, où le véritable intérêt des peuples

et des souverains sera compris, où l'on cherchera partout la force dans la majorité réelle.

Le parlement anglais, tout aristocratique qu'il est, a déjà rejeté des propositions du ministère; et, chez nos voisins, un ministère survit rarement à de pareilles défaites. La guerre civile secoue ses torches en Irlande et dans quelques contrées de la Grande-Bretagne; elle n'est qu'assoupie en Ecosse. Après le hasard, la prudence est le meilleur auxiliaire des états.

En France, la capitale vient de donner un grand exemple de l'énergie de l'opinion libérale, dans l'élection de ses députés. Seule pour paralyser les immenses ressources que l'autorité avait sous sa main, et dont elle a largement usé, l'élite des habitans par leurs lumières et leurs garanties sociales, au nombre de neuf mille, a manifesté son opposition au système suivi par le ministère à une majorité de 1700 voix. La France a essayé de seconder la capitale; ses vœux, il faut l'espérer, monteront jusqu'au trône; la France reprendra son rang, son atti-

tude imposante, et nous vivons dans un siècle où les plans hostiles contre l'indépendance des nations sont plus faciles à déconcerter qu'on ne croit.

Enfin la Grèce, livrée à sa propre énergie, infatigable dans ses efforts, étend chaque jour les limites de son empire, marche de succès en succès, et consolide son organisation politique. Cette organisation est imparfaite encore, et soumise provisoirement aux lois civiles du Bas-Empire. Les Hellènes ont adopté notre Code commercial; et nous aussi, nous avons été long-tems régis par les lois civiles des empereurs d'Orient, nous avons été leurs débiteurs en législation; ils deviennent les nôtres à leur tour. Cet appel à la loyauté de nos relations commerciales ne sera-t-il point entendu? Que leur sénat, que leur conseil exécutif ne nous effarouchent point; la république helvétienne n'est-elle pas notre alliée? la république des États-Unis ne vit-elle point en paix avec nous? Partout où il y a une chose publique (*res publica*), un intérêt national, des organes de cet intérêt, créés par la cons-

titution, la république n'existe-t-elle point? La Grèce régénérée est l'alliée naturelle de la France constitutionnelle, et de tous les états où le gouvernement représentatif existe réellement : c'est dans cette alliance qu'est le salut commun.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de transcrire ici en entier la constitution de la Grèce. Elle est déclarée provisoire; toutefois, telle qu'elle est rédigée, elle est digne de fixer l'attention des publicistes. La traduction est de M. Coray, un des Hellènes les plus éclairés et les plus dévoués à la cause sacrée que défendent ses compatriotes.

CONSTITUTION PROVISOIRE DES GRECS,

PROMULGUÉE PAR LE CONGRÈS NATIONAL.

CHAPITRE Ier. — *De la Religion.*

Art. 1er. La religion de l'état est la religion orthodoxe de l'église d'Orient (grecque).

Cependant toutes les religions sont tolérées, et leurs cérémonies sont librement exercées.

CHAPITRE II. — *Droit public des Grecs.*

2. Tous les indigènes de la Grèce, professant la religion

chrétienne, sont Grecs, et jouissent de tous les droits politiques.

3. Les Grecs sont égaux devant la loi, sans distinction de rang ni de dignité.

4. Tout étranger établi ou habitant momentanément la Grèce, y jouit des mêmes droits civils que les Grecs.

5. Une loi sur la naturalisation sera prochainement publiée par le gouvernement.

6. Tous les Grecs peuvent être appelés à tous emplois. Le mérite seul détermine la préférence.

7. La propriété, l'honneur et la sûreté de chaque citoyen sont placés sous la sauvegarde de la loi.

8. Les contributions aux charges de l'état sont réparties dans la proportion de la fortune de chacun. Aucun impôt ne peut être exigé qu'en vertu d'une loi.

Chapitre III. — *Forme du gouvernement.*

9. Le gouvernement est composé de deux corps : le sénat législatif et le conseil exécutif.

10. Les deux corps concourent à la formation des lois. Le conseil peut refuser sa sanction aux lois adoptées par le sénat, de même que celui-ci peut rejeter les projets de loi proposés par le conseil.

11. Le sénat législatif est composé des députés élus par les diverses provinces.

12. Le nombre des députés au sénat sera déterminé par la loi des élections.

13. La loi des élections, qui sera publiée par le gouvernement, contiendra les deux dispositions suivantes :

1°. Les représentans doivent être Grecs;

2°. Ils doivent avoir trente ans accomplis.

14. Les députés de toutes les provinces et îles libres de

la Grèce sont admis, dès que leurs pouvoirs sont reconnus valables par le sénat.

15. Chaque année, le sénat nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

16. Il nomme, de la même manière et pour le même temps, un premier et un second secrétaires, et des sous-secrétaires.

17. Le sénat est renouvelé chaque année.

18. Le conseil exécutif est composé de cinq membres, choisis hors du sein du sénat législatif, et d'après les règles établies par la loi spéciale concernant la formation de ce conseil.

19. Chaque année, le conseil nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

20. Il nomme huit ministres, savoir : l'archi-chancelier de l'état, chargé des relations extérieures; les ministres de l'intérieur, des finances, de la justice, de la guerre, de la marine, des cultes et de la police.

21. Il nomme aussi à tous les emplois du gouvernement.

22. Les fonctions du conseil ne durent qu'un an.

CHAPITRE IV. — *Du sénat législatif.*

SECTION Ire. — *Pouvoir législatif du sénat.*

23. Attendu l'urgence et l'importance des besoins de l'état, le sénat législatif doit continuer cette année ses travaux sans interruption.

24. Le président fixe l'ouverture des séances et en détermine la durée.

25. Il peut convoquer, en cas de besoin, le sénat à des séances extraordinaires.

26. En cas d'absence du président, le vice-président en remplit les fonctions.

27. Les deux tiers des membres suffisent pour constituer le sénat.

28. Les résolutions du sénat sont prises à la majorité des voix.

29. En cas de partage, la voix du président détermine la majorité.

30. Tous les actes du sénat sont signés par le président et contre-signés par le premier secrétaire.

31. Le président transmet les résolutions du sénat au conseil, et les soumet à son approbation.

32. Si le conseil refuse sa sanction ou propose des amendemens, le projet est renvoyé au sénat, avec les motifs de son refus, ou les amendemens proposés, pour y être de nouveau discuté. Après ce nouvel examen, le projet est encore porté au conseil, qui l'adopte ou le rejette définitivement.

33. Le sénat reçoit et examine toutes les pétitions qui lui sont adressées, quel qu'en soit l'objet.

34. Tous les trois mois, le sénat forme dans son sein autant de comités qu'il y a de ministères.

35. Sur la désignation du président, chacun de ces comités est attaché à une branche du service public, et prépare les projets de loi qui sont relatifs à cette branche.

36. Tout membre du sénat peut proposer un projet de loi écrit, que le président renvoie à l'examen du comité compétent.

37. Le sénat reçoit les projets de loi que le conseil exécutif lui envoie, et les approuve, les modifie ou les rejette.

38. Toute déclaration de guerre et tout traité de paix seront soumis à l'approbation du sénat; et en général, tous traités que le conseil exécutif ferait avec une puissance étrangère, sur quelque matière que ce soit, ne seront obligatoires qu'autant qu'ils seront approuvés par le sénat.

Les trèves et les armistices de peu de jours ne sont pas compris dans cette disposition.

39. Au commencement de chaque année, le conseil soumet à l'approbation du sénat l'état approximatif des dépenses de l'année et des moyens de les couvrir; à la fin de chaque année, il présente aussi à l'approbation du sénat le compte exact des recettes et des dépenses.

Cependant, les circonstances rendant impossible la présentation d'un état approximatif pour cette première année. le sénat fournira aux besoins de la guerre et des autres dépenses publiques, sauf l'approbation du compte exact qui lui sera soumis à la fin de l'année, conformément à la seconde disposition de cet article.

40. Le sénat approuve ou rejette les propositions d'avancement dans les grades militaires faites par le conseil.

41. Il approuve ou rejette aussi les propositions faites par le conseil, pour récompenser les grands services, civils ou militaires.

42. Le sénat réglera le nouveau système monétaire, et le conseil fera battre les monnaies au nom de la nation.

43. Il est expressément défendu au sénat d'approuver aucun traité qui pourrait porter atteinte à l'indépendance politique de la nation; et s'il venait à sa connaissance que le conseil se fût engagé dans quelque négociation criminelle de cette nature, il devra mettre le président en accusation, et, en cas de culpabilité reconnue, le décheoir de ses fonctions.

44. Les journalistes ont le droit d'entrée dans toutes les séances du sénat, excepté les comités secrets qui pourront avoir lieu toutes les fois que cinq membres les demanderont.

SECTION II. — *Des secrétaires du sénat.*

45. Le premier secrétaire du sénat est chargé de la rédaction de tous les actes de ce corps, et en tient un recueil exact.

46. Il reçoit du président les résolutions du sénat, et les transmet au conseil.

47. En cas d'absence du premier secrétaire, le second secrétaire le remplace.

SECTION III. — *Pouvoir judiciaire du sénat.*

48. Si un ou plusieurs des membres du sénat étaient accusés d'un délit politique, une commission de sept membres, nommée à cet effet par le sénat, prendra connaissance de cette accusation, et en fera un rapport par écrit. Si la commission juge l'accusation admissible, le sénat s'emparera de l'affaire. Si l'accusé est condamné à la majorité des deux tiers des voix, il sera déclaré déchu de sa dignité, et renvoyé devant le tribunal suprême de la Grèce pour y être jugé comme simple citoyen.

49. Aucun sénateur ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné pour un délit ou pour un crime.

50. Lorsqu'un membre du conseil exécutif sera accusé d'un délit ou d'un crime politique, le sénat nommera dans son sein une commission composée de neuf membres, qui fera un rapport conformément à l'article 48. Si la commission est d'avis d'admettre l'accusation, et si le sénat, qui, dans ce cas, reste saisi de l'affaire, condamne l'accusé à la majorité des quatre cinquièmes des voix, le président déclarera le condamné déchu de sa dignité, et le renverra devant le tribunal suprême de la Grèce, qui le jugera comme il est dit à l'article 48.

51. Lorsqu'un ou plusieurs ministres seront accusés d'un crime ou d'un délit politique, ils seront jugés dans les formes et de la manière prescrite par l'article 48.

CHAPITRE V. — *Du Conseil exécutif.*

SECTION Ire. — *Pouvoir exécutif du conseil.*

52. Le conseil exécutif, pris en corps, est inviolable.

53. Si le corps entier du conseil exécutif venait à se rendre coupable d'un crime ou d'un délit politique, le président serait jugé et puni, conformément à l'article 43; et, après la nomination d'un nouveau président, les autres membres seraient séparément poursuivis, jugés et punis, conformément à ce qui est établi dans l'article 50.

54. Le conseil fait exécuter les lois par les ministres.

55. Il sanctionne ou rejette les projets de loi adoptés par le sénat législatif.

56. Il propose des projets de loi au sénat qui les discute. Les ministres ont le droit d'assister à cette discussion; et le ministre aux attributions duquel est relatif le projet discuté, doit toujours y être présent.

57. Tous les actes et décrets du conseil sont signés par le président, contre-signés par le premier secrétaire, et scellés du sceau de l'état.

58. Le conseil dispose des forces de terre et de mer.

59. Il pourra publier les instructions qu'il juge convenables, et faire appliquer les lois qui concernent l'ordre public.

60. Il pourra aussi prendre les mesures nécessaires à la tranquillité publique dans toutes les matières de police, pourvu qu'il en instruise le sénat.

61. Il pourra, avec le consentement du sénat, faire des emprunts tant dans l'intérieur que hors de l'état, et donner en garantie des fonds du domaine public.

62. Il pourra également, avec le consentement du sénat, aliéner une partie desdits fonds du domaine public.

63. Il nomme les ministres et en fixe les attributions.

64. Les ministres sont responsables de tous les actes de leur département; par conséquent, ils ne doivent exécuter aucun acte ni décret contraire aux droits et aux devoirs proclamés par le présent acte.

65. Le conseil nomme tous les employés du gouvernement auprès des puissances étrangères.

66. Il doit instruire le sénat de ses relations avec les états étrangers, et de l'état intérieur de la Grèce.

67. Il a le droit de changer les ministres, et tout employé dont il a la nomination.

68. En cas d'urgence, il convoque le sénat en session extraordinaire.

69. Lorsqu'il aura été commis un crime de haute-trahison, le conseil pourra prendre les mesures extraordinaires qu'il jugera nécessaires, quel que soit le rang des personnes accusées.

70. Le conseil pourra encore, dans ce même cas, faire, si les circonstances l'exigent, des promotions et des nominations provisoires dans les grades militaires, lesquelles seront soumises à l'approbation du sénat, lorsque la tranquillité sera rétablie.

71. Dans ce cas, le conseil présentera au sénat, dans le délai de deux jours, un rapport exact et par écrit des motifs qui l'ont mis dans la nécessité de prendre des mesures extraordinaires.

72. Comme il dispose des forces de terre et de mer, le conseil peut, en tems de guerre, prendre encore des mesures extraordinaires pour se procurer des logemens, des vivres, des habillemens, des munitions, et tout ce qui est nécessaire aux armemens de terre et de mer.

73. Il présentera au sénat un projet de loi sur les décorations à donner, en récompense des services rendus à la patrie.

74. Le conseil exécutif est chargé d'entretenir les relations avec les puissances étrangères, et peut entreprendre et suivre toute espèce de négociation. Mais les déclarations de guerre et les traités de paix ou autres doivent être soumis à l'approbation du sénat.

75. Cependant il peut faire toutes conventions de trèves de courte durée, conformément à l'article 38, sauf la communication qu'il en doit au sénat.

76. Au commencement de chaque année, il présentera au sénat un état approximatif; et à la fin de chaque année, un compte exact et détaillé des revenus et des dépenses de l'année courante. Ces deux comptes sont dressés par le ministre des finances, et accompagnés de toutes les pièces justificatives.

Néanmoins, pour cette année, les comptes seront faits comme il est dit à l'article 39.

77. Les résolutions du conseil sont prises à la majorité des voix.

78. Dans aucun cas, et sous aucun prétexte, le conseil ne pourra entrer dans aucune négociation, ni conclure aucun traité capable de porter atteinte à l'indépendance politique de la nation. Au cas d'un pareil crime, le président du conseil est poursuivi, déchu et puni, comme il est dit à l'article 53.

79. Le conseil proposera un projet de loi sur l'uniforme des troupes de terre et de mer.

80. Il présentera encore un projet de loi pour régler la solde des troupes de terre et de mer, et pour fixer les appointemens de tous les employés du gouvernement.

SECTION II. — *Mode de poursuite contre les membres du conseil.*

81. Dès que l'accusation d'un délit politique, portée contre un membre du conseil, a été admise par le sénat, l'accusé est déchu de ses fonctions; l'instruction et le jugement sont poursuivis d'après les dispositions de l'art. 50.

82. Aucun des membres du conseil ne peut être arrêté qu'en vertu d'une condamnation; en cas de destitution ou d'absence d'un conseiller, si les voix sont partagées dans

une délibération, la voix du président détermine la majorité.

83. L'accusation contre un ou plusieurs ministres, admise par le sénat, entraîne leur destitution, et l'instruction de leur procès sera poursuivie, conformément à l'art. 51.

84. En cas de crimes de haute-trahison, le conseil pourra former, dans le lieu où siégera le gouvernement, une commission centrale et extraordinaire, chargée de connaître de ces crimes, jusqu'à la formation du tribunal suprême de la Grèce.

CHAPITRE VI. — *Du Pouvoir judiciaire.*

85. Le pouvoir judiciaire est indépendant des pouvoirs législatif et exécutif.

86. Il est composé de onze membres élus par le gouvernement, et qui choisissent leur président.

87. Une loi sur l'organisation des tribunaux sera prochainement publiée.

88. Cette loi fixera l'étendue de leur ressort, et les formes générales de procédure qu'ils doivent suivre dans l'instruction des procès.

89. Cette loi sera basée sur les cinq dispositions suivantes :

1°. Un tribunal suprême sera formé et établi dans la ville où siégera le gouvernement. Ce tribunal connaîtra, sans appel, des crimes de haute-trahison et des attentats contre la sûreté de l'état.

2°. Des tribunaux généraux seront établis dans tous les chefs-lieux des gouvernemens locaux. On pourra appeler des jugemens de ces tribunaux au tribunal suprême.

3°. Il sera établi un tribunal inférieur dans chaque arrondissement. On pourra appeler de leurs jugemens au tri-

bunal général du chef-lieu. Les tribunaux inférieurs ne peuvent point connaître des délits politiques.

4°. Il sera établi, dans chaque commune ou village, un juge de paix qui connaîtra de toute affaire n'excédant pas la somme de cent piastres, et de tous les différends de famille.

5°. Les juges de paix peuvent être accusés devant les tribunaux d'arrondissement; ceux d'arrondissement devant le tribunal du chef-lieu, et ceux du chef-lieu devant le tribunal suprême.

90. Le conseil exécutif est chargé de former une commission qui sera composée d'hommes recommandables tant par leurs lumières que par leurs vertus. Cette commission sera chargée de la rédaction des lois qui formeront les Codes civil, criminel, commercial, etc. Ces lois seront soumises aux discussions et à l'approbation du sénat et du conseil.

91. En attendant la publication de ces lois, les jugemens seront rendus d'après les lois de nos ancêtres, promulguées par les empereurs grecs de Byzance (1), et d'après les lois publiées par le gouvernement actuel.

Quant aux affaires commerciales, le Code de commerce français aura force de loi en Grèce (2).

92. La torture est abolie.

---

(1) C'est le Code connu sous le titre des *Basiliques*, qui a succédé à celui de Justinien. Il est l'ouvrage des empereurs Basilius Macédon, Léon-le-Philosophe, son fils, et Constantin-Porphyrogénète, son petit-fils. Ce Code n'a pas cessé d'avoir, chez les Grecs, force de loi jusqu'à nos jours. Voyez, à ce sujet, un article curieux inséré dans *la Thémis*, ou *la Bibliothèque du jurisconsulte*, tome I[er]. page 201.

(2) Notre Code de commerce a commencé, dès 1817, à avoir force de loi dans quelques villes commerçantes du Levant. Les négocians grecs avaient acheté, à force d'argent, cette permission du gouvernement turc. Deux traductions grecques de ce Code ont été publiées, la première à Constantinople, et l'autre à Paris, chez Éberhart, 1820.

La confiscation est également abolie pour tous les citoyens.

93. Après l'organisation entière du corps judiciaire, aucun citoyen ne peut être arrêté sans l'ordre spécial du tribunal compétent, excepté en cas de flagrant délit.

CHAPITRE VII. — *Articles supplémentaires.*

94. Les gouvernemens locaux, établis avant la convocation du congrès national, sont soumis à l'autorité du gouvernement suprême.

95. Corinthe est déclaré le siége du gouvernement provisoire. En cas d'un changement exigé par des circonstances particulières, ce changement est arrêté par le sénat et le conseil.

96. Le sceau de l'état porte pour signe distinctif *Minerve*, ornée des symboles de la sagesse.

97. Les couleurs nationales, tant pour les drapeaux de terre que pour les pavillons de mer, sont le blanc et le bleu.

98. L'arrangement des couleurs dans la formation des drapeaux et des pavillons sera déterminé par le conseil.

99. Le gouvernement doit prendre toutes les mesures pour donner des soins paternels aux veuves et aux orphelins des hommes morts pour la patrie.

100. Il doit aussi des honneurs et des récompenses à toutes les actions éclatantes et à tous les services marquans rendus à la patrie.

101. A la fin de la guerre, il devra encore accorder des récompenses à ceux qui auront contribué à la régénération de la Grèce par des sacrifices pécuniaires, et accorder des gratifications à ceux que des efforts généreux pour ce noble objet auront plongés dans l'infortune.

102. La présente loi organique sera imprimée et distri-

buée dans toute l'étendue de la Grèce. L'original sera déposé aux archives du sénat législatif.

Donné à Epidaure, le 1er. (13) janvier, l'an 1822, et le 1er. de l'indépendance.

Signé ALEXANDRE MAVRO-CORDATO, président du congrès.

Membres du congrès : Néophite, archevêque de Talantion; Dosithéus, évêque de Liza et d'Agraphe; Théodore Negris; Anthime Gazès, archimandrite; Gregorius Constantas, Jean Logothète, Lampros, fils de Nacos; Dionysius Petrace; Spyridon Patousas; George Psyllas; George Aenian; George Hétiopule; Anastase Lidorice; Jean Contis; Sotère Douros; Constantin Saponas; Drosos Mausolas; Jean Scandalide; Andréas Anargyre; George Bocure; Christobule Couzis; Scyllize Couzis; Nicolas Lazarès; Anagnoste Monarchide; Manuel Casiote; Zacharias Panagiotade; Photius Bonpore; Zoès, fils de Panos; Jean Colète; Photos Carapane; Alexis Zimpilane; Spyridon Curcymèle; Jean Placotas; Germanos, archevêque métropolitain de Patras; Pierre Mavromichale; Sotère Charalampe; Panouze Notaras; Athanase Canacare; Anagnoste Jannopule; Andreas Zaïme; Jannoule Caramane; Jean Diamantopule; Polychrone Zanetis; Jean Orlande; Bazile Bouture; Manuel Tompaze; Anagnoste OEconome; Photius Vulgare; Jean Mexis; Gicas Botase; Alexandre Axiote; Lampros, fils d'Alexandre; George Apostole; Charalampe George; Constas Tasica; Christophe Cyrgazis; Adam Ducas; Jean Bizule.

DICTIONNAIRE

EXPLICATIF

DES PRINCIPALES DÉNOMINATIONS TURQUES, CIVILES ET MILITAIRES.

A

Aga, commandant. Ce mot s'emploie comme celui de *bachi* ou *bassi*, pour désigner des fonctions civiles et militaires. Cela n'est pas étonnant dans un pays où il n'existe que deux classes d'officiers publics, les ministres du Coran, et les ministres du glaive.

Archistratege, général en chef. (Terme grec).

Armatolis, guérillas, ou montagnards de l'Épire, de la Thessalie et de l'Acarnanie. Il ne faut pas les confondre avec les *Skipetars*. (*Voyez* ce mot).

Arnautes, par corruption d'*Arvanites* (grec), Albanais.

Ayan, gouverneur de province avec puissance de pacha, sans en avoir le titre. Les *Ayans* commandent ordinairement dans leur propre pays, où ils se sont rendus indépendans, et se mettent ensuite sous la dépendance du Grand-Seigneur, comme vassaux.

B

Bachi, prononcez *Bassi*; en chef. Ce dernier titre, comme celui d'*aga*, se place après le mot indicateur de la

fonction que l'on remplit, ou du corps que l'on commande; ainsi l'on dit *bostandgis-bassi*, *ienizzar-aga*.

Bazar, prononcé *Pazar* par les Juifs et par les Grecs; lieux où se tiennent les marchés publics.

Bechtachis, prononcé *Becktassis* par les Turcs; moines turcs sans demeure fixe. Les uns s'attachent au service des pachas, d'autres aux diverses compagnies de janissaires, d'autres gagnent leur vie en abusant la crédulité publique par de prétendus miracles. (Voyez *seschs* ou *santons*).

Bey, seigneur féodal, dans les provinces qui font partie intégrante de l'empire, ou qui sont simplement tributaires. Ils sont soumis au pacha dans chaque gouvernement; aussi le pacha de Morée est-il appelé *beglier-bey*, bey des beys.

Bimbachi, pron. *Bimbassis* par les Turcs, chef. Commandant mille hommes; ce titre équivaut à celui de chef de bataillon.

Bombarys, bombardier. Nom d'un corps de l'armée ottomane.

Bostandgis, jardiniers des vastes jardins du sérail. Le corps des bostandgis tient le milieu entre le corps des constables anglais et notre gendarmerie. Ils sont commis aujourd'hui à la garde du palais.

Bostandgi-Bachi, chef de la police.

Boulouk, division.

Boulouk-Bassi, chef de plusieurs divisions, colonel.

Boyards, possesseurs des principaux fiefs dans la Valachie et la Moldavie.

Bouiourdi, lettre ou ordonnance d'un visir ou d'un pacha.

C

Caïmacan, lieutenant de l'hospodar. (*Voyez* hospodar).

Caloyer, moine grec, ou russe, ou cophte, et en général de l'église d'Orient.

Capidgi, exactement signifie portier. Ils sont au nombre de 12,000 avec les bostandgis, dans le palais de Constantinople ou sérail, qui comprend toute l'ancienne Bysance. Les capidgis et bostandgis (jardiniers) tiennent lieu de garde au sultan, et sont employés à toutes sortes de services. Ils sont armés d'un candjar, courte épée ou poignard.

Capitan, chef de guerriers, commandant de vaisseaux, chef, gouverneur de ville ou de pays.

Capitan-Pacha, grand-amiral.

Caravansérail, sérail des caravanes. Auberges où les voyageurs sont reçus *gratis*. Leur fondation et celle des lieux de prières destinés aux voyageurs, est considerée par les Turcs comme un œuvre agréable au prophète.

Cavasse, officier chargé dans chaque corps de la correspondance. Espèce de quartier-maître ou de major.

Chiftlik, fermes composées d'une habitation et de terres en culture, situées entre Constantinople et Andrinople, que la Porte était anciennement dans l'usage de donner aux kans tributaires dépossédés. Ces Tartares ne changeaient pas de goûts en changeant de pays : aussi même de nos jours, les routes que bordent les *chiftliks* sont-elles très-peu sûres.

Codgiabachi, en grec προεστώς, primat. Chef élu dans la Morée par chaque communauté. Ses fonctions consistent à dresser les rôles de capitation, à taxer les contribuables pour la distribution des vivres toujours dus à la maison du pacha quand il voyage. Tristes fonctions uniquemement ambitionnées par des hommes capables de seconder, pour leur avantage personnel, les vexations du gouvernement.

D

Defterdas, trésorier.

Déli-Khanli, frénétique sanguinaire. Titre d'honneur que se donnent les soldats turcs.

Doli-Bachi, grade qui équivaut à celui de général. Il y a plusieurs bimbachis sous ses ordres.

Dervendgi-Bassi, chef des postes et routes publiques à travers les provinces.

Derviches, nom générique commun à tous les moines musulmans.

Djaour, étranger.

Divan, assemblée publique, comité de gouvernement, tribunal, dans toute ville, toute province quelconque.

Drogman, interprète, soit de la Porte, soit d'un ambassadeur, soit d'un chargé d'affaires, soit d'un particulier.

E

Effendi, homme de loi; titre donné à tous les gens distingués, soit dans les fonctions publiques, soit dans la haute société.

Émir, on appelle ainsi les descendans de Mahomet portant le turban de couleur verte. Il y en a par milliers dans plusieurs villes; ils sont privilégiés. Si un chrétien ou raya frappe un émir, même sans le vouloir, il est exécuté sur-le-champ.

F

Fetfah, ordonnance religieuse du schech-islam ou du muphti, soit pour prescrire, soit pour permettre en fait de mesures politiques, ou de jugemens d'exil ou de mort.

Firman, lettre ou ordre du Grand-Seigneur, signée par le grand-visir seulement, avec le cachet du sultan.

Foukahas, homme de loi.

G

Galioudzis, matelot.

Gigebis, armurier commis à la garde des poudres, des armes, et des magasins. Corps de réserve.

H

Hakhim, bachi effendi, premier médecin du Grand-Seigneur. Il porte, comme les docteurs *de la Loi*, le turban rond appelé *eurf*. Il n'obtient cette dignité qu'après avoir passé par tous les *médresses*, et avoir atteint l'ordre des muderris. Toutefois, son rôle se borne à signer des ordonnances, qui livrent le corps de Sa Hautesse au premier empirique venu. Les remèdes les plus violens sont ceux que les Turcs préfèrent.

Hakhim-Bassi, premier médecin.

Harem, appartement des femmes. Le grand harem du Grand-Seigneur est situé dans l'intérieur de Stamboul, dans le palais même de Bélisaire, à une grande distance du sérail ou palais situé sur le Bosphore.

Halti-Shérif, ordonnance sainte, civile ou religieuse, signée du Grand-Seigneur lui-même.

Hissas, bas peuple, gens de la condition serve.

Hospodar, gouverneur général dans la Valachie et la Moldavie.

I

Ienikeri, janissaires.

Ienizzar-aga, chef des janissaires.

Iman, prêtre.

Istambol-effendi, principal magistrat de Constantinople.

K

Kadi, juge religieux. Espèce d'évêque, subordonné au mollah, espèce d'archevêque.

Kadi-laskir, grand juge militaire. Il n'en existe que deux, l'un pour l'Asie, et l'autre pour l'Europe.

Kaftan, habit d'honneur donné en récompense, soit par le sultan, soit par le visir, soit par un pacha, à ses employés ou subordonnés.

Kapou, pluriel *Kapi*, porte. Le mot *porte*, dans son acception naturelle est le péristile du sérail ou du palais. C'est l'endroit où se donnent les audiences publiques même aux ambassadeurs des puissances étrangères. On dit la Porte ottomane, comme on dirait le cabinet de Saint-James ou des Tuileries.

Kapi-aga, chef des portes. Majordome, intendant du palais.

Kapi ou *Kapoukalki*, officier de la Porte ou de la cour; chez nous chambellan.

Kapin, convention entre un homme et une femme de vivre ensemble pendant un certain tems, au bout duquel l'homme donnera à sa compagne à titre de douaire une somme convenue. Ce contrat est une conséquence naturelle de la poligamie admise chez les Turcs; car bien qu'ils ne puissent avoir, d'après le Coran, plus de quatre femmes légitimes, ils peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plait. (Voyez le mot *Nikiackh.*)

Karra-Kullack, adjudant.

Kharatsch, capitation à laquelle sont soumis tous les sujets non Mahométans qui ont atteint l'âge de quinze ans. C'est le rachat annuel de leur vie. L'acte que l'on délivre aux chrétiens lors du paiement de leur capitation, porte en propres termes, que c'est *le prix de la permission qu'on leur donne de conserver leur tête cette année.*

Kharatzi, officier de finances chargé de recevoir le kharatsch, ou tribut par tête, soit dans les villes, soit dans les provinces.

Kharatzi-Bassi, receveur dans les grandes villes.

Kassap-Bassi, chef des bouchers de la capitale.

Khasné, trésor, caisse publique.

Khaznadar, économe, intendant particulier d'une grande maison ou d'un riche particulier, trésorier du second ordre.

Kiabé, le lieu saint de la Mecque.

Kiabé-Mollah. (Voyez plus haut par *Mollah*.)

Kiaya-bey, bey ou seigneur lieutenant du pacha.

Khislar, les filles ou femmes du grand harem, palais de Bélisaire.

Khislar-agha, gardien de ce palais et des filles. C'est toujours un eunuque.

Kleptes ou *Kleftes*, guerriers montagnards, indépendans des Turcs ; leurs chefs prennent le titre de capitaines.

Kul ou *Kool*, esclave. Nom particulier donné aux ministres *pacha*, à tous les officiers sans exception ; on les appelle les esclaves du sultan, parce qu'il est leur maître pendant leur vie, et leur héritier après leur mort. Les enfans des dignitaires ottomans ne recueillent d'autre avantage de l'élévation de leur père, que l'occasion de se faire connaître du souverain, et d'être placés dans l'école de Pera.

L

Leventis, troupes de la marine. Ce nom est donné par les Européens, et non par les Turcs.

M

Medresses, colléges où l'on élève les jeunes gens qui se destinent aux fonctions de ministres du Coran.

Mékhéméh, maison du cadi, greffe, tribunal particulier. On y enseigne la morale, l'allégorie, l'astrologie, la théologie et le Coran.

Les professeurs psalmodient leurs leçons au bruit du tambourin et des castagnettes.

Mektebgs ou écoles communales. Dans ces écoles on enseigne l'alphabet.

Missir, Égypte.

Missirlis, Égyptiens armés ou non armés.

Metergis, compagnies attachées aux divers corps d'armée, et chargées d'asseoir le camp et de dresser les tentes.

Mewliahs, moines turcs, habitant les monastères. On en distingue plusieurs ordres. Chaque ordre a son costume, ses usages, ses lois. Les *mewliahs* se livrent à des exercices singuliers. Les uns crient jusqu'à vomir le sang, d'autres pirouettent sur eux-mêmes au son d'un instrument, jusqu'à ce qu'ils tombent dans le délire. D'autres font des tours de passe-passe avec des canifs, des fers chauds, etc.

Miktagis, corps de troupes qui marchent à la suite des spahis. (Voyez *spahis*).

Minarest, clocher des mosquées.

Miri, l'impôt en général.

Mirimal, tout ce qui a rapport à l'impôt.

Mollah, magistrat lettré, civil et religieux, jurisconsulte supérieur au cadi, nommé par le schech-islam de Constantinople, et dépendant de lui.

Mosquée. Le Grand-Seigneur se rend tantôt à la principale, qui est Sainte-Sophie, bâtie par Justinien, tantôt à Soulimanich, bâtie par Soliman, et la plus grande après Sainte-Sophie, tantôt à celle d'Ayoub et aux autres tour à tour. Bâtir des mosquées ou les doter est l'œuvre la plus méritoire d'un fidèle Musulman. Il joint souvent à sa dotation une fondation destinée à l'éducation de quelques enfans. Ces sortes de séminaires égalent à peine nos moindres écoles de village.

Muderris, professeur dans les medresses, ou colléges.

Muphti, pontife, interprète du Coran, sous les ordres du schech-islam ou patriarche suprême. Dernier degré dans la hiérarchie des *Ulemas*.

Musahiles, bouffon, parleur à gages reçus chez les Turcs opulens. Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets : partout l'esclavage est l'ennemi de la sociabilité, partout il bannit la confiance, et la remplace par ce qu'on appelle des devoirs de société. On n'a plus de réunions; mais des spectacles payés par le faste opulent, où des charlatans à gages jouent souvent leur rôle comme chez les Turcs.

N

Naïpp, secrétaire du juge ou kadi.

Namos-Ghiah, lieu de prières à l'usage des voyageurs.

Nikiackh, contrat civil constituant chez les Turcs le mariage véritable et légal. Ce contrat, conformément au Coran, stipule toujours un douaire acquis à la femme, si le mari meurt avant elle, ou s'il la répudie. On peut répudier trois fois la même femme. Chacun connaît la cérémonie du *hulla*.

O

Ortas, compagnie de janissaires.

Osmanlis, *Ottomans*, Les Turcs ont été ainsi nommés depuis leur établissement dans la Caramanie sous Othman Ier., appelé Osman dans le dialecte persan.

P

Patishack, souverain universel, seul véritable titre du sultan.

Pacha, gouverneur militaire dans chaque province; on les divise en deux classes. Les *pachas à trois queues* ou

de première classe, et les *pachas* à deux queues, ou de deuxième classe; ceux-ci sont appelés seulement pachas. Ils sont distingués par les dimensions de la crinière qui flotte sur leur étendard.

Polemarque, général. (Terme grec).

R

Raja, c'est le nom donné à tout sujet qui n'est pas Mahométan, et spécialement aux chrétiens. Il est réduit à l'alternative de subir la mort ou de payer tribut, encore le tribut qu'il paie ne garantit pas sa tête même dans les tems les moins orageux. Par exemple, il n'est pas rare de voir un chrétien décapité en pleine rue pour avoir dans sa parure, plus de recherche que n'en permet un édit barbare rendu après la conquête. L'usage du kaftan chez un chrétien est jugé digne de mort.—Un chrétien frappant un Musulman est mis à mort sur-le-champ, ou ruiné par des amendes après la cruelle bastonnade, tandis que l'assassinat commis sur un chrétien par un Mahométan est puni d'une simple amende, à moins qu'il n'ait eu lieu dans la capitale, sur une grande route, dans une maison, ou qu'il n'ait été suivi d'un vol: alors le Musulman est puni seulement pour le vol, ou pour avoir troublé la police. La vie des infidèles est comptée pour rien. En les frappant, le fidèle Osmanlis exécute la loi du prophète. A l'égard des incrédules, dit le Coran: *Il est égal pour eux que tu les avertisses ou non. Les ténèbres couvrent leurs yeux, la punition terrible les attend.* Voltaire, qu'on n'accusera pas d'avoir pour le Coran les yeux d'un jésuite, traduit ainsi ce passage du livre *Eternel.*

Ramadan; carême des Turcs. Il dure trente jours; tous les travaux sont suspendus pendant le jour, mais pen-

dant la nuit on reçoit des visites, on donne des repas splendides, et on s'occupe de toute sorte d'affaires comme à l'ordinaire; ce tems de pénitence est au contraire celui des plaisirs de toute espèce et des plus grands excès en tout genre.

Reys-effendi, ministre des affaires étrangères.

Romili-Valici, pacha d'une des ailes, ou grands arrondissemens de la Romélie.

Rououka, noms communs aux principaux employés de l'armée.

Rubtes, grades par lesquels les membres du corps des ulemas doivent passer pour arriver à la dignité de mophti. Ces degrés sont ceux de sohta, élève; de muderis, maître; de nails, ou secrétaire de juge; de kadi ou juge; de mollah ou juge suprême; de kiabé-molahsi ou juge de la Mecque; de stambat-effendi ou principal magistrat de Constantinople; et de kadi-laskir ou juge militaire.

S

Sandjack, étendard.

Sandjack-Shérif, étendard de Mahomet, étendard saint. Chaque district militaire ayant son étendard, le mot de sandjack signifie ordinairement un arrondissement ou pachalik de deuxième classe.

Schech ou *Santons*, moines sans monastère, dont le métier est de faire des miracles.

Sehech-Islans, patriarche de la loi ou de l'islamisme, il nomme les muftis, mollahs, cadis et ulemas.

Segbans, préposés à la garde des bagages de la cavalerie.

Seragis, cavalerie destinée au service de l'infanterie et des bagages. Enrôlés dans les provinces par les pachas, ils servent de corps de réserve dans les dangers imminens.

Sérail. A Constantinople ce n'est pas seulement l'appartement des femmes, c'est le palais du sultan, aussi grand que l'ancienne Bysance, y compris les jardins.

Seraskier, chef de troupes en général.

Serdare, capitaine, chef d'une compagnie.

Seymens, nom de corps réguliers d'infanterie ottomane, distinct des janissaires.

Seymen-bachi, prononcez *bassi*, chef du corps des seymens.

Silictar, officier, porteur de l'épée du pacha.

Skipetars, jeunes guerriers. Nom donné aux montagnards de l'Albanie, pour les distinguer du reste des Albanais ou Arnautes, qu'ils surpassent par leur habileté dans l'exercice des armes et par leur sauvage rudesse.

Softa, étudiant, premier grade dans le corps des ulemas.

Spahis, troupes régulières de cavalerie.

Spahilar-agasi, général des spahis.

Sunnii, orthodoxes.

T

Tabialis, soldats des garnisons de l'Hellespont.

Tefter, registre de comptes.

Tefterdas, gardien des registres du trésor. (*Voyez Deftardar*).

Tepdis-bassi, inspecteur secret de la police.

Teriakis, sorte de débauchés qu'on trouve principalement chez les ulemas. Leur volupté consiste à prendre avec excès de l'opium en nature. Le mépris public, les efforts de l'autorité, les avertissemens de la nature ne peuvent les détourner d'une manie qui, les livrant à une consomption inévitable, creuse en peu de tems leur tombeau.

Timariotes, cavalerie armée et équipée par les beys et par les boyards.

Tobgis, corps d'artillerie.

U

Ulema, interprète, docteur de la loi. C'est dans leur corps, presque aussi redoutable que celui des janissaires, que sont pris les fonctionnaires civils : ce corps, armé de la puissance législative, exécutive et judiciaire, est le sanctuaire inviolable du fanatisme. S'il est quelque mesure atroce à commander pour écraser l'infidèle, les ulemas font retentir la voix du prophète, et le cimeterre est abreuvé du sang chrétien ; celui des ulemas ne peut être versé. Cette loi a été étudiée par Amurat IV qui, mécontent d'un muphti rebelle à ses volontés, le fit piler dans un mortier. Les exemples d'un pareil supplice sont rares ; aussi le sultan ne peut-il maîtriser l'ulema qu'en semant la division parmi ses membres, ou en le rendant jaloux des janissaires. Lorsque les corps de janissaires et des ulemas sont unis, le sultan ne règne plus que de nom. L'Europe en a sous les yeux un déplorable exemple.

V

Vaïvode, titre commun de gouverneur civil de province ou de district, recevant la dîme et les impôts. Chaque district de l'empire a un vaïvode et un cadi.

Visir, gouverneur militaire des provinces. Ils portent le nom de pacha de première classe ou à trois queues, par égard pour le grand-visir ou le visir *azem*, premier ministre du sultan.

Vlachi-megato, grands Valaques. Peuplade guerrière

indépendante, qui habite la chaîne du Pinde en Thessalie, où elle s'établit dans le dixième siècle.

Z

Zaïnes, cavalerie levée, comme les Timariotes, par les beys et seigneurs féodaux des provinces.

Zimenys, tributaires vilains.

FIN.





